

BEL: 10,20€ - CAN: 16,10\$ - CH: 16,60FS - D: 10,30€ - DOM: 10,60€ - GB: 8,30\$ - GRE: 10,20€ - IT: 10,30€ - LUX: 10,20€ - MAR: 100DH - NL: 10,60€ - PORT CONT: 10,20€ - NC: 11,500XPF.



1858-1954

# L'INDOCHINE FRANÇAISE

DE LA CONQUÊTE À DIÊN BIÊN PHU

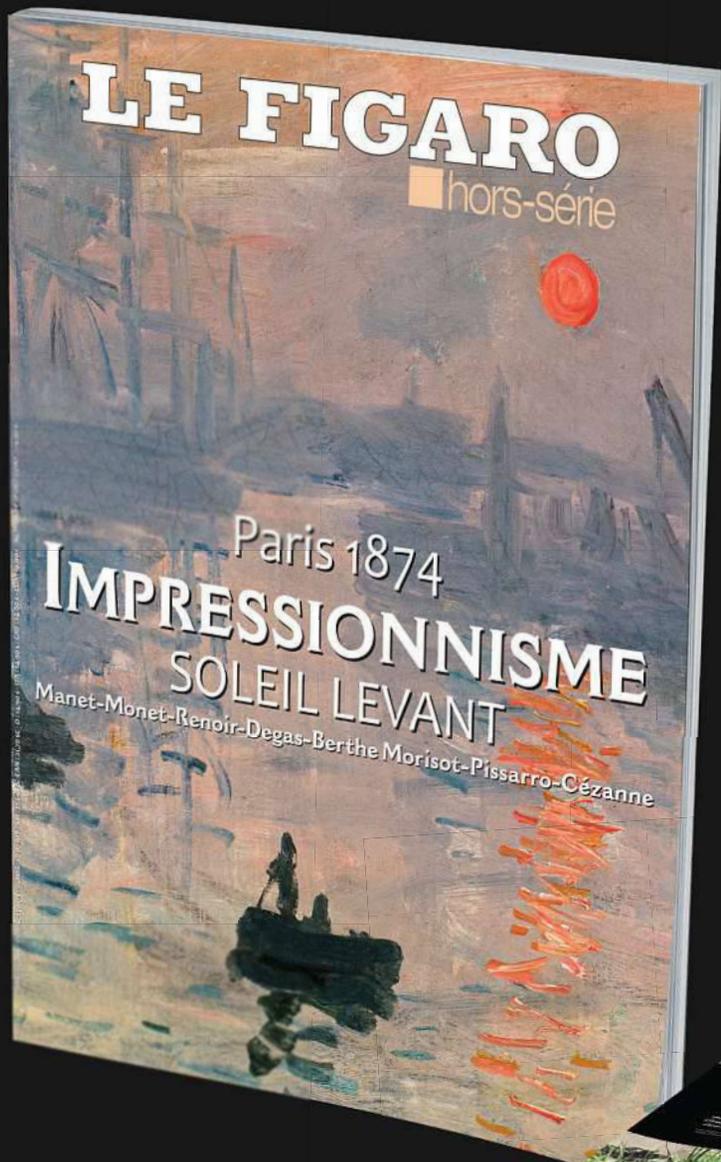
M 05595 - 73 - F: 9,90 € - RD



# LE FIGARO

VOUS RÉVÈLE LES DESSOUS DE LA CULTURE

■ hors-série



## L'INSTANT IMPRESSIONNISTE. PARIS 1874.

« Ce qu'ils semblent rechercher avant tout, c'est l'impression », note, désorienté, en avril 1874, un des visiteurs de l'exposition des « intransigeants ». Trente et un artistes y sont réunis, dont le seul point commun est, d'abord, celui de s'être affranchis des carcans de l'art officiel. Parmi eux, Monet, Renoir, Degas, Berthe Morisot, Pissarro, Sisley, Cézanne... Cent cinquante ans après la première exposition impressionniste, le musée d'Orsay réunit, en un saisissant face-à-face, une large sélection des œuvres qui furent révélées au public le 15 avril 1874, et des œuvres académiques exposées quinze jours plus tard au Salon officiel. *Le Figaro Hors-Série* retrace l'histoire de cette aventure dans laquelle se jetèrent les peintres. Qui furent les grandes figures impressionnistes ? Quels furent leurs projets, leur esthétique ? De qui s'inspiraient-ils ? Furent-ils accueillis ou bannis par la critique ? La peinture contemporaine est-elle leur héritière ? Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur ce courant pictural, cette rafale de vent nouveau que fut l'« impressionnisme ».

Paris 1874. Impressionnisme, soleil levant, *Le Figaro Hors-Série*.



14 €  
90 164 pages, actuellement disponible  
chez votre marchand de journaux et sur [www.figarostore.fr/hors-serie](http://www.figarostore.fr/hors-serie)



Retrouvez *Le Figaro Hors-Série* sur Twitter et Facebook





# AU SOMMAIRE

## ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

- 8. Ah Dieu ! Que la guerre froide était jolie !  
*Par Georges-Henri Soutou, de l'Institut*
- 14. 6 février 1934, l'invention de l'antifascisme  
*Par Isabelle Schmitz*
- 16. Tacite, mélancolie romaine *Entretien avec Xavier Darcos, propos recueillis par Michel De Jaeghere*
- 24. En hauts lieux *Par Geoffroy Caillet*
- 26. La ménagerie du pouvoir *Par Michel De Jaeghere*
- 27. Côté livres
- 31. Anouilh ou le théâtre contre la révolution  
*Par Eugénie Bastié*
- 32. Expositions *Par Luc-Antoine Lenoir*
- 34. Jamais sans ma fille ! *Par Geoffroy Caillet*
- 36. Télévision *Par Marie-Amélie Brocard*
- 37. Le fin mot de l'histoire *Par Geoffroy Caillet et Isabelle Schmitz*
- 38. Les recettes de Chateaubriand *Par Jean-Robert Pitte, de l'Institut*

## EN COUVERTURE

- 42. Une conquête au fil de l'eau *Par Jean-François Klein*
- 52. L'aventurier béni des colonies *Par Luc-Antoine Lenoir*
- 56. Vie et mort d'un empire *Par François Joyaux*
- 66. 9 mars 1945, les Japs attaquent *Par Guillaume Zeller*
- 70. Chronique d'une défaite annoncée  
*Par le lieutenant-colonel Ivan Cadeau*
- 80. L'aventure, le sacrifice et la tragédie *Propos recueillis par Geoffroy Caillet*
- 82. Ombres indochinoises *Par Frédéric Pons*
- 92. Tonkin, le temps retrouvé *Par Cyril Drouhet*
- 98. Comme un théâtre d'ombres *Par Michel De Jaeghere*
- 100. Nouvelles orientales
- 102. Perle de culture *Par Luc-Antoine Lenoir*

## L'ESPRIT DES LIEUX

- 108. Messène, perdue et retrouvée *Par Caroline Fourgeaud-Laville*
- 116. Le cinq étoiles de Foch *Par Marie-Laure Castelnau*
- 120. Le printemps de Bourges *Par Albane Piot*
- 126. La machine à explorer le temps *Par Sophie Humann*
- 130. Et la mer et l'amour... *Par Vincent Trémolet de Villers*

Société du Figaro Siège social 23-25, rue de Provence, 75009 Paris.

Président **Charles Edelstenne**. Directeur général, directeur de la publication **Marc Feuillée**. Directeur des rédactions **Alexis Brézet**.

**LE FIGARO HISTOIRE**. Directeur de la rédaction **Michel De Jaeghere**. Rédacteur en chef **Geoffroy Caillet**. Enquêtes **Luc-Antoine Lenoir**, **Albane Piot**. Chef de studio **Françoise Grandclaude**. Secrétariat de rédaction **Caroline Lécharny-Maratray**.

Rédactrice photo **Carole Brochart**. Editeur **Robert Mergui**.

Directrice de la fabrication **Emmanuelle Dauer**. Directrice de la production **Corinne Videau**.

**LE FIGARO HISTOIRE**. Commission paritaire : 0624 K 91376. ISSN : 2259-2733. Edité par la Société du Figaro.

ISBN : 978-2-8105-1034-4 Rédaction 23-25, rue de Provence, 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire **MEDIA.figaro**

Président-directeur général **Aurore Domont**. 23-25, rue de Provence, 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.

Imprimé en France par RotoFrance Impression, 25, rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes. Mars 2024.

Origine du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : Ptot 0,002 kg/tonne de papier.

**Abonnement** un an (6 numéros) : 45 € TTC, deux ans (12 numéros) : 80 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures.

**CE NUMÉRO A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JEAN-LOUIS VOISIN, LOUIS LECOMTE, PHILIPPE MAXENCE, FRÉDÉRIC VALLOIRE, ANTOINETTE DE PHILY, CHARLES-ÉDOUARD COUTURIER, MARIE PELTIER, ÉRIC MENSION-RIGAU, FRANÇOIS-JOSEPH AMBROSELLI, JEAN SÉVILLIA, BLANDINE HUK, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION, SOPHIE SUBERBÈRE, RÉDACTRICE PHOTO, GUÉBILA ZAFATI, RÉDACTRICE GRAPHIQUE, SOPHIE TROTIN, FABRICATION, KEY GRAPHIC, PHOTOGRAVURE.**

**EN COUVERTURE** : © MUSÉE DÉPARTEMENTAL ALBERT-KAHN, DÉPARTEMENT DES HAUTS-DE-SEINE/A7303.

RETROUVEZ **LE FIGARO HISTOIRE** SUR [WWW.LEFIGARO.FR/HISTOIRE](http://WWW.LEFIGARO.FR/HISTOIRE) ET SUR



**LE FIGARO HISTOIRE**

**CONSEIL SCIENTIFIQUE.** Président : **Jean Tulard**, de l'Institut. Membres : **Jean-Pierre Babelon**, de l'Institut ; **Simone Bertièrre**, historienne, maître de conférences honoraire à l'université Bordeaux-Montaigne et à l'ENS Sèvres ; **Jean-Paul Bled**, professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université Paris-Sorbonne ; **Maurizio De Luca**, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican ; **Alexandre Grandazzi**, historien et archéologue, professeur de langue et littérature latines à l'université Paris-Sorbonne ; **Barbara Jatta**, directrice des musées du Vatican ; **Thierry Lentz**, directeur de la Fondation Napoléon ; **Alexandre Maral**, conservateur général au Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon ; **Eric Mension-Rigau**, professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université Paris-Sorbonne ; **Arnold Nesselrath**, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, ancien délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican ; **Dimitrios Pandermalis** (†), professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes ; **Jean-Christian Petitfils**, historien, docteur d'Etat en sciences politiques ; **Jean-Robert Pitte**, de l'Institut, ancien président de l'université Paris-Sorbonne ; **Giandomenico Romanelli**, professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges ; **Jean Sévillia**, journaliste et historien.



© DARCHIVO/OPALE.PHOTO. © LÉON ET LÉVY/ROGER-VIOLETTE. © PHOTO JOANNA KAKISSI.



## L'EMPIRE DES SONGES

Rien ne prédestinait ces territoires à la communauté de destin qui fut la leur sous la domination française. Étiré sur 1 650 km le long de la mer de Chine, l'empire d'Annam relevait de la civilisation chinoise : par le taoïsme de la population, le confucianisme des lettrés, l'écriture, comme par un système de gouvernement identique à celui de la Chine mandarienne, où l'administration du pays était confiée à des fonctionnaires recrutés sur des concours fondés sur la connaissance des classiques, la maîtrise de la composition littéraire pour la rédaction des actes publics, en aucun cas celle des sciences exactes ou des réalités internationales ; par la conviction confucéenne de ses élites, plus encore, que la tradition reçue de la Chine ancienne était un modèle insurpassable, la modernisation occidentale, une dangereuse illusion. Héritier du puissant empire d'Angkor, qui avait connu son apogée entre le IX<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, lové au cœur de la péninsule indochinoise, le royaume khmer était, comme les deux principautés qui se partageaient le Laos, de culture indienne et de religion bouddhiste.

Séparées par la cordillère annamitique, les deux régions n'avaient eu en commun que d'avoir subi l'une et l'autre l'impérialisme chinois. Mais celui-ci s'était fait sentir plus lourdement en Annam que dans les royaumes de l'Ouest. Tandis que la vassalité du Cambodge et du Laos s'était traduite, au cours des siècles, par le versement occasionnel de tributs, l'Annam avait, entre le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le X<sup>e</sup> siècle, fait partie intégrante de l'Empire chinois à titre de marche militaire ou de protectorat. Devenu indépendant en 939, il n'avait jamais cessé, pour autant, de reconnaître la suzeraineté chinoise. Il avait connu à plusieurs reprises des occupations militaires de la Chine et son souverain ne manquait pas d'envoyer, dès son avènement, des ambassades à Pékin, chargées du tribut en échange duquel il se voyait reconnaître pour roi sans perdre sa condition de vassal. Au contraire du Cambodge et des principautés laotiennes, ce lien de suzeraineté s'accompagnait de la conviction partagée d'appartenir à une communauté de civilisation. Pour la Chine, la question annamite n'était pas une question internationale. Elle relevait d'une intelligente gestion de ses confins.

Le surgissement de la France dans la région eut dans ces conditions aux yeux des Chinois le caractère d'une agression directe. Il venait mettre fin à une domination millénaire. Comme le souligne François Joyaux dans la somme formidable qu'il a consacrée à l'Indochine française (Perrin, 2022), Diên Biên Phu ne fut pas seulement un jalon tragique de l'histoire de la décolonisation et la marque du caractère inéluctable de la marche des peuples vers l'indépendance, non plus qu'un épisode de l'affrontement entre le communisme et les démocraties occidentales, alliées pour la liberté sous l'égide de leur protecteur américain. La défaite française fut d'abord, aux yeux de ceux qui en avaient été les principaux artisans, une revanche de la Chine éternelle contre l'envahisseur qui était venu cent ans plus tôt en Indochine se tailler un empire à ses dépens.

On peut légitimement se demander pourquoi. La péninsule était pour la France une région lointaine, dont la maîtrise était sans conséquence sur la défense de ses frontières. Les sollicitations de la Compagnie des Indes, qui avait envisagé, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, d'y établir des comptoirs, étaient restées sans suite pendant deux siècles, comme l'avaient été les demandes des Missions étrangères de Paris, qui auraient voulu qu'elle appuie ses entreprises évangélistes. Elle n'avait rien non plus d'un Eldorado dont on puisse escompter un afflux de richesses. Quel intérêt la France avait-elle eu à sa colonisation ?

Le principe même de l'expansion coloniale est désormais de ceux qui font contre eux une unanimité parfaite. Celle de l'Afrique justifie, aux yeux de quelques-uns, une immigration tenue pour une légitime punition (même si elle est par ailleurs proclamée comme une chance), en même temps qu'une juste indemnisation des populations qui avaient été exploitées, asservies et utilisées comme chair à canon aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. L'Afrique prendrait aujourd'hui, avec elle, sa revanche, après avoir été privée de ses richesses et entravée dans son développement.

La colonisation de l'Indochine soulève moins les passions. Cela a quelque chose d'étrange. Celle de l'Afrique avait obéi à une certaine logique : elle avait commencé par l'établissement de comptoirs de commerce, et n'avait pris de l'ampleur, avec la conquête de l'Algérie, que dans le contexte de la mise au pas d'un royaume corsaire dont les marchands d'esclaves faisaient régner la terreur en Méditerranée. Elle s'était étendue en Afrique noire sous le prétexte d'y faire reculer la traite, encore active au XIX<sup>e</sup> siècle du fait des razzias musulmanes et du commerce auquel se livraient quelques royaumes négriers, et dans la perspective de favoriser l'exploitation de terres et de ressources naturelles que le sous-développement des autochtones les rendait incapables de mettre en valeur eux-mêmes.

Rien de tel en Indochine. Napoléon III fut poussé à la guerre en 1857 par l'aventurisme dont il avait fait la ligne directrice de sa politique étrangère (il venait de conclure victorieusement la guerre de Crimée, il participait à la seconde guerre de l'opium en Chine et il s'appropriait à prendre les armes pour imposer à l'Autriche l'unité italienne avant d'intervenir contre les Druzes au Liban et de lancer l'expédition par laquelle il tenterait de donner au Mexique un empereur Habsbourg !). Il le fut surtout par sa volonté de satisfaire son électoral catholique, indigné par les persécutions et les tortures dont les missionnaires étaient les victimes de la part d'un pouvoir annamite qui avait vu dans le christianisme un puissant facteur de déstabilisation des structures sociales du pays (l'Annam comptait alors 600 000 chrétiens et une quarantaine de missionnaires) et qui y avait réagi de façon spectaculaire, sans mettre de borne à la cruauté des traitements imposés aux réfractaires. Mais l'aventure n'avait répondu à aucune nécessité économique identifiable, suscitant d'emblée la réticence des milieux d'affaires. Le propre ministre des Affaires étrangères de l'empereur avait fait indiquer dans une note que le projet ne paraissait admissible « *ni au point de vue du droit et des traités, ni au point de vue de l'utilité et encore moins de la nécessité* ».

Il avait obtenu cependant l'adhésion enthousiaste de l'état-major de la Marine pour des raisons qui relevaient de la géopolitique. Après la victoire des Anglais lors de la première guerre de l'opium (1840-1842), ceux-ci avaient reçu la concession du territoire de Hong Kong. Fortement installés en Birmanie, ils commençaient à pousser leurs feux au Siam. Et la guerre qu'ils venaient de reprendre, alors, avec l'appui des Français, contre la Chine, ne pouvait manquer d'y renforcer encore leurs positions, étendant dès lors depuis l'Inde leur influence sur tout le sud-est de l'Asie. En assortissant sa participation à leurs côtés à la seconde guerre de l'opium d'une intervention en Indochine, la France pouvait espérer obtenir un point de relâche en Cochinchine (à Tourane, puis à Saigon) pour ne pas laisser à ses rivaux le bénéfice de disposer seuls d'une base navale et d'une place de commerce non loin de Canton. L'enjeu était, au moment où la Chine allait s'ouvrir, de gré ou de force, aux produits de l'Occident, de ne pas laisser l'Angleterre seule maîtresse des océans et du commerce avec l'Extrême-Orient.

Ce furent, sur le terrain, les succès de l'armée française qui débouchèrent, avec l'annexion de la Cochinchine, sur une implantation territoriale beaucoup plus étendue que prévu (1862) dans un contexte où, confrontée en Chine à la sanglante révolte des Taiping (1851-1864), et réduite pour y mettre un terme à solliciter l'aide de l'Angleterre et de la France, la cour de Pékin avait été empêchée d'intervenir dans le conflit. Ce fut de même à l'initiative de son gouverneur, l'amiral de La Grandière, que fut signé peu après le traité par lequel, soumis à la double pression de l'Annam et du Siam, en butte aux guerres civiles et incapable de mettre fin, seul, à la misère de sa population, le roi du Cambodge plaça son pays sous le protectorat de la France (1863). C'est par la volonté de quelques jeunes officiers enthousiastes que fut explorée alors la vallée du Mékong et découverte la possibilité de relier, via le fleuve Rouge, le port de Saïgon au sud de la Chine (le Yunnan et ses mines de cuivre, d'argent et de fer), comme ce fut par celle de l'amiral Dupré que fut tentée, dès 1873, une première occupation de Hanoi et institué un protectorat de fait sur l'Annam.

Cette première implantation française en Indochine s'était ainsi faite sans vrai plan concerté, par la seule dynamique induite par la supériorité des forces françaises en Extrême-Orient, l'autonomie laissée à leurs chefs, l'impuissance du gouvernement de Hué, l'atonie contrainte de celui de Pékin.

Tout changea cependant avec l'avènement de la « République des Jules », et l'arrivée au pouvoir en France en 1877 d'une classe politique dominée par les idéaux de la franc-maçonnerie et par la volonté de prendre une revanche sur l'humiliation de 1870. Comme le souligne encore François Joyaux, ce qui avait été sous le Second Empire le fruit d'ambitions confuses, entées sur le désir de mettre fin à des persécutions barbares en même temps que de faire obstacle à l'hégémonie commerciale de l'Angleterre, allait devenir, avec la République, sous l'impulsion d'un « parti colonial » où se mêlaient milieu d'affaires soucieux d'ouvrir des marchés aux biens produits par l'industrie européenne et politiciens francs-maçons, le laboratoire d'un projet de civilisation visant, au nom de l'égalité de tous les hommes, à faire bénéficier les peuples considérés comme arriérés des avantages de la culture occidentale, et singulièrement des Lumières, proclamées de valeur universelle.

Les pères fondateurs de la République avaient montré le chemin : « *Autant les conquêtes entre races égales doivent être blâmées, avait statué dès 1871 Renan dans La Réforme intellectuelle et morale de la France, autant la régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité.* » « *Allez, peuples ! emparez-vous de cette terre, avait lancé en 1879 Victor Hugo dans un discours consacré à l'entreprise coloniale en Afrique. Prenez-la. A qui ? à personne. Prenez cette terre à Dieu. Dieu donne la terre aux hommes, Dieu offre l'Afrique à l'Europe. Prenez-la. (...) Versez votre trop-plein dans cette Afrique, et du même coup résolvez vos questions sociales, changez vos propriétaires.* »

Les gouvernements républicains avaient bientôt répondu à l'appel en Tunisie, en Afrique noire et à Madagascar, mais aussi en menant à bien la conquête du Tonkin et l'assujettissement complet du royaume d'Annam. « *La civilisation européenne aura à lutter un jour contre la subversion de la race chinoise, avait déclaré Gambetta en défendant le rêve d'une « grande Indochine » assortie à l'ambition de faire de l'Empire français le pendant et le rival de l'Empire britannique aux Indes. (...) Il faut donc que la France*

*s'établisse au Tonkin comme et plus qu'elle l'est en Cochinchine, afin de mettre la main sur l'Annam, sur le royaume de Siam et sur la Birmanie et d'avoir ainsi barre sur les Indes ; et d'aider la civilisation européenne contre la race jaune.* » « *Il faut dire ouvertement qu'en effet, les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures, avait renchéri Jules Ferry. (...) Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures...* »

Victorieuse au Tonkin en 1884, complétée en 1893 par l'instauration d'un protectorat sur le Laos arraché à la domination siamoise, cette guerre de conquête permettrait pendant soixante-dix ans à l'œuvre coloniale de se déployer avec ses indiscutables réussites, ses constructions d'infrastructures, ses hôpitaux, ses institutions sociales, ses succès dans la mise en valeur des terres et le développement des productions agricoles (le riz, les hévéas) en même temps que dans l'alphabétisation des populations (elle avait en outre mis fin non seulement au martyre des chrétiens, mais à l'esclavage et à la traite des femmes et des enfants par la Chine au Tonkin). Mais si nombre de soldats, de colons vécurent avec le pays une authentique histoire d'amour, elle déboucha aussi sur la mise en place d'un système inégalitaire, propice aux abus de pouvoir et inévitablement porteur de frustrations.

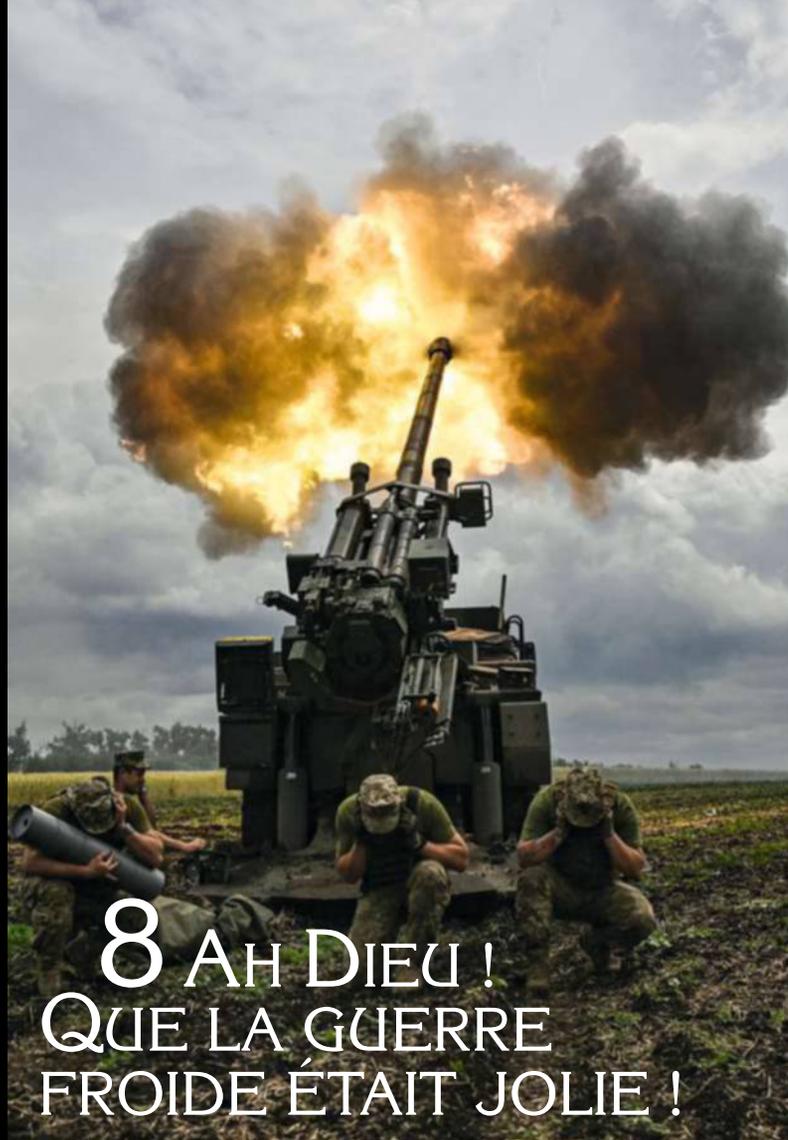
Par là, la République avait fait naître, en outre, un *casus belli* avec une Chine qui, pour s'être montrée impuissante (envoyées au Tonkin, ses troupes avaient dû s'incliner devant les ambitions françaises après que l'amiral Courbet eut porté les combats jusqu'en Chine et organisé le blocus des navires convoyant vers le nord du pays le riz récolté au sud), n'en attendait pas moins l'occasion favorable pour prendre sa revanche. Après avoir nourri au début du XX<sup>e</sup> siècle le nationalisme vietnamien par l'exemple du nationalisme chinois, sa capacité de nuisance se manifesterait, au lendemain de la prise de pouvoir par Mao Tsé-toung à Pékin en 1949, par la guerre inexpiable qu'elle nous mènerait par l'intermédiaire du Viêt-minh, jusqu'à Diên Biên Phu. Une guerre qui verrait l'armée française faire montre de trésors d'héroïsme et de générosité, écrire quelques-unes des pages glorieuses de son histoire, mais ne s'en achèverait pas moins, en 1954, sur une défaite qui fut, pour la France, d'autant plus douloureuse qu'elle venait conclure à grand prix un conflit dans lequel aucun de ses intérêts vitaux n'avait en réalité jamais été en question.

« *D'entreprise aussi désintéressée que cette guerre aujourd'hui, il n'y en avait pas eu, pour la France, depuis les croisades* », avait déclaré le maréchal de Lattre le 11 juillet 1951 alors que, commandant en chef du corps expéditionnaire en Indochine, il y avait perdu six semaines plus tôt son propre fils.

La remarque est indiscutable si l'on songe que, suspecte aux Etats-Unis en tant que puissance coloniale, et alors même qu'était reconnu le principe de l'indépendance du Vietnam, l'armée française s'y était battue seule contre l'expansion du communisme international et pour la liberté et le bien-être des populations qu'elle était accusée d'asservir.

Reste que notre solitude même témoigne de ce que la recherche de la gloire, la présomption, en même temps que le souci de répondre à l'émotion de la population devant les exactions commises contre des innocents dans un pays lointain nous avaient conduits à nous engager dans une conquête au-dessus de nos moyens. Une guerre menée et poursuivie dans la conviction que nous incarnions, face à la barbarie, le camp du Bien s'acheva, au prix de bien des morts, bien des souffrances, par une humiliante défaite. Il peut y avoir là matière à réflexion.

© ARIS MESSINIS/AFP © ERIC GARAUULT/PASCOANDCO. © JULIEN PANIÉ/AD VITAM DISTRIBUTION. © 2017 LA COLLECTION AL THANI/SP



8 AH DIEU !  
QUE LA GUERRE  
FROIDE ÉTAIT JOLIE !

LE BRAS DE FER  
ENTRE RUSSES  
ET OCCIDENTAUX  
FUT AUSSI  
UN EXERCICE  
D'ÉQUILIBRE.  
S'IL NE BASCULA  
PAS EN GUERRE  
OUVERTE,  
CE FUT GRÂCE  
AU RESPECT  
DE RÈGLES QUE  
POURRAIENT  
MÉDITER LES  
DIRIGEANTS  
D'AUJOURD'HUI.

## 16 TACITE, MÉLANCOLIE ROMAINE

TACITE FUT À LA FOIS L'HISTORIEN  
DU HAUT-EMPIRE ROMAIN ET UN  
MORALISTE DONT L'EXPLORATION  
DE L'ÂME HUMAINE A INSPIRÉ LA  
LITTÉRATURE OCCIDENTALE JUSQU'À  
NOS JOURS. DANS UN SUPERBE ESSAI,  
XAVIER DARCOS REND HOMMAGE  
À SON GÉNIE ET SA SAGACITÉ.





## JAMAIS SANS MA FILLE !

C'EST LE DRAME COMMUN D'UNE MÈRE QUI VOIT PARTIR SA FILLE BIEN-AIMÉE AU BRAS DE SON MARI. LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ EN TIRA UN CHEF-D'ŒUVRE ÉPISTOLAIRE. UN FILM RETRANSCRIT AVEC FINESSE LEUR RELATION CONTRASTÉE.

## ET AUSSI

6 FÉVRIER 1934,  
L'INVENTION DE L'ANTIFASCISME  
EN HAUTS LIEUX  
LA MÉNAGERIE DU POUVOIR  
CÔTÉ LIVRES  
ANOUILH OU LE THÉÂTRE  
CONTRE LA RÉVOLUTION  
EXPOSITIONS  
TÉLÉVISION  
LE FIN MOT DE L'HISTOIRE  
LES RECETTES DE CHATEAUBRIAND



MASQUE D'OR Ci-contre : *Pendentif*,  
perle, or, pierres précieuses, verre, émaux,  
vers 1575-1625 (collection Al Thani).

## À L’AFFICHE

Par Georges-Henri Soutou,  
de l’Institut

# Ah Dieu ! Que la guerre froide était jolie !

Russes et Occidentaux se sont opposés durant cinquante ans sans que leur affrontement ne dégénère en guerre ouverte. L’expérience est riche d’enseignements pour comprendre ce qui se joue en Ukraine aujourd’hui.

**A** Potsdam, en juillet 1945, après avoir posé les bases de ce qui devait être à leurs yeux les grandes lignes de l’après-guerre, les « Trois Grands » (Américains, Soviétiques et Britanniques) se quittèrent finalement en bons termes : l’Allemagne était occupée et désarmée, elle allait être dénazifiée, et son industrie, largement démontée. Le Japon serait rapidement vaincu et connaîtrait un sort comparable. Les affaires internationales seraient gérées par un Conseil des ministres des Affaires étrangères des Trois (Etats-Unis, URSS, Grande-Bretagne) ou des Quatre avec la France (Conseil qui se réunit à différentes reprises de façon utile jusqu’en mars-avril 1947) et par la toute nouvelle ONU. Et le monde serait reconstruit sur la base des accords de Bretton Woods de juillet 1944, qui prévoyaient la mise en place d’un système monétaire international (ce sera le FMI) et d’une organisation mondiale du commerce.

Bien sûr, tout n’était pas parfait. Staline avait la main lourde en Europe orientale, il ne se contentait pas de la « démocratiser », mais d’emblée la communisait brutalement. Mais au fond, pensaient les Anglo-Saxons, ces pays n’avaient pour la



### MAIN DANS LA MAIN

Ci-contre : Churchill, Truman et Staline à la conférence de Potsdam en juillet 1945. Page de droite : Emmanuel Macron sur la base d’Istres. Le chef de l’Etat ne fixe « aucune limite » au soutien français à Kiev, y compris l’envoi de troupes au sol. L’état-major de l’armée de terre estime qu’essorée par des années de coupes budgétaires, l’armée française ne pourrait tenir qu’un front de 80 km dans un conflit à haute intensité. Un rapport parlementaire a révélé qu’elle ne disposait de munitions que pour quelques semaines.

plupart guère été démocratiques avant la guerre. Certes, Staline n’était pas commode, mais les Etats-Unis (qui venaient de mettre au point la bombe atomique et dont la production industrielle représentait 50 % de la production mondiale) étaient sereins. Quant à la Grande-Bretagne, victorieuse mais épuisée, elle était surtout préoccupée par sa reconstruction,

par la mise en place du programme social audacieux du Parti travailliste tout juste arrivé au pouvoir, et par la sauvegarde de son empire mondial. Staline lui-même se satisfaisait de frontières considérablement améliorées pour l’URSS (la guerre lui avait permis d’annexer une partie de la Prusse orientale avec Kaliningrad, l’est de la Pologne, les pays Baltes, la Bessarabie, les îles

Kouriles, le sud de l'île de Sakhaline), de l'établissement d'un contrôle sur la moitié de l'Europe et d'une forte influence en Europe occidentale grâce à la présence de partis communistes locaux puissants.

### NAISSANCE DE LA GUERRE FROIDE

Les choses se gâtèrent rapidement, pour des raisons à la fois géopolitiques et politico-idéologiques. Les fortes pressions de Staline sur la Turquie et l'Iran en 1945-1946 provoquèrent les premières réactions militaires américaines (envoi de vaisseaux de guerre dans le Bosphore). La brutalité de la prise de pouvoir communiste en Europe orientale, à commencer par la Pologne, et culminant avec le coup de Prague en février 1948 (qui renversa une démocratie incontestable, en l'absence pourtant d'occupation militaire soviétique), ainsi que la présence envahissante des Partis communistes français et italien pouvaient faire craindre la communisation de tout le continent. Tandis que l'échec de la conférence à quatre de Moscou en mars-avril 1947, qui portait sur la question essentielle du traitement de l'Allemagne, marquait la fin de toute apparence d'entente entre les anciens Alliés.

En 1943, Staline avait dissous l'Internationale communiste (Komintern), symbole de la révolution mondiale depuis 1919, en signe de bonne volonté envers les Occidentaux, à l'époque où le discours officiel était celui de l'« union de toutes les forces démocratiques contre le fascisme ». En octobre 1947, il la reconstitua, sous le nom de Kominform. A cette occasion, l'idéologue officiel Andreï Jdanov proclama l'opposition fondamentale des « deux camps, impérialiste et socialiste ». Partout, l'opposition entre l'Est et l'Ouest s'exacerbait et, en 1947, le journaliste américain Walter Lippmann popularisa l'expression de « guerre froide » pour définir cette forme de conflit larvé, à forte composante idéologique.

En 1949, le succès des communistes en Chine et la première explosion nucléaire soviétique persuadèrent Staline qu'il pouvait se montrer plus offensif, et que la victoire du communisme était envisageable. En même temps, dans un mélange paranoïaque





très caractéristique, il redoutait de plus en plus une attaque des Etats-Unis. Le blocus de Berlin-Ouest pour essayer d'en chasser les trois Occidentaux, de juin 1948 à mai 1949, fut une première phase du passage aux pressions militaires. Et en 1950, la guerre de Corée (avec un fort soutien matériel soviétique, mais sans participation directe ouverte) marqua le passage à l'affrontement armé, certes par procuration, étape essentielle et tournant dans la guerre froide.

Les Occidentaux ne restèrent pas sans réagir. Dès 1947, le diplomate américain George Kennan définit la doctrine du *Containment* : on ne chercherait pas à abattre directement le régime soviétique, mais on l'empêcherait de progresser dans le monde en soutenant les pays menacés par Moscou. Pour finir, à cause de ses problèmes économiques structurels, l'URSS, après avoir cuit dans son jus, serait forcée de se réformer et de se libéraliser. A partir de là, on pourrait négocier avec elle.

Dans cet esprit, les Etats-Unis acceptèrent de s'engager dès le temps de paix (c'était tout à fait nouveau pour eux) et on conclut l'Alliance atlantique en avril 1949. La guerre de Corée conduisit, à partir de 1950, à un considérable renforcement, avec le développement de l'organisation de l'alliance,

l'Otan, et le stationnement permanent de nombreuses forces américaines en Europe. Finalement, après bien des péripéties, la stratégie se révéla, en 1989, efficace : la politique occidentale avait été certes défensive, mais aussi, assez subtilement, proactive. Mais dans ce processus, la construction européenne, envisagée encore dans les années 1950 comme devant inclure la sécurité et pas seulement l'économie, fut limitée par la priorité de l'« atlantisme ».

#### L'ÉQUILIBRE DE LA TERREUR

Après la mort de Staline en 1953, les dirigeants soviétiques comprirent que sa stratégie d'opposition frontale avait été très risquée. Ils eurent d'ailleurs beaucoup de mal à maintenir l'empire : soulèvements à Berlin-Est en 1953, à Poznan et surtout à Budapest en 1956, dont la répression contribua beaucoup à renforcer l'anticommunisme. Khrouchtchev proclama, en 1956, la « coexistence pacifique », qui n'était nullement un renoncement à l'eschatologie révolutionnaire mais une stratégie de contournement de l'Occident par les « non-alignés », le tiers-monde, dont l'importance croissait. L'anticolonialisme devenait à Moscou un thème clé. On le vit lors de la crise de Suez en 1956, au

cours de laquelle Américains et Soviétiques furent de fait d'accord pour forcer les Britanniques et les Français à mettre un terme à l'opération par laquelle ils avaient voulu reprendre le contrôle du canal de Suez et faire tomber Nasser, l'un des leaders du tiers-monde.

Dans le même esprit, Khrouchtchev soutint Castro, qui, à Cuba, s'opposait de plus en plus aux Etats-Unis. Il lui envoya des armements et 40 000 soldats équipés également d'armes nucléaires. En octobre 1962, quand le président américain John Kennedy décida de mettre un terme à cette situation et de faire évacuer les missiles soviétiques de Cuba, on vécut la très grave crise des missiles, qui comportait un danger d'escalade nucléaire non négligeable, d'autant plus que les rapports avec les Occidentaux étaient déjà très tendus depuis l'ultimatum de Khrouchtchev à propos de Berlin-Ouest en 1958 (il y avait exigé que la ville soit transformée en « ville libre » et évacuée par les garnisons occidentales, ce qui aurait remis en cause l'intégration occidentale de la RFA et abouti à la panique de ses dirigeants, puis, très probablement, à sa neutralisation) et la construction de l'emblématique mur de Berlin en 1961.



**GRAND ÉCHIQUIER** Page de gauche : le blocus de Berlin-Ouest, en 1948. Durant dix mois, les Soviétiques bloquèrent tout accès terrestre à Berlin-Ouest dans le but d'en évincer les Britanniques, les Américains et les Français, qui organisèrent alors un pont aérien pour ravitailler la population. Ci-dessus, à gauche : des obusiers en action à Séoul en 1950. La guerre de Corée (1950-1953) conduisit au développement de l'Otan dans l'optique d'empêcher la progression du communisme dans le monde. Ci-dessus, à droite : le président Kennedy en réunion avec son état-major lors de la crise des missiles à Cuba, en octobre 1962. Après avoir frôlé de très près la catastrophe nucléaire, les Etats-Unis et l'URSS s'engagèrent dans un processus de contrôle puis, à partir de 1973, de limitation des armes atomiques.

On était passé alors tout près, plus qu'on ne le pense souvent encore aujourd'hui, d'une catastrophe. Mais la leçon n'en fut pas perdue. Ce n'est pas la dissuasion nucléaire en tant que telle qui a permis de stabiliser la guerre froide, mais l'ensemble de mesures prises entre Washington et Moscou à partir de la crise de Cuba, pour contrôler les armes atomiques : établissement de moyens de communication instantanés et, à partir de 1972, toute une série de traités de limitation des armes nucléaires conclus entre les Etats-Unis et l'URSS (les SALT).

A cela s'ajouta, en 1975, la conférence d'Helsinki, qui établit un minimum de règles de conduite dans les relations Est-Ouest et qui fut suivie par la mise en place de conférences régulières et de mesures de confiance militaires. Cela calma certainement les choses en Europe, même si l'URSS soutint plus que jamais les révolutionnaires anti-occidentaux en Afrique, au Proche-Orient et en Amérique latine.

Cette politique engendra de nouvelles tensions, culminant avec l'intervention soviétique en Afghanistan en 1979; on parla déjà alors de « nouvelle guerre froide ». Mais les Occidentaux réagirent : ils soutinrent par des fournitures d'armes les moudjahidines en Afghanistan, les Américains lancèrent un programme d'armement gigantesque, les Occidentaux prirent toute une série de mesures économiques pour affaiblir l'URSS. L'économie de cette dernière ne tint pas le choc et, malgré les réformes de Gorbatchev, à partir de 1985, Moscou, menacé de la faillite, perdit le contrôle. En 1989-1990, les Russes durent accepter la réunification

de l'Allemagne et la fin du communisme en Europe orientale, tandis qu'en 1991, l'URSS elle-même disparaissait.

On notera que la carte stratégique mentale des Occidentaux dans la crise actuelle est encore très marquée par cette séquence : importance des fournitures d'armes sophistiquées, efficacité de l'arme économique, attractivité du modèle occidental. Mais ils n'ont pas été assez attentifs à l'évolution de la Russie dans les années 1990, ratant sans doute une occasion d'approfondir en Russie même les nouvelles orientations apparues après la fin de l'URSS.

#### **CE QU'A ÉTÉ LA GUERRE FROIDE**

Tout le monde sera d'accord pour souligner la dureté de la guerre froide : la répression en Europe orientale, le coût humain des conflits dits « périphériques » – de 2 à 4 millions de victimes en Corée –, son extension à la vie culturelle et aux relations de toute nature, son côté, souvent, de guerre civile froide, comme en France et en Italie. Et évidemment, personne ne contestera sa dangerosité, dans le contexte nucléaire apparu au même moment.

Mais au-delà de ces évidences, trois courants d'interprétation dominent : le courant sans doute majoritaire en France, à l'époque comme rétrospectivement aujourd'hui, voyait dans la guerre froide d'abord un conflit géopolitique de type classique, entre les Etats-Unis et la Russie ; une grille de lecture plus fréquente dans la plupart des pays occidentaux soulignait au contraire l'aspect idéologique essentiel du conflit ; un troisième courant, auquel

je me rallie pour ma part, estimait que la guerre froide était un mélange d'oppositions idéologiques et géopolitiques. En particulier, les dirigeants soviétiques eux-mêmes, à commencer par Staline, étaient très conscients de ce double aspect. Ainsi que le président Poutine lui-même, dans sa compréhension historique de la guerre froide, dans la mesure où on peut interpréter ses allusions à cette période.

Mais on pourrait en dire autant des dirigeants occidentaux : au contact des réalités, et même s'ils tenaient compte des analyses de leurs experts « soviétologues » sur le poids de l'idéologie dans la politique extérieure soviétique, ils ne pouvaient pas négliger les oppositions géopolitiques de nature plus traditionnelle. C'était évident pour certaines régions clés, comme le Proche-Orient, et bien sûr pour l'Allemagne. Le général De Gaulle fut probablement le responsable occidental le plus sensible à cet aspect, mais cela ne veut pas dire que les autres ne l'étaient pas aussi.

Cela ne signifie pas que la guerre froide ne fut pas d'abord une opposition entre deux conceptions du monde, entre deux idéologies. Mais elle ne fut pas que cela. Le rapport et le dosage entre ses deux éléments constitutifs, l'idéologie et la géopolitique, sont le point de passage obligé de tout spécialiste de cette période. Dans ce domaine, les analyses de Raymond Aron, prenant en compte les deux bouts de la chaîne, restent, à mes yeux, pertinentes. Mais on remarquera qu'alors qu'il est de nos jours très critiqué pour son « réalisme », il défendit cependant toujours la thèse de l'idéologie comme



facteur premier de la guerre froide, critiquant De Gaulle, puis Kissinger et les dirigeants occidentaux des années 1970 et 1980 pour leur minoration de ce facteur.

### LES CARACTÈRES DE LA CRISE UKRAINIENNE

La crise ukrainienne est-elle un retour à la guerre froide ? Hélas, non ! Si seulement c'était cela ! La guerre froide se situait encore dans l'ère des idéologies universalistes, ouverte avec les révolutions américaine et française à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Libéralisme et communisme étaient en quelque sorte des frères ennemis. Avant le triomphe des théories du totalitarisme, qui nient cette parenté en mettant l'accent au contraire sur la proximité entre communisme, fascisme et nazisme, beaucoup d'acteurs et de commentateurs, jusqu'aux années 1960, pensaient que, pour la Russie, le communisme soviétique, par rapport au tsarisme et au passé culturel byzantin, représentait au fond une modernisation et une voie, certes très particulière, vers le modèle occidental. Le *Containment* proposé par George Kennan en 1947 devait, en résistant à la poussée soviétique, donner le temps nécessaire à cette transformation du régime, par le biais d'une indispensable et inéluctable libéralisation de son économie et de sa société.

Notons que l'idéologie communiste était presque une garantie de prudence en URSS : comme la victoire du communisme était « scientifiquement » inévitable, on pouvait se montrer progressif et prudent. Staline était en effet hyperprudent ; Khrouchtchev

fut renvoyé pour son « aventurisme » dans la crise de Cuba. Les responsables soviétiques, à partir de la mort de Staline, décidaient en outre de façon « collégiale » et associaient les « partis frères ». L'intervention en Hongrie, en 1956, fit l'objet de vifs débats au sein du Politburo. D'abord, Moscou laissa la bride sur le cou aux dirigeants hongrois, avant de décider brusquement, le 4 novembre, d'intervenir brutalement, en liaison d'ailleurs avec l'évolution de la crise de Suez. Pour la Tchécoslovaquie en 1968, l'intervention fut le résultat de semaines de débats au sein du Politburo et du pacte de Varsovie, de même pour l'Afghanistan en 1979, ou pour la Pologne en 1981 (ou finalement l'armée russe n'intervint pas, la reprise en main étant confiée aux dirigeants polonais). On restait dans un cadre politico-idéologique qui avait

sa cohérence et qui demeurait relativement prévisible : la Pologne échappa aux chars soviétiques en 1981 parce que ses dirigeants surent tirer la leçon des interventions soviétiques précédentes, théorisées par la doctrine Brejnev de souveraineté limitée des Etats de la communauté socialiste.

La politique russe actuelle est beaucoup plus imprévisible. D'abord, parce que Vladimir Poutine décide seul. Ensuite, parce que le primat de l'idéologie a disparu.

La géopolitique, dès lors, envahit tout. Ce n'est pas forcément un avantage : les intérêts géopolitiques de la Russie peuvent aller très loin. Outre l'Ukraine et l'ex-Yougoslavie, ils concernent la mer Noire, les Détroits, la Transnistrie (entre la Moldavie et l'Ukraine), la Baltique et, plus dangereux que tout, la sauvegarde de Kaliningrad.

© SPUTNIK/AFP. © STRINGER/UKRAINIAN PRESIDENTIAL PRESS SERVICE/AFP. © ARIS MESSINIS/AFP.



### L'HOMME DE MARBRE

Ci-dessus : Vladimir Poutine recevant Emmanuel Macron à Moscou, le 7 février 2022. Le chef d'Etat russe n'aura cure des tentatives françaises pour l'empêcher d'envahir l'Ukraine deux semaines plus tard. A gauche : le président ukrainien, Volodymyr Zelensky, avec ses troupes. Page de droite : un canon automoteur Caesar français sur le front ukrainien.

## POUR ALLER PLUS LOIN

Georges-Henri Soutou, « La grande rupture », *Stratégie*, n° 129, *Ukraine : le retour du réel*, Institut de stratégie comparée, décembre 2022.  
Tatiana Kastouéva-Jean, *La Russie de Poutine en 100 questions*, Tallandier, « Texto », 2020.

John Lewis Gaddis, *George F. Kennan. An American Life*, Penguin Press, New York, 2011.  
Raymond Aron, *Mémoires. Edition intégrale inédite*, Robert Laffont, « Bouquins », 2010.  
Vladislav M. Zubok, *A Failed Empire. The Soviet Union in the Cold War from*

*Stalin to Gorbachev*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 2007.  
Félix Tchouev, *Conversations avec Molotov*, Albin Michel, 1995.  
Vojtech Mastny, *Russia's Road to the Cold War*, Columbia UP, 1979.



A l'époque soviétique, l'idéologie dominait : on avait donc le temps, puisqu'elle était « scientifiquement » prouvée. Tôt ou tard, ça marcherait... Il n'était pas utile de forcer le rythme outre mesure. Désormais, on n'a plus une assurance scientifique de l'emporter, mais une opportunité stratégique à saisir. Poutine est un homme pressé. Il ne dispose pas des délais que la science accordait à l'avènement du communisme. Il a des objectifs qui peuvent le conduire à pousser ses feux s'il s'avère qu'il dispose, pour les atteindre, d'une fenêtre de tir.

L'idéologie, en revanche, semble avoir changé de camp. Poutine veut réaliser une vision historique (idéalement la réunion, autour de Moscou, des pays slaves orthodoxes, mais en particulier de l'Ukraine et de la Biélorussie, selon des modalités qui restent vagues, mais qui évoquent telle ou telle forme de confédération), vision d'ailleurs très instrumentalisée, mais il n'est pas conduit par une idéologie universelle caractérisée. En revanche, les Occidentaux sont plus que jamais marqués par une

vision du monde libérale, qui est une idéologie, inchangée depuis la Première Guerre mondiale au moins. Ils ont, d'ailleurs, du mal à comprendre les changements d'équilibres dans le monde, et avant tout le fait que les valeurs occidentales ne sont plus admises partout comme évidemment universelles et reconnues comme le critère par quoi on distingue le bien du mal, et selon lequel la guerre devient légitime ou illégitime. Cela n'encourage pas le pragmatisme et peut conduire à des imprudences, par excès de confiance en soi. Ce n'est pas parce que les Russes ne relèvent pas la présence de forces spéciales occidentales en Ukraine, qui ne s'affichent pas officiellement, qu'ils resteraient ainsi inertes face à des forces occidentales proclamant leur présence. C'était des nuances que l'on respectait à l'époque de la guerre froide, en Corée ou au Vietnam, où volaient des pilotes russes mais sous cocarde chinoise ou nord-vietnamienne, et en Afghanistan, où se trouvaient des équipes clandestines de la CIA.

Le nucléaire, autre grande force de la guerre froide, est toujours présent, même s'il est devenu moins obsédant. Mais les moyens nucléaires effectifs se développent dans un sens très déstabilisant, en augmentant la précision des vecteurs et en permettant d'envisager des frappes « ciblées » qui réduisent la valeur du concept de dissuasion.

Par ailleurs, tandis que la prolifération des armes nucléaires n'est plus aussi bien contrôlée (la Corée du Nord en est un bon exemple), la plupart des accords nucléaires soviéto-américains conclus depuis 1972 pour stabiliser la relation stratégique ont été annulés, largement par Washington.

Quant au processus de négociation et au cadre juridique inaugurés à Helsinki en 1975 et poursuivis à partir de 1995 par l'OSCE, ils n'ont pas résisté à l'« opération spéciale » du 24 février 2022.

La comparaison de la crise ukrainienne aux cinquante années de guerre froide n'a rien, dans ces conditions, de rassurant : le bilan, au contraire, est globalement négatif. *S*

Professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université de Paris-Sorbonne, Georges-Henri Soutou est spécialiste de l'histoire des relations internationales au XX<sup>e</sup> siècle.

## À LIRE de Georges-Henri Soutou



**La Guerre froide 1943-1990,**  
Fayard, « Pluriel »,  
1 120 pages,  
15 €.



**La Guerre froide de la France 1941-1990,**  
Tallandier,  
« Texto »,  
704 pages,  
13,50 €.



© FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO.

## 6 FÉVRIER 1934, L'INVENTION DE L'ANTIFASCISME

Au cœur de la mythologie républicaine, le 6 février 1934 est vu comme une tentative de coup d'Etat fasciste. Olivier Dard et

Jean Philipet font voler cette idée en éclats.

« Au panthéon des dates condamnées à nous rappeler l'infamie trône le 6 février 1934 », écrivait Nicolas Celnik dans *Libération*, le

5 février 2021. Du haut de ce trône, cette date est l'épouvantail régulièrement brandi par un front républicain prompt à déceler, depuis, la résurgence de l'hydre fasciste dans toute manifestation droitiste. Serge Berstein a eu beau montrer qu'en fait de coup d'Etat, le 6 février 1934 ne fut qu'une émeute très violemment réprimée, René Rémond affirmer que cette « simple manifestation de rue » aurait été oubliée si elle n'avait tourné tragiquement, Michel Winock écrire, dans *La Fièvre hexagonale*, que « l'étude historique de la journée sanglante altère quelque peu cette imagerie militante », le spectre du 6 février reste intact. Etayée par de nouvelles archives issues de la commission d'enquête parlementaire, du parti communiste et des Mémoires du colonel de La Rocque, l'impressionnante somme qu'Olivier Dard et Jean Philipet viennent de publier sur le sujet pulvérise le mythe.

Professeur d'histoire politique à Sorbonne-Université pour l'un, spécialiste des ligues pour l'autre, ces deux historiens établissent une chronologie du drame, envisagé plus largement au sein de « l'hiver du malaise », ainsi résumé par le *Figaro* du 8 janvier 1934 : « politique, justice, police, administration, tout est atteint par la gangrène ».

Plus instable que jamais, le système parlementaire a vu se succéder trente gouvernements entre 1920 et 1934. Hitler est arrivé au pouvoir en Allemagne en 1933, avec un discours revancharde qui, moins de quinze ans après l'armistice, semble particulièrement menaçant. Mussolini le tient alors pour un fou, à la tête d'un pays barbare, et il jouit lui-même d'une image encore avantageuse de la part des droites européennes, Churchill entre autres, et des ligues nationalistes françaises.

Le phénomène des ligues est un événement politique majeur de la III<sup>e</sup> République : ces groupes de pression transcendent les préférences partisans pour fédérer leurs membres autour d'une cause, telle la Ligue des droits de l'Homme, fondée pour défendre Dreyfus, qui aura un grand rôle sous le Front populaire. En 1934, elles sont nombreuses, particulièrement dans le camp nationaliste, avec, pour les plus connues, l'Action française, qui a fait de la rue son terrain de jeu (souvent violent) et les Jeunesses patriotes, davantage insérées dans le jeu politique des droites parlementaires, ainsi

qu'une nouvelle venue, la Solidarité française. Dans le marasme économique postérieur à la crise de 1929 éclate le scandale Stavisky, du nom de l'escroc qui se suicide le 8 janvier 1934 après avoir mis en circulation 200 millions de faux bonds avec la complicité de parlementaires, radicaux-socialistes pour la plupart, du ministre du Travail et du chef de la section financière du parquet de Paris. Le gouvernement de Camille Chautemps, radical-socialiste, repousse la demande de création d'une commission d'enquête. Du *Populaire* de Léon Blum à *L'Action française*, l'indignation est unanime. Léon Daudet conspu le gouvernement du « stavisqueux » Chautemps, incarnation de ce « régime abject », la République, dont Maurras et ses disciples veulent le renversement pour rétablir une monarchie. Le quotidien maurrassien est le premier à donner des informations sur l'étendue de la corruption judiciaire et politique, et à appeler à une réaction de la rue, sous la plume de Maurice Pujo, chef des Camelots du roi, qui organisent le service d'ordre de l'Action française : « nous engageons les Parisiens à se tenir prêts à venir en foule autour du Palais-Bourbon et aux cris de "A bas les voleurs !" exiger la justice et l'honneur ». Le 27 janvier, Chautemps démissionne, remplacé par le radical-socialiste Daladier. Pour lui accorder leur soutien, les socialistes ont exigé de lui la révocation du préfet de police de Paris, Jean Chiappe, qui ne cache pas ses sympathies à droite. La réaction des ligues est immédiate : elles appellent à manifester le 6 février, jour de l'investiture de Daladier à la Chambre, pour en finir avec ce gouvernement de vendus.

Se joignent à cette protestation la Confédération générale des contribuables et les associations d'anciens combattants comme les Croix-de-Feu du colonel de La Rocque, d'un nationalisme modéré, l'Union nationale des combattants (UNC), l'Association républicaine des anciens combattants (ARAC), communiste. Environ 30 000 personnes, qui à la fin du jour convergeront place de la Concorde. La plupart des ligues ayant organisé leurs défilés rive gauche, certains de leurs membres seulement rejoindront plus tard la place.

Près d'un quart de Paris est envahi par les différents cortèges, sous les encouragements de la population qui s'y joint. « Nous verrons bien, déclare l'UNC, si on se servira de la police composée en majorité



**LE DRAPEAU ENSANGLANTÉ** Ci-contre : affiche du Centre de propagande des républicains nationaux accusant le cartel des gauches d'avoir donné l'ordre de tirer sur la foule. Le 7 février, *Le Quotidien* titre « Du sang autour de la Chambre » et *L'Action française* « Après les voleurs, les assassins ». Ci-dessous : affrontements entre manifestants et forces de police sur la place de la Concorde, le 6 février 1934.



de nos camarades pour bâillonner les interprètes fidèles de ceux qui reposent à l'ombre des croix de bois pour avoir voulu que la France reste libre, propre et généreuse. » L'impensable va hélas arriver. Sans casque ni bouclier, la police reçoit les projectiles des manifestants les plus violents (vraisemblablement infiltrés par quelques « agents provocateurs », selon plusieurs dépositions de membres des forces de l'ordre) qui ont descélé des plaques de fonte, des pavés... Ayant reçu l'ordre de barrer à tout prix l'accès au Palais-Bourbon par le pont, et sur le point de céder sous la pression de la foule grandissante, les forces de l'ordre ouvrent le feu à 19 h 29. Entre la nuit noire, le peu de visibilité due à la forme du pont, c'est la cohue. Alors que les anciens combattants de l'UNC acceptent, à la demande du directeur adjoint de la police municipale, de dévier leur route et d'éviter la Concorde, un autre barrage de police les renvoie vers la place, qui va devenir un vrai champ de tir. Selon un rapport de police, 500 balles seront utilisées par les forces de l'ordre. Quand on leur ordonne de déblayer la place, vers 23 h 30, elles tirent sans discernement et passent à tabac ceux qui sont sur leur chemin. Bilan : 18 morts et 500 blessés graves du côté des manifestants, un mort et 200 blessés pour les forces de l'ordre. Afin de désamorcer une escalade de violence, Daladier démissionne le lendemain.

Olivier Dard et Jean Philippet montrent que la majorité des victimes n'a pas d'engagement militant, que les ligueurs y sont minoritaires, qu'il n'y a parmi eux aucun chef. Et que la violence manifestée ce soir-là reflète l'indignation de l'homme de la rue, « *le grand soir des honnêtes gens* », pour reprendre l'expression du député Ybarnégaray, bien plus qu'une manœuvre de « *factieux* » déterminés à prendre le pouvoir. Devant la confusion générale qu'il a observée, le directeur des renseignements généraux déclare : « *Il est bien certain que les associations n'avaient pas d'ordres pour entrer à la Chambre* ». Sans organisation commune, sans armes, sans plan de bataille, sans liste des lieux de pouvoir à inféoder, l'hypothèse du coup d'Etat ne tient pas. Dard et Philippet se montrent sceptiques sur les intentions réelles de coup d'Etat des ligueurs, citant la formule du Lyonnais Jean Falcot, commandant des Phalanges universitaires des Jeunesses patriotes, quelques

jours avant le 6 février 1934 : « *La Révolution ? Un coup de force ? Des troubles dans la rue ? (...) Savons-nous au profit de qui une pareille tentative tournerait ? Peut-être au profit des hommes de gauche, peut-être au profit d'un homme d'ordre, mais lequel, et serait-il capable ? Un Bonaparte ne se rencontre pas tous les jours !* » Ce que réclament les ligues, c'est le retour à l'ordre et à la probité. Et nos auteurs de conclure : « *Le 6 février n'enclenche pas un processus de conquête du pouvoir similaire à la marche sur Rome, mais une simple modification des contours de la majorité parlementaire* ».

Peu importe. Le cri de Léon Blum à l'Assemblée, « *La réaction fasciste ne passera pas !* », au soir du 6 février, a cimenté la gauche depuis près d'un siècle autour de l'antifascisme. Le 12 février, socialistes et communistes, ennemis de classe jusqu'ici, manifestent autour des syndicats, même s'il faudra attendre juin et les changements de consigne du Komintern pour que leur réconciliation soit officielle, et que se dessinent les contours du Front populaire. Vu dans la mythologie de gauche comme la démonstration du danger des ligues « fascistes », le 6 février 1934 fut au contraire leur chant du cygne. *✍*

## À LIRE



**Février 34.**  
**L'affrontement**  
Olivier Dard  
et Jean Philippet  
Fayard  
752 pages  
34 €

# Tacite, Mélancolie romaine

Il fut, dit Lamartine, « *le résumé du genre humain* ». Xavier Darcos met en relief dans un essai lumineux l'acuité du regard de Tacite sur la politique, les permanences et les abîmes de la nature humaine.

Il fut tout à la fois l'inventeur d'une langue forte, inimitable, où le tranchant de la formule, l'âpreté de la forme brève se conjuguent à la résonance mélancolique des périodes, à la profondeur vertigineuse de l'exploration des abîmes de l'âme humaine, et celui d'une nouvelle manière de raconter l'histoire : non plus comme une succession d'événements ou une collection de grandes figures, mais comme une tragédie. Tacite fut le prophète du déclin et le contempteur de la satiété, l'infatigable observateur des débordements des puissants aussi bien que le biographe des défenseurs des causes perdues. On n'en aura jamais fini avec lui. Il n'est pas seulement pour nous un irremplaçable témoin de l'histoire romaine du 1<sup>er</sup> siècle. Plus que cela : un moraliste qui annonce par sa gravité, son ironie et sa hauteur de vue les chefs-d'œuvre du Grand Siècle, de Pascal à La Rochefoucauld ou La Bruyère, en même temps qu'une inépuisable source d'inspiration pour le théâtre de Shakespeare, comme pour celui de Corneille et de Racine, la prose de Chateaubriand sous l'Empire, celle de Montherlant au XX<sup>e</sup> siècle. Agrégé et docteur ès lettres, latiniste, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences



#### FIGURE DU MAL

Page de droite : Buste de Néron, 1<sup>er</sup> siècle (Rome, Musei Capitolini). Le récit de son règne forme le point culminant des *Annales* de Tacite. Il a imposé l'image d'un tyran pourri de vices. Ci-contre : Xavier Darcos. Dans *Tacite, ses vérités sont les nôtres*, il souligne l'actualité de la pensée d'un historien qui fut peut-être d'abord un moraliste.

morales et politiques, chancelier de l'Institut, ancien ministre, Xavier Darcos ne lui consacre pas ici une impossible biographie : bien plutôt un essai méditatif sur ce qu'il a à nous dire, encore et toujours, aujourd'hui. Fort de sa propre expérience politique, comme de sa longue fréquentation des lettres latines (il fit sa thèse sur Ovide), il y décrypte avec bonheur les leçons que nous donne Tacite, tant sur le pouvoir que sur le gouvernement d'un empire, les conflits suscités par la confrontation des cultures, les cas de conscience qu'engendre le choc de la puissance

et de la vertu, les incertitudes d'une histoire livrée aux passions humaines (son œuvre compose, dit-il, un pendant du décor de la colonne Trajane ; un « *défilé de crimes et de bassesses* »). La figure de l'historien en est comme rajeunie. On sort de ce précieux petit livre impatient de lire ou de relire Tacite, tant il met en évidence ce qu'en décrivant les turpitudes des empereurs du Haut-Empire, les mœurs des Germains, la pacification de la Grande-Bretagne ou les affres de la guerre civile, l'historien continue de nous révéler d'essentiel sur nous-mêmes.

**Tacite est l'un des plus illustres historiens, mais c'est aussi, pour une part, un inconnu, tant son œuvre et sa biographie nous sont parvenues de manière lacunaire. Que sait-on de sa vie ?**

On connaît les grandes étapes de sa vie et de sa carrière. Il est sans doute né sous Néron (vers 55-58), donc durant une période difficile et troublée au sommet de l'Empire romain. Il est très probablement issu d'une famille équestre de la Gaule narbonnaise, établie à Vaison-la-Romaine. C'est un *homo novus*, c'est-à-dire qu'il est le premier de sa lignée à exercer des magistratures et à siéger au Sénat romain. Il a fait un beau mariage puisqu'il a épousé la fille du consul Cnaeus Julius Agricola, dont il écrira la vie et qui venait alors de s'illustrer en pacifiant la Grande-Bretagne. Lui-même est, très jeune, préteur sous le règne de Domitien, empereur versatile qui s'oppose de manière sanglante à la fronde de l'aristocratie sénatoriale. Il devient ensuite consul, puis, sous Trajan, gouverneur de la province d'Asie, l'une des plus riches de l'empire (112-113). Il meurt vraisemblablement peu de temps après, durant les premières années du règne d'Hadrien. Sa vie correspond donc à des années décisives : la fin de la dynastie des Julio-Claudiens, issus de César et d'Auguste, la guerre civile qui s'ensuit, le règne plus pacifique des Flaviens (Vespasien, Titus et Domitien), qui se termine lui-même en crise politique ; enfin, la restauration de l'ordre et du prestige impérial sous Trajan (98-117), prélude à l'âge d'or de l'Empire romain au II<sup>e</sup> siècle. Il parcourt de manière exemplaire les étapes du *cursum honorum* et assiste, aux premières loges, aux événements qui rythment la vie du Haut-Empire. Cela l'a mené jusqu'aux approches immédiates du pouvoir suprême (il correspond avec Pline le Jeune, qui est le confident de l'empereur Trajan) sans faire de lui l'agent ni la victime de la tyrannie impériale. Il est certain que cela a contribué à donner à son œuvre un relief saisissant.

© ERIC GARAUULT/PASCOANDCO. © MIDI.



**Tacite traite de l'histoire récente, dans la *Vie d'Agricola* et dans ses *Histoires*, qui racontent la guerre civile qui a suivi la mort de Néron, puis des débuts du principat et des folies des Julio-Claudiens dans les *Annales*. Comment choisit-il le sujet de ses livres ? Cela répond-il à un projet d'ensemble ?**

On pourrait a priori en douter : Tacite raconte la vie d'Agricola parce qu'il en a été le témoin, et que la gloire conquise en Bretagne par son beau-père est à la source de son propre accès au sommet de la classe dirigeante. C'est un acte de piété filiale. On se souvient de sa péroraison : « *S'il est un séjour pour les mânes des hommes de devoir, si, comme le veulent les philosophes, les grandes âmes ne s'éteignent pas avec le corps, repose en paix, et nous, ta famille, nous arrachant aux regrets débiles et aux lamentations féminines, convie-nous à la contemplation de tes vertus, que profaneraient des pleurs et des sanglots. C'est plutôt en t'admirant, en te discernant des louanges immortelles, et, si la nature nous en donne la force, en t'imitant que nous devons t'honorer.* » Pour autant, c'est aussi pour lui l'occasion de faire l'apologie d'un grand général et d'un administrateur hors pair, illustration même de l'œuvre civilisatrice de l'empire, d'analyser les difficultés et les contradictions auxquelles se heurte l'universalisme romain. Par là, son thème annonce la réflexion qu'il poursuivra ensuite dans la *Germanie*, avec la description

fascinée des mœurs des Barbares, et celle qu'il mènera dans ses *Histoires*, consacrées à une guerre civile au cours de laquelle certains provinciaux avaient été tentés, en Gaule, de secouer le joug romain, de même qu'il préfigure celle qu'il conduira dans ses *Annales*, où alterneront les tableaux de la décomposition de l'entourage du prince, sous Tibère, Claude ou Néron (les livres sur Caligula sont perdus), et les vues panoramiques sur la consolidation du monde romain, de la Bretagne à l'Arménie ou au Proche-Orient. Si l'on met de côté le cas particulier de son *Dialogue des*

*orateurs*, l'ensemble forme, dès lors, une fresque cohérente, dominée par la méditation sur le destin de l'empire et les rapports entre raison, nature et politique. C'est ce qui lui donne une résonance qui dépasse les circonstances et qui a traversé les siècles.

### Pourquoi choisit-il de ne pas traiter le règne d'Auguste ?

On ne sait pas à vrai dire s'il ne l'aurait pas fait s'il avait vécu plus longtemps (et peut-être même l'a-t-il fait dans une partie perdue de son œuvre : celle-ci ne nous est parvenue que très partiellement).

**UNE FAMILLE FORMIDABLE** Ci-contre : Tibère, I<sup>er</sup> siècle (Rome, Musei Vaticani).

En haut : Claude, I<sup>er</sup> siècle (Rome, Musei Vaticani). Page de droite, de gauche à droite :

*Agrippine la Jeune*, basanite, I<sup>er</sup> siècle (Rome, Centrale Montemartini) ; *La Mort de Britannicus*, par Abel de Pujol, XIX<sup>e</sup> siècle (New York, The Metropolitan Museum of Art).

Les *Annales* de Tacite décrivent les turpitudes des empereurs julio-claudiens en « *un défilé de crimes et de bassesses* », sans doute pour mieux exalter le règne de Trajan. Elles ont contribué à faire tenir, par contraste, le II<sup>e</sup> siècle pour « le siècle d'or » de l'Empire romain.



PHOTOS : © MDJ, © SUNAPPU-SHASHIN/CC BY 4.0, © THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART/CCO.



Peut-être aussi Auguste lui avait-il paru intouchable, en tant que fondateur des institutions. Son culte était le cœur de la religion romaine. Suétone le moque un peu à la même époque, mais avec beaucoup plus de modération que les autres Césars dont il a entrepris de retracer les règnes. Le plus probable est cependant que cela n'entraîne pas dans le projet de Tacite, qui était de montrer comment l'empire avait compté, après lui, tant de mauvais empereurs, et comment cette descente aux enfers avait débouché, en définitive, sur le renouveau du II<sup>e</sup> siècle.

**Au total, Tacite fait apparaître l'histoire romaine comme une succession de tyrannies et de guerres civiles. Or, cela n'altère pas en lui la foi en Rome. N'est-ce pas paradoxal ?**

Tacite écrit les *Histoires* et les *Annales* au début du II<sup>e</sup> siècle, sous les règnes de Trajan et d'Hadrien. Il y a donc dans sa démarche quelque chose d'apologétique : en racontant les crimes de Tibère ou de Néron, les horreurs de l'année des quatre empereurs, qui vit se succéder en quelques mois Galba, Othon, Vitellius et Vespasien dans les spasmes d'une horrible guerre civile, il s'agit pour lui d'exalter en creux la paix et la prospérité apportée par Trajan, le meilleur des princes, quitte à exagérer les noirceurs de ceux qui l'ont précédé. Cette dimension n'épuise pourtant pas son projet. Décrivant les malheurs de la patrie, il y trouve l'occasion d'un émerveillement devant la puissance de la civilisation romaine, qui leur a survécu. Il me semble qu'il voit même dans ces épreuves une chance dans la mesure où elles ont tenu Rome en éveil et lui ont évité de s'endormir dans les facilités d'une paix qui aurait pu, sans elles, devenir émolliente. Montesquieu dénoncera bien plus tard la paix romaine, l'enrichissement des populations, comme l'origine d'une perte d'énergie vitale qui aurait provoqué la décadence et à terme la perte de l'Empire romain. Tacite n'est

pas loin de partager ce point de vue, mais il voit dans la brutalité du gouvernement impérial une garantie contre la mollesse et l'inertie. Il montre tous les vices de la cour romaine, mais il lui paraît nécessaire que l'empire, pour survivre, soit jugulé par un pouvoir sans limite. Il en décrit les excès et les errements mais ces errements lui paraissent en quelque sorte consubstantiels à la toute-puissance nécessaire au maintien de l'empire et, avec lui, de la paix civile. Il les considère dès lors avec un certain fatalisme. Il raconte, dans les *Annales*, comment les convives qui avaient assisté, lors d'un banquet, à l'empoisonnement de Britannicus s'étaient gardés, voyant l'impassibilité de Néron, de manifester la moindre émotion. Il y a quelque chose de cela dans le regard de Tacite sur les débordements des Julio-Claudiens. Il en montre l'infamie, mais ils lui semblent, au fond, dans la nature des choses. Il y a en lui en permanence une certaine dualité, dans la mesure où cohabitent un regard critique sur les mœurs impériales et une crainte profonde de la désagrégation de l'empire : l'idée que la guerre civile qui naîtrait de la défaillance de l'Etat serait pire que tous les excès de pouvoir. C'est ce qui explique que la lecture de Tacite ait fasciné des théoriciens du pouvoir comme Machiavel ou Hobbes.

**Ses livres peuvent-ils être considérés comme des sources fiables ? Ne sont-ils pas les reflets des préjugés de la noblesse sénatoriale réticente à l'égard du régime du principat, qui a consisté à concentrer tous les pouvoirs entre les mains d'un seul des siens ? Tacite ne refuse-t-il pas de voir l'étendue des bienfaits apportés**



**aux provinces par un principat qui avait enfin cessé de les considérer comme la seule occasion d'un pillage par les représentants de l'aristocratie sénatoriale ?**

Il est critiqué pour cela depuis longtemps et il est évident qu'il faut faire la part des choses dans ses jugements. Il y a quelque chose de passionné chez lui qui ne témoigne pas de la mise à distance nécessaire à l'objectivité de l'historien. Il ne s'en cache guère, puisqu'il fait souvent des intrusions d'auteur, des adresses au lecteur dans lesquelles il donne franchement son avis, en assumant de le faire de manière toute subjective. Il n'hésite pas à forcer parfois le trait pour des raisons sans doute plus littéraires qu'historiques, pour le plaisir de faire un effet. Tacite n'est évidemment pas un modèle de rigueur scientifique et les règnes de Tibère, de Claude et même de Néron, dont il a fixé pour la postérité l'image négative, ont fait l'objet d'une sérieuse réévaluation par les historiens contemporains. Pour autant, il y a aussi, parfois, des moments où il semble faire effort sur lui-même pour relativiser le caractère extraordinaire des crimes qu'il a racontés, mis en scène, invoquer les circonstances ou se demander s'il était possible de faire autrement, comme s'il voulait soudain s'abstraire de ses propres passions. Décrivant les turpitudes des empereurs, il souligne lui-même (dans un discours prêté à l'un des personnages des *Histoires* défendant la nécessité de maintenir à tout prix l'Empire romain) que « si les bons princes profitent au monde entier, les mauvais pèsent surtout sur leur voisinage ». C'était relativiser cela même dont il avait fait la complaisante description.





LA GLOIRE DE SON MAÎTRE Ci-dessus : *Sarcophage de Portonaccio*, fin du II<sup>e</sup> siècle, découvert en 1931 (Rome, Museo Nazionale Romano). Il représente la lutte des Romains et des Germains, dont Tacite se fit l'ethnologue. Ci-contre : la colonne de Trajan, II<sup>e</sup> siècle (Rome, Forum de Trajan). Page de droite : *Trajan*, II<sup>e</sup> siècle (Rome, Musei Vaticani). C'est sous son règne que Tacite atteignit aux plus hautes responsabilités de l'empire : il fut consul et gouverneur de la province d'Asie.

© MDJ. © MAURITIUS/HEMIS.FR © MDJ.



**Tacite décrit le passage de témoin des propriétaires terriens qui avaient mené l'histoire sous la République au monde des courtisans, des affranchis, des techniciens qui dominent la cour impériale. Cela ne vous rappelle-t-il pas les protestations de Saint-Simon vis-à-vis de la propension de Louis XIV à s'entourer de « gens de rien », comme Colbert ?**

Il y a sans doute de cela, même s'il est lui-même un homme nouveau. Il éprouve un certain mépris pour le règne des affranchis, sous Tibère ou sous Claude, sans voir qu'ils étaient souvent des administrateurs efficaces. Mais Tacite est en réalité sévère pour l'aristocratie sénatoriale elle-même. Il souligne sans complaisance les compromis acceptés par Sénèque et Burrus, précepteurs et conseillers du jeune Néron, à l'égard des dérives de leur élève. Et il met en scène dans sa description de la conspiration de Pison contre Néron des aristocrates manquant d'esprit de suite et de caractère, alors même qu'ils avaient entrepris d'abattre une tyrannie. Il n'a pas une estime exagérée pour les fiers-à-bras qui dénoncent le pouvoir personnel.

Non seulement leur action ne change rien, mais elle légitime une répression qui aggrave la situation. Il ne salue Thrasea Paetus, pourtant héraut de la liberté sénatoriale, qui avait quitté en silence le Sénat parce qu'il refusait d'avaliser l'assassinat d'Agrippine, qu'avec cet hommage ambigu : « *Il donna le signal de sa propre perte sans avoir donné aux autres le signal de la liberté.* » Il y a chez lui un scepticisme qui évoque celui de Montaigne.

**Face à la tyrannie impériale, il s'efforce, dit-il, de dessiner une ligne de crête entre « résistance stérile » et « servilité déshonorante ». Cela ne relève-t-il pas plus du plaidoyer *pro domo* que de la définition d'un projet politique cohérent ?**

De fait, il a lui-même servi l'Etat. Il l'a fait sous Domitien, et on a pu lui reprocher de ne pas s'être opposé à ses abus de pouvoir de son vivant alors même que celui-ci menait de terribles répressions anti-sénatoriales (Tacite s'était alors arrangé pour être peu présent à Rome et pour passer entre les mailles du filet). Il n'a jamais participé à un complot ou à une révolte militaire. Il ne se comporte pas en courtisan, mais il ne s'expose pas personnellement.

**Tacite n'offre pas de vues politiques très claires dans la mesure où il met en scène les débordements des Julio-Claudiens sans proposer d'alternative au principat. Vous soulignez que, dénonçant l'emprise de l'armée et le règne de la force, facteurs de guerre civile, il ne croit guère au régime mixte autrement que comme à un idéal inatteignable.**

Il ne propose pas de solution parce qu'il pense qu'il n'y en a pas d'autre que la toute-puissance d'un empereur objet d'un culte de la personnalité et entouré de séides prêts à tout pour assurer son maintien. Il place son espoir dans la présence d'un bon prince qui affiche sa force mais ne l'utilise pas injustement, conscient qu'un tel chef risque d'être, plus que la règle, l'exception. Il paraît même penser que les errements des empereurs julio-claudiens ont été nécessaires pour préparer son avènement.

**Dans la Germanie, Tacite semble tenté par l'idée du bon sauvage. Mais il y a aussi chez lui des tonalités méprisantes, qui témoignent de sa**



## préférence fondamentale pour la civilisation.

Tacite est visiblement marqué par la pensée de Salluste, qui avait incriminé la décadence et l'avilissement des mœurs romaines à la fin de la République. D'où l'idée d'aller prendre chez les Barbares des exemples de vigueur, de sobriété et de pureté, pour revenir à l'énergie des origines, aux vertus de la première Rome. En même temps, il ne doute pas une seconde de la supériorité de la civilisation romaine et il exprime son inquiétude à l'idée que ces « sauvages » puissent un jour devenir menaçants. Son discours est dès lors profondément ambigu. Il tient leur force vitale pour un modèle, mais aussi pour un avertissement. Il souhaite que se perpétuent entre eux les guerres fratricides, qui les détourneront de tenter d'envahir le territoire romain.

Il en va de même pour le regard qu'il porte sur les provinces. Reprenant la méthode de Tite-Live, il fait entendre dans des discours recomposés à la romaine le point de vue des vaincus. Et il fait, dans sa *Vie d'Agricola*, l'éloge de la politique d'assimilation conduite par son beau-père en Grande-Bretagne : « Afin que ces hommes dispersés, sauvages, et par là même toujours prêts à la guerre, s'accoutumassent, par les plaisirs, au repos et à la tranquillité, raconte-t-il,

*Agricola les exhorte en son nom particulier, les aide des deniers publics à construire des temples, des forums, des maisons. »* Il montre comment son beau-père avait acclimaté chez eux le latin, l'éloquence, les portiques, les thermes, les repas élégants. Mais il moque, *in fine*, l'enthousiasme avec lequel les Bretons avaient adopté les mœurs romaines (« ces naïfs appelaient civilisation ce qui n'était que la marque de leur servitude »), tant est ancré en lui le préjugé de la supériorité des Romains sur les peuples qu'ils ont conquis.

## Il y a dans son écriture un fond permanent de tristesse qui sera celui de Gibbon décrivant le déclin et la chute de l'empire. Comment l'expliquer alors qu'il écrit, à la charnière des règnes de Trajan et d'Hadrien, à l'apogée du siècle des Antonins ?

Il me semble que cela tient à un profond désenchantement à l'égard de la nature humaine, qui se traduit en tristesse, en amertume et en une ironie dévastatrice : « Il avait toutes les qualités pour être empereur, écrit-il de l'empereur Galba, à condition qu'il ne le fût pas. » Et ailleurs : « la seule chose dont on pouvait être sûr,

*c'est que ce serait le pire qui l'emporterait ».* Ou encore : « Le propre du génie humain est de haïr ceux qu'on a offensés. » Cioran n'aurait pas dit mieux.

Tacite éprouve par ailleurs à l'égard de l'empire une angoisse qui se traduit dans le caractère automnal de son style. On sent qu'il se demande combien de temps cela peut tenir, comme si la crise de 69, l'année de guerre civile qui a suivi la mort de Néron et la succession sanglante de quatre empereurs, dont il a fait le tableau shakespearien dans les *Histoires*, lui avait révélé les failles et la fragilité constitutive d'un empire dont il prévoit que le monde entier serait écrasé par sa chute. Il est d'ailleurs le premier à envisager que celle-ci puisse survenir du fait d'invasions germaniques.

## Tacite apparaît, à vous lire, avant tout comme un écrivain et un styliste. Est-ce à dire qu'il serait plus soucieux de l'art qu'il déploie dans ses créations littéraires que d'exactitude historique ?

Il a, quoi qu'il en soit, inventé une écriture. Elle tient de la dramaturgie pour les effets, de l'art du moraliste pour le sens de la formule. Il a lu et médité les pièces d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide ainsi, certainement, que celles de Sénèque. Il excelle à en transposer les procédés dans le récit historique en multipliant les contrastes, associant les plus beaux paysages aux actions les plus noires, et tirant de la nuit des jeux de lumière et d'ombre. Il ne cherche pas,





pour autant, l'abondance dans son style, mais au contraire la force expressive, avec une concision, un sens de l'ellipse, une économie de moyens, une froideur, une acidité qui donnent un relief saisissant aux atrocités qu'il semble observer sans affect, avec un regard clinique alors même qu'il se complaît à en donner les détails les plus susceptibles d'horri- fier le lecteur. On retrouvera ces procé- dés chez Mérimée. Son récit de la mort d'Agrippine relève ainsi de l'humour noir. « *C'était une nuit brillante d'étoiles, la plus calme qui soit, comme si les dieux avaient voulu rendre visible le crime le moins pardonnable.* » Agrippine se réjouit avec sa servante Acerronia de la fête que Néron a donnée à Baïes pour sceller leur réconciliation, des honneurs dont son fils l'a comblée, affrétant pour elle un magnifique vaisseau pour la ramener chez elle, quand soudain le pla- fond s'effondre, le bateau s'ouvre en deux, les deux femmes se retrouvent au milieu des débris dans l'eau froide. Et comme Acerronia appelle à l'aide en pré- tendant qu'elle est Agrippine, les mate- lots des navires de l'escorte l'assomment à coups de rames et de crocs. On atteint là le vrai Tacite, qui allie au caractère lapi- daire, concentré de ses formules, un sens de la mise en scène à grand spectacle en même temps qu'un art consommé du clair-obscur pour exprimer son profond pessimisme à l'égard de l'âme humaine et des noirceurs dont elle est capable.

**Raconte-t-il l'histoire romaine ou se propose-t-il plutôt de s'appuyer sur l'histoire pour nous**

### **faire voir les béances de la nature humaine ?**

C'est ce qui en lui a fasciné Sainte-Beuve, qui observe que sa langue est d'une telle force qu'elle nous oblige à « *penser comme lui* », ou Lamartine, qui dit qu'il ne fut pas « *l'historien, mais le résumé du genre humain* ». Il ne rapporte les faits que pour servir d'exemples, espé- rant que l'histoire exercera par là un rôle d'éducatrice des peuples.

### **Il ne paraît pour autant pas adhérer à une vision particulière du déroulement de l'histoire. Il ne semble pas acquis aux visions de Thucydide sur la fatalité de la puissance, non plus que de Polybe sur les cycles que subirait toute civilisation...**

Chez lui, les fautes des individus, les passions prédominent. Ce sont eux qui gouvernent, à ses yeux, l'histoire. Il n'y a chez lui aucune eschatologie. Il se demande si une fatalité dirige le monde ou s'il est livré aux caprices du hasard, mais il n'a pas de réponse. Il ne croit plus, comme Tite-Live, que le destin singulier de Rome s'explique par la providence divine. Cela contribue à nourrir son pessimisme. Il ne se contente pas de rapporter les aléas d'une histoire dont il connaîtrait l'issue. Il est au contraire dominé par le sentiment de son incertitude.

**Qu'est-ce qui distingue à vos yeux sa démarche d'historien par rapport**

### **à un prédécesseur comme Tite-Live ?**

Une écriture qui vous implique : qui oblige le lecteur à penser ce qu'il lit. Les discours composés par Tite-Live sont certes admirables, mais ils nous restent extérieurs. Avec Tacite, on est saisi, embarqué dans l'action qu'il décrit. On en mesure les conséquences, on en ressent les horreurs ou les incertitudes comme si c'était pour nous une affaire personnelle.

### **Quelle valeur attribuer à son œuvre par rapport à celle, presque contemporaine, de Suétone qui choisit de raconter l'histoire par une collection de biographies ?**

Suétone rapporte des cancans et des histoires d'alcôve. Il accumule les anecdotes piquantes ou salaces pour capter l'attention du lecteur. Il n'y a rien chez lui de la profondeur du regard de Tacite, qui impose une vision saisissante de l'homme et de l'histoire. L'un et l'autre rapportent certes les travers des empe- reurs, mais l'œuvre de Tacite est incom- parable à la collection de ragots ras- semblés par Suétone pour piquer la curiosité du chaland.

### **Vous paraissez considérer le stoïcisme de Tacite comme un remède à la moraline contemporaine. De quelle manière ?**

Au contraire des travers de notre épo- que, Tacite ne remplace pas la pensée par une morale sentimentale. Il rapporte des choix personnels et politiques, et décrit les conséquences qu'ils produisent sans faire de commentaires, sans mettre en scène sa propre grandeur d'âme. Il ne substitue pas au jugement de la raison une condamnation au nom d'un senti- mentalisme naïf ou d'un nombri- lisme infantile. Il décrit le monde tel qu'il est et il fait le tableau des crimes et des violences au prix desquels est achetée la tranquillité de l'empire, mais il est étran- ger à la culpabilisation et à la repentance. C'est ce qui rend sa lecture roborative.



© MUSEO CIVICO CRÉMONE/AURIMAGES. © MDJ.

**Vous remarquez que chez lui, les exemples de vertu sont le plus souvent le fait de personnes privées, quand les personnes publiques sont pourries par le vice. Qu'il cite en exemple Verginius Rufus, qui refusa l'empire, Thrasea Paetus, qui s'opposa à Néron par sa seule abstention. Est-ce à dire qu'il est convaincu que tout pouvoir corrompt et que le pouvoir absolu corrompt absolument ?**

Il ne le dit pas expressément et il n'aurait certainement pas eu la possibilité de le dire sous un pouvoir aussi fort que celui de Trajan. Ce qui est sûr, c'est qu'il présente de multiples scènes dans lesquelles des gens de peu se conduisent bien. Ce sont ici des esclaves, là, des servantes, qui se comportent fidèlement avec leurs maîtres, qui donnent leur vie pour eux. Cette lumière jetée sur les humbles fait ressortir l'enfermement des puissants qui apparaissent comme arrachés à la simple humanité.

**Quel regard l'historien contemporain, ennemi de l'histoire psychologique et adepte des grandes explications matérielles peut-il porter sur une histoire qui paraît tout entière tendue par l'observation de l'âme humaine ? Tacite serait-il aujourd'hui, comme se le demandait un jour Rémi Brague, admis à soutenir sa thèse ?**

Tacite écrit une histoire événementielle ponctuée de saynètes où se révèlent les permanences de l'âme humaine. Il est peut-être, après tout, plus qu'un historien scrupuleux, un créateur de formidables personnages littéraires. Mais c'est ce qui fait de lui notre contemporain, notre frère, et qui rend sa lecture

si formidablement intéressante. Il nous parle d'amour, de solitude, de liberté, d'espérance et de passion. N'étant pas historien de profession, il m'est encore permis d'échapper au déconstructivisme qui m'interdirait d'en méditer les leçons. *~*

## À LIRE



**Tacite, ses vérités sont les nôtres**  
**Xavier Darcos**  
**Les Belles Lettres**  
**240 pages**  
**14,50 €**

**CLAIR-OBSCUR** Ci-dessus : membres de la famille impériale autour d'Antonin (en bas, au centre), qui succéda à Hadrien (au-dessus d'Antonin), II<sup>e</sup> siècle (Rome, Musei Vaticani). Page de gauche : *L'Empereur Néron découvrant le corps de sa mère Agrippine*, par Antonio Rizzi, 1894 (Crémone, Museo Civico Ala Ponzone). Le récit de l'assassinat d'Agrippine est un sommet de l'œuvre de Tacite, où se manifestent une scénographie inspirée des tragiques grecs et du théâtre de Sénèque en même temps qu'un art du clair-obscur unique dans l'historiographie romaine.



## EN HAUTS LIEUX

Des palais de la République aux clubs dont il faut être, un livre collectif décrypte les lieux du pouvoir à la française.

Le pouvoir est aussi tributaire de sa mise en scène que l'âme l'est du corps. On cherche en vain, à travers l'histoire, un pouvoir privé d'incarnation. La démocratie occidentale exportée dans le monde entier ayant, d'un bout à l'autre de la planète, condamné les hommes à un unique modèle de costume et les femmes à la stricte alternance tailleur-pantalon, seul le vêtement des rois, du pape et de quelques dictateurs d'opérette distingue encore la personne de celui qui en est dépositaire. Il en va autrement des lieux où le pouvoir s'exerce et se donne à voir. Des palais des rois à ceux de la République, de l'avion présidentiel à la tribune du Stade de France, ils offrent une variété presque infinie de vitrines somptueuses ou ingrates, séculaires ou récentes, dont la réunion méritait bien un livre. C'est chose faite avec *Les Lieux du pouvoir*, publié aux éditions Perrin.

Sous la direction de Sébastien Le Fol, ancien directeur de la rédaction du *Point*, vingt fins connaisseurs (parmi lesquels Solenn de Royer, François-Guillaume Lorrain, Bruno de Cessole, Tugdual Denis ou Florent Barraco) y proposent au lecteur leurs services de cicérone pour le promener d'un lieu de pouvoir à l'autre et lui faire vivre la comédie ou le drame qui s'y joue depuis les débuts de la V<sup>e</sup> République. Des mille scènes de ce théâtre, certaines sont ouvertes au public (Versailles, Notre-Dame, les Invalides), d'autres ne se laissent découvrir qu'aux Journées du patrimoine (l'Elysée, Brégançon, le Quai d'Orsay), quelques-unes restent l'univers exclusif des détenteurs effectifs du pouvoir et de leurs satellites (l'avion présidentiel, le PC Jupiter ou les clubs à la française). Parce que la réalité et le symbole s'y côtoient en permanence, chacune forme un objet d'observation fascinant, et c'est à bon droit que ce livre se place sous le patronage de Jean-Henri Fabre, « l'Homère des insectes », en revendiquant à son école d'« observer pour mieux dévoiler les mystères du pouvoir et la fabrique de la décision ».

Dans ce cœur symbolique du pouvoir à la française qu'est l'Elysée depuis la III<sup>e</sup> République, c'est au premier étage que tout se joue désormais, à travers la confrontation du « Salon doré » et du « salon d'angle ». Au premier, l'apparat, destiné à éblouir les chefs d'Etat étrangers. Au second, l'exercice effectif du pouvoir, depuis qu'Emmanuel Macron a annexé cette pièce, jadis chambre de Murat puis de l'impératrice Eugénie, et naguère bureau des conseillers du président – Henri Guaino, sous Nicolas Sarkozy ; Aquilino Morelle, sous François Hollande. On apprend que l'actuel président y travaille avec sa « plume » dans un décor

contemporain, continuellement renouvelé, mais y reçoit aussi les chanteurs Bono ou Rihanna. Rien d'étonnant si l'on considère que l'exercice du pouvoir relève plus que jamais de la communication, ce que confirme le sort du fort de Brégançon, devenu un cassette pour les présidents : appartient-il à la vie publique ou à la vie privée ? Hollande déambule sur la plage publique et déclenche les quolibets ; Macron se laisse tenter par le jet-ski et se fait traiter de « criminel » par Sandrine Rousseau...

Le président étant partout chez lui, on lira avec bonheur les lignes savoureuses consacrées à l'avion présidentiel, ce mini Elysée volant qui transporte avec lui la foire aux vanités où s'illustrent les conseillers, installés par ordre alphabétique, dans l'attente du Graal : une invitation à dîner avec le président, les éconduits n'ayant droit qu'à un plateau-repas – en classe affaires tout de même. On se plongera dans le passionnant récit des chasses présidentielles, officiellement abolies par Chirac en 1995, qui subsistent cependant sous le nom de « battues de régulation » et sont toujours l'occasion de flatter politiques et mécènes selon les intérêts du moment. On tirera encore profit du décryptage du spectacle, unique au monde, offert par la France le 14 Juillet. La tribune présidentielle, devenue depuis Giscard le point de mire d'une cérémonie où être vu importe davantage que de voir le défilé militaire, a désormais un émule dans celle du Stade de France, où le président est encore le centre de toutes les attentions.

Si l'on cherche pourquoi protocoles et privilèges occupent, dans la France républicaine, une place qui fait ouvrir des yeux ronds (mais ravis) aux Américains, il faut se tourner vers le temple de notre défunte monarchie. Conçu par Louis XIV comme une « machine à gouverner » (Le Corbusier), Versailles reste un modèle insurpassable parce qu'il fut tout à la fois source, instrument et théâtre du pouvoir. Même réduit à cette dernière dimension, il ne cesse pas de distiller, de tout son poids séculaire et de toute sa splendeur palpitante, la légitimité après laquelle est contraint de courir tout détenteur du pouvoir à la française. Le cas de Notre-Dame n'est pas si différent, et l'on n'a peut-être pas assez réalisé que l'émotion suscitée par l'incendie de 2019 s'adressait aussi à un temple du pouvoir largement nationalisé depuis la Révolution, ne serait-ce qu'à travers les cérémonies et les funérailles officielles qui



© GETTY IMAGES VIA AFR. © IVOIRE-NANTES.

**C'EST NOUS QU'ON EST LES PRINCESSES** Ci-dessus : pour le banquet en l'honneur de Charles III d'Angleterre, Emmanuel Macron avait choisi, le 20 septembre 2022, le château de Versailles.

s'y tiennent. Les querelles de légitimité qui ont surgi sitôt la décision présidentielle de la rebâtir le prouvent amplement.

Loin du président, les lieux liés au pouvoir abondent, qu'ils en soient les antichambres comme l'ENA, les coulisses comme le Quai d'Orsay, la cour de récréation comme Saint-Germain-des-Prés, ou encore les boudoirs, à l'image des clubs, si anglais d'inspiration et si français dans leur ton, que sont, au croisement des mondanités et des affaires, le Jockey, le Travellers, l'Interallié ou le Siècle. Dans ceux-ci, à vrai dire, le décor *stricto sensu* compte moins que la liste des membres, dont la réunion constitue à elle seule le lieu de pouvoir. Un pouvoir suranné, voire une ombre de pouvoir, jugeront certains, quand d'autres feront valoir que le pouvoir commence sitôt qu'on est admis là où tous ne peuvent l'être.

Pas plus que l'habit ne fait le moine, les lieux où s'exerce le pouvoir ne garantissent cependant son caractère effectif. A arpenter cette vaste galerie, on est frappé du contraste qui règne entre la brillance de ses théâtres et la faiblesse qui, dans la sphère politique au moins, caractérise aujourd'hui le pouvoir. Sébastien Le Fol pointe à raison l'impuissance publique comme le drame qui, en vidant le pouvoir de sa substance, accuse les limites de sa mise en scène. Car aucun palais ne vaut par lui-même. Nul aréopage n'en impose s'il ne peut rien. C'est aussi que, du monde virtuel de la finance aux immatériels réseaux sociaux, d'autres pouvoirs existent désormais, plus puissants au contraire d'être désincarnés. A côté d'eux, les lieux traditionnels du pouvoir feraient presque l'effet de ces villas, palais et châteaux abandonnés que traquent les amateurs d'exploration urbaine. Dévorée par le temps et la végétation, leur splendeur étiolée est plus pathétique de ne rien laisser ignorer de la puissance qui la sous-tendait. Est-ce là le spectacle que nos lieux de pouvoir offriront aux générations à venir ?

## À LIRE



**Les Lieux du pouvoir.  
Une histoire secrète et  
intime de la politique**  
Sébastien Le Fol (dir.)

Perrin  
384 pages  
22 €

## LES RENDEZ-VOUS DE LA FONDATION NAPOLEON

La Fondation Napoléon est une institution reconnue d'utilité publique de recherche et de diffusion de la connaissance historique, d'aide à la préservation du patrimoine et de services au public. Ses champs d'intervention couvrent les deux Empires français et, plus largement, le XIX<sup>e</sup> siècle, qui fut amplement celui des Bonaparte.

### Cambacérés, un grand jurisconsulte de l'Empire

Dans un essai paru en 2004, Robert Badinter expliquait par quel miracle était né le Code civil en 1804 : « *Toute entreprise de codification, pour réussir, requiert trois conditions : un moment favorable, des juristes de talent, une volonté politique.* » Ces trois conditions furent durablement réunies sous le Consulat. Napoléon sut s'entourer des meilleurs juristes, qu'il plaça sous la direction de Jean-Jacques-Régis de Cambacérés (1753-1824).

Ce dossier thématique rassemble des études sur la carrière et la vie du jurisconsulte, Deuxième consul puis archichancelier de l'Empire.

[WWW.NAPOLEON.ORG/HISTOIRE-DES-2-EMPIRES/DOSSIERS-THEMATIQUES/CAMBACERES-UN-GRAND-JURISCONSULTE-DE-LEMPIRE/](http://WWW.NAPOLEON.ORG/HISTOIRE-DES-2-EMPIRES/DOSSIERS-THEMATIQUES/CAMBACERES-UN-GRAND-JURISCONSULTE-DE-LEMPIRE/)

### Les archives Corvisart

Les collections de la Fondation viennent de s'enrichir de plusieurs lots provenant de la famille Corvisart, avec notamment des dessins du Prince impérial et un important dossier d'archives consacré à la maladie et à la mort de Napoléon III. Ces documents inédits rassemblés par Lucien Corvisart, qui fut l'un des médecins de l'empereur, seront prochainement mis en ligne sur le site d'archives de la Fondation.



### Parmi notre cycle de conférences en avril et mai :

• Mardi 23 avril, à 18 h : « Brillat-Savarin, le gastronome transcendant », par Jean-Robert Pitte, *de l'Institut*.  
LIEU : FONDATION NAPOLEON,  
7, RUE GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, 75005 PARIS.  
SUR INSCRIPTION, CONTACT : [DUPREZ@NAPOLEON.ORG](mailto:duprez@napoleon.org)

Pour suivre nos actualités, abonnez-vous à notre lettre d'information hebdomadaire sur notre site [www.napoleon.org](http://www.napoleon.org)





# La ménagerie du pouvoir

Patrice Duhamel raconte l'histoire savoureuse des relations entre présidents et Premiers ministres sous la V<sup>e</sup> République.

C'est l'un des passages obligés des étudiants en droit constitutionnel : en vertu de l'article 20 de la Constitution, « le gouvernement détermine et conduit la politique de la nation », sous la direction d'un Premier ministre. Aux termes de ses articles 5, 9, 13 et 15, c'est au chef de l'État qu'il revient pourtant d'assurer le fonctionnement régulier des pouvoirs publics, de garantir l'indépendance nationale, l'intégrité du territoire et le respect des traités ; c'est lui qui préside le Conseil des ministres, commande aux armées, nomme aux emplois civils et militaires de l'État. Ainsi en a disposé la loi fondamentale adoptée en 1958, fruit d'un compromis entre la volonté du général De Gaulle d'instituer une monarchie républicaine à la hauteur de l'idée qu'il se faisait de lui-même et la nécessité d'obtenir l'accord d'une classe politique unanimement attachée au maintien d'institutions parlementaires, qui supposaient que soit sauvegardé le principe de la responsabilité du pouvoir exécutif devant l'Assemblée nationale.

On conçoit que fixée de manière aussi imprécise, presque contradictoire, la délimitation des pouvoirs et des compétences des deux têtes de la dyarchie ait toujours été problématique. Qu'elle se soit traduite, selon les personnalités et au gré des fluctuations politiques, par l'oubli ou la violation manifeste de l'une ou l'autre des dispositions de la Constitution. Et que la nature des relations entre le président et son Premier ministre – autonomie ou subordination, loyauté ou sourde opposition – ait fini par devenir l'un des éléments structurants de notre vie politique.

C'est dire l'intérêt de l'angle choisi par Patrice Duhamel dans *Le Chat et le Renard*, son dernier livre. Du général De Gaulle et Michel Debré, en 1959, à Emmanuel Macron et Gabriel Attal aujourd'hui, la V<sup>e</sup> République a vu se succéder vingt-six « couples », en soixante-cinq ans, à la tête de l'exécutif. En examinant la manière dont ils sont parvenus, ou pas, à travailler ensemble, il dessine une autre histoire politique de la France, où les oppositions idéologiques comptent moins que les antipathies personnelles, les rapports de force, les ambitions, les entourages ; où la cruauté de la vie publique apparaît dans une lumière d'autant plus crue qu'elle oppose parfois des hommes d'accord sur l'essentiel, qu'elle sépare des alliés, désenchante des disciples, brouille des amis de longue date, exaspère des concurrents.

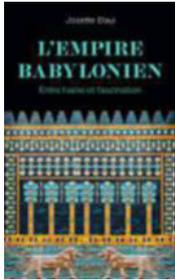
Journaliste politique, rédacteur en chef, éditorialiste, directeur de l'information, Patrice Duhamel a enchaîné depuis les années 1970 les plus hautes responsabilités dans l'audiovisuel (mais aussi au *Figaro*, où il veilla, en 2001, comme directeur général adjoint, sur la naissance du *Figaro Hors-Série*!) jusqu'à devenir de 2005 à 2010 directeur

général de France Télévisions. C'est dire que son regard est celui d'un analyste politique en même temps que celui d'un témoin qui a côtoyé personnellement la plupart des personnages dont il parle. Brossant l'histoire de ces mariages de raison souvent tendus, parfois orageux et débouchant inévitablement sur le désamour, quand ce n'est pas sur la haine (« *Ce qui amusait les présidents ?* écrit-il. *Egratigner, ou critiquer, leur chef de gouvernement. Ce qui obsédait les Premiers ministres ? Leur relation avec le chef de l'Etat.* »), il ne s'est pas tant mis à l'école de René Rémond qu'à celle de La Fontaine. Chacun de ses chapitres a quelque chose d'une fable. Il nous raconte Giscard et Chirac comme chien et chat, Mitterrand et Rocard comme le loup et l'agneau. Ici, Pompidou met sa démission en balance pour interdire à De Gaulle de faire fusiller le général Jouhaud. Là, devenu président, Pompidou laisse éclater son exaspération à l'égard de Jacques Chaban-Delmas (« *Il travaille peu, ne lit pas de papiers, en écrit encore moins... Politiquement, il meurt de peur d'être classé à droite, il veut néanmoins plaire à tout le monde et être aimé* »). Lors d'une revue navale, en 1976, Chirac est tellement agacé par la présence de Giscard qu'il observe le déploiement de la flotte en mettant ses jumelles à l'envers. Il démissionnera quelques semaines plus tard en annonçant au président qu'il va quitter la politique pour ouvrir une galerie de tableaux. Mitterrand fait dire à Rocard, en vacances en Yougoslavie, lors du déclenchement de la première guerre du Golfe, qu'il n'est pas utile qu'il revienne prématurément à Paris. Il confie à Edouard Balladur qu'il craindrait, si Chirac était appelé à lui succéder, qu'il déclare sous huit jours la guerre au Panama. Quand François Fillon laisse échapper devant des journalistes qu'il est « *à la tête d'un Etat en faillite* », Nicolas Sarkozy retient qu'il a prétendu être à la tête de l'État. Lorsque François Hollande décore Manuel Valls, il l'assure en public que l'on peut, comme Clemenceau, réussir sa vie sans parvenir à être élu président de la République.

Patrice Duhamel, c'est sa nature, conjuguée à une lucidité nourrie par l'expérience une bienveillance qui lui permet de décrire avec indulgence un monde qu'il a fréquenté comme personne. Il observe que les hommes politiques qu'il met en scène ne sont ni meilleurs ni bien pires que ceux qui leur ont confié leurs aspirations contradictoires et qui attendent d'eux qu'ils résolvent la quadrature du cercle sans leur imposer le moindre effort. Au fil de pages savoureuses, informées, parfois cocasses, c'est toute la ménagerie du pouvoir qui défile, avec ses drôleries, ses courtes vues, ses médiocrités mais aussi, c'est plus rare, ses manifestations sporadiques du sens de l'État. 

• *Le Chat et le Renard*, de Patrice Duhamel, L'Observatoire, 304 pages, 23 €. 

Par Jean-Louis Voisin, Michel De Jaeghere, Louis Lecomte, Philippe Maxence, Frédéric Valloire, Antoinette de Phily, Charles-Edouard Couturier, Marie Peltier, Eric Mension-Rigau, Luc-Antoine Lenoir et Geoffroy Caillet



## L'Empire babylonien. Entre haine et fascination. Josette Elayi

Après *L'Empire assyrien* (Perrin, 2021), cette universitaire aborde l'Empire babylonien. Avec les mêmes qualités, elle se penche sur ce que l'on nomme parfois l'Empire néobabylonien, de 626 à 539 av. J.-C. C'est la période de Nabopolassar, le fondateur de cet empire qu'il arrache aux Assyriens après vingt et un ans de luttes. Son fils, Nabuchodonosor (605-562 av. J.-C.) conduit l'empire à son apogée. Grand conquérant, il attribue ses victoires aux dieux, écrase les Egyptiens à la bataille de Karkemish en 605 av. J.-C., détruit Jérusalem, qui s'était révoltée, en 587 av. J.-C., en déporte les habitants en Babylonie. Avant d'être un guerrier, il se veut bâtisseur. Par piété, pour gagner la protection des dieux. Aussi, avec éclat et magnificence, rénove-t-il sa capitale dont la superficie atteint 1 000 ha, et dont l'une des portes, celle d'Ishtar, une divinité protectrice, est reconstituée au Pergamon Museum de Berlin. Quant aux jardins suspendus, d'origine assyrienne, leur emplacement reste problématique. **J-LV**

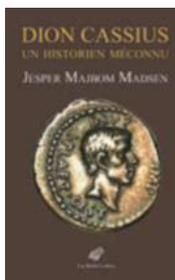
Perrin, 368 pages, 23 €.



## La Grèce hellénistique et romaine, d'Alexandre à Hadrien Catherine Grandjean (dir.)

La Grèce nous paraît souvent être sortie de l'histoire après l'épopée d'Alexandre. L'histoire des royaumes hellénistiques est trop brouillonne, trop complexe pour retenir notre attention. Nous n'en avons plus, à partir du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., que pour la conquête romaine. Voici réuni en une somme fastueuse, superbement illustrée, dans la prestigieuse collection « Mondes anciens », tout ce que nous devons savoir de cette période clé où se sont produites l'hellénisation du bassin méditerranéen et la transmission qui a fait de la culture grecque le fondement de notre propre civilisation. Sous la direction de Catherine Grandjean, une équipe de spécialistes y fait le point sur tout ce que nous ignorons et que nous découvrons avec bonheur de la vie et de la mort des royaumes hellénistiques, et de la longue persistance de la vie civique et de la culture grecque sous la domination romaine. Une fête pour les yeux autant que pour l'esprit. **MDeJ**

Belin, « Mondes anciens », 816 pages, 51 €.



## Dion Cassius. Un historien méconnu Jesper Majbom Madsen

Méconnu plus qu'inconnu. Car tous les passionnés de l'Antiquité romaine ont consulté la monumentale *Histoire romaine* de ce sénateur originaire de Nicée (vers 163-164-vers 235). Conçue en 80 livres, écrite en grec, elle s'étend des origines de Rome jusqu'à l'époque où Dion Cassius se retire de la vie publique en 229. Ce fils de sénateur, homme de confiance de l'administration impériale, membre de l'élite politique romaine (deux fois consul et membre du conseil du prince sous Septime Sévère, 193-211), a observé les faiblesses et les forces du gouvernement de Rome pendant quarante années souvent troublées. En réfléchissant sur son expérience et sur l'histoire de la Ville, il conclut que le seul régime solide est la monarchie. Quitte parfois à pratiquer des dérapages chronologiques : il attribue ainsi à Auguste les solutions retenues par l'époque où il vit, soit deux siècles plus tard... Malgré ses lacunes et le travail des abrégiateurs byzantins des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, son ouvrage est fondamental. La dernière traduction française date du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Une autre est en cours aux éditions des Belles Lettres. **J-LV**

Les Belles Lettres, 212 pages, 22,50 €.

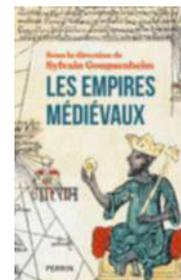


## Tolkien et l'Antiquité. Passé et Antiquités en Terre du Milieu. Dimitri Maillard (dir.)

L'inspiration médiévale écrase injustement de tout son poids l'œuvre

de Tolkien. Pourtant, les emprunts à l'Antiquité et à ses mythes ont une part importante dans son œuvre. Les olifants des champs du Pelennor ne sont-ils pas ceux de Pyrrhus en Italie ? L'arbre blanc du Gondor ne reprend-il pas l'allégorie du figuier ruminal desséché sous Néron ? Comment ne pas voir dans la fuite d'Elendil et Isildur pendant la submersion de Númenor celle d'Enée lors de la chute de Troie ? Les actes de ce colloque proposent de réviser sa philologie et son histoire dans une formidable randonnée érudite en Terre du Milieu. Au fil de ces pages surgissent des empires disparus, des grandes invasions, des dieux évanouis, et des moments de grâce qui résonnent encore. **LL**

Classiques Garnier, 246 pages, 29 €

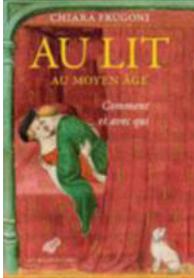


## Les Empires médiévaux. Sylvain Gouguenheim (dir.)

Alors même que la notion d'empire se résume souvent pour nous à César et à Napoléon, une vingtaine d'historiens

nous entraînent à la rencontre du monde médiéval impérial. Ils nous rappellent que la notion même d'empire, dans son origine latine (*imperium*), évoque plus un type de pouvoir qu'un espace, et que tous les empires ne furent pas conquérants. Les Chinois, précise ainsi Sylvain Gouguenheim dans son excellente préface, n'avaient aucune ambition universelle, au point de se baptiser eux-mêmes « l'empire du Milieu ». Les plongées dans les différents cas abordés éclairent ainsi l'ère médiévale d'une lumière nouvelle autant sur le plan des institutions, des sociétés, des religions, des mythes que des relations entre pays. **PM**

Perrin, 464 pages, 25 €.



### Au lit au Moyen Age. Comment et avec qui Chiara Frugoni

Rien de moins coquin que cette étude écrite par l'une des grandes médiévistes italiennes décédée en 2022. Sauf un court chapitre, « Propositions indécentes ». Les dames y sont les tentatrices de preux chevaliers qu'elles mettent à l'épreuve ou elles se suicident lorsque leur infidélité est découverte. Mieux vaut se rendre aux bains publics, aux « étuves » pour assouvir ses sens. Richement illustré, parfaitement documenté, l'ouvrage envisage tous les aspects et les usages du lit. Ce meuble se trouve dans la chambre à coucher, pièce où l'on cuisine et déjeune souvent et qui remplace notre salle de séjour. Mais il se rencontre dans quantité de lieux différents. Il protège du froid (essentiel en hiver) et l'on y dort à moitié nu. Il est rare qu'une seule personne s'y trouve, même dans les auberges où les voyageurs partagent leur couche. Le type de lit révèle un rang social ou une fonction : l'ermitte ou le pauvre dort sur une natte, le gardien de troupeaux sur des branchages, le souverain à l'abri d'amples courtines avec un plafond confectionné dans une étoffe précieuse. Bref, une culture se dévoile au lit. **FV**

Les Belles Lettres, 160 pages, 21 €.



### La Civilisation des chrétiens d'Orient. Charles Personnaz

Publié en soutien à L'Œuvre d'Orient, ce beau livre balaie deux mille ans d'histoire de civilisation de cette autre chrétienté qui s'étend de l'Éthiopie à l'Arménie. On y découvre la splendeur de l'art sacré, des églises, de la musique et de la littérature de ces régions : monastères égyptiens creusés dans la roche, rideaux d'autel arméniens chatoyants, riches croix éthiopiennes, fresques syriennes du XIII<sup>e</sup> siècle... Directeur de l'Institut national du patrimoine et spécialiste d'histoire byzantine,

l'auteur salue la création, à l'horizon 2026, d'un département des Arts de Byzance et des Chrétientés en Orient au musée du Louvre, juste hommage à la vitalité de ces chrétiens qui, malgré la violence des persécutions qu'ils subissent, maintinrent la flamme de leur foi sur ces terres où naquit le christianisme. **AdP**

Albin Michel, 192 pages, 39 €.

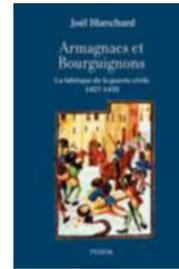


### Révolutions françaises. Du Moyen Âge à nos jours Patrice Gueniffey et François-Guillaume Lorrain (dir.)

La révolution serait-elle une maladie française ? C'est l'impression qui se dégage de ces seize études (d'Étienne Marcel aux « gilets jaunes ») rédigées par des historiens d'envergure. Selon eux, il s'agit d'une exception française. Dans cette histoire, 1789 marque une rupture. Avant cette date, révoltes et soulèvements ont pour but de corriger des abus ou ce qui était perçu comme tel. Avec 1789, il s'agit d'élever sur les décombres du passé un monde entièrement nouveau. Désormais, le passé ne fait plus autorité.

Il doit être éradiqué au nom d'un avenir inédit placé sous le signe de la raison et de la justice. Une mythologie révolutionnaire naît ; elle s'effrite avec les « gilets jaunes » qui paraissent renouer avec les « croquants » du XVI<sup>e</sup> siècle... **FV**

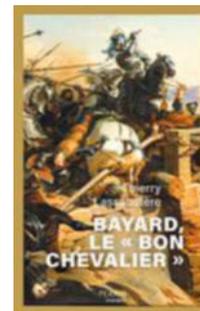
Perrin, « Tempus », 368 pages, 10 €.



### Armagnacs et Bourguignons Joël Blanchard

Un roi devenu fou (Charles VI), des assassinats de grands (Louis d'Orléans puis Jean sans Peur), une Europe traversée par de forts antagonismes politiques et religieux : les ingrédients n'ont pas manqué pour qu'éclatent sur le sol de France vingt-huit années de guerre civile (1407-1435) entre Armagnacs et Bourguignons. Joël Blanchard a réussi le pari de retracer ce conflit en le replaçant dans ce qu'il appelle « les trames du drame ». La paix d'Arras, en 1435, en marque officiellement la fin et, si chaque camp compte ses morts, la guerre débouche aussi paradoxalement sur un renouveau culturel. N'empêche ! En 1471, on estimera encore que « la paix fut certes conclue, mais la concorde, l'amitié furent minimales, voire nulles ». Ce n'était ni la première ni la dernière fois dans l'Histoire de France... **PM**

Perrin, 448 pages, 25 €.



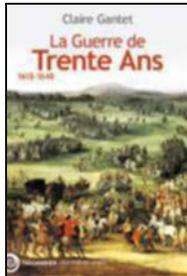
### Bayard, le « bon chevalier »

Thierry Lassabatère

Pierre du Terrail, seigneur de Bayard, était-il un mythe ou véritablement ce héros sans peur et sans reproche,

guerroyant avec panache à Fornoue, sur le pont du Garigliano ou encore sur les plaines de Marignan ? Plus qu'une biographie, c'est une monumentale étude littéraire et culturelle de l'histoire du bon chevalier, entre Moyen Âge et Renaissance, que signe ici Thierry Lassabatère, docteur de l'université Paris-Sorbonne, explorant minutieusement les archives littéraires, poétiques et administratives de France et d'Italie. Les plus passionnés sauront goûter la richesse de cette imposante biographie qui démêle les sources et brosse le portrait d'un héros aux exploits souvent exagérés mais toujours nourris de faits réels. **C-EC**

Perrin, 752 pages, 29,90 €.

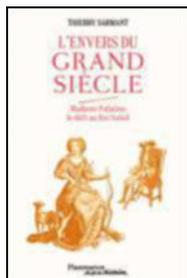


### La Guerre de Trente Ans

**Claire Gantet**

De 1618 à 1648, l'Europe fut déchirée par un conflit dont l'histoire a surtout retenu la durée, au risque de laisser de

côté son aspect inédit et ses conséquences. Né d'un acte de rébellion des nobles protestants contre l'empereur, le conflit dégénère en embrasant l'Europe entière. La France de Richelieu et de Mazarin est au rendez-vous, comme les Habsbourg de Vienne et d'Espagne, les princes du Saint Empire, sans oublier l'Angleterre, la Suède, le Danemark et... la papauté. En définitive, cette conflagration accouchera de la paix de Westphalie qui formera le cadre des relations européennes jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Le récit alerte de Claire Gantet permet de saisir les multiples aspects inextricables de ce moment de l'histoire du continent. **PM Tallandier/Ministère des Armées, 640 pages, 26,90 €.**



### L'Envers du Grand Siècle

**Thierry Sarmant**

A travers l'analyse rigoureuse de la franche relation d'intime affection mêlée de raison d'Etat que tisse

Louis XIV avec sa belle-sœur Elisabeth-Charlotte, dite la « Princesse Palatine », épouse infortunée de Monsieur, son frère, l'auteur brosse le tableau piquant d'une vie de cour aussi ordinaire que complexe. Savant sans être docte, usant d'analogies pertinentes sans anachronisme ni projection, mêlant la précision des sources à ses propres analyses, Thierry Sarmant parvient à donner chair à un Grand Siècle qui rarement nous aura semblé si vivant, si proche, si lisible, partant si fascinant. **MP Flammarion, « Au fil de l'histoire », 350 pages, 23,90 €.**



### Le Triomphe des Lumières. Gerhardt Stenger

Souvent invoquée comme un modèle et un symbole, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert reste finalement peu connue dans l'histoire de sa rédaction et de sa réception. Celle-ci démarra comme « *une entreprise purement mercantile* », mais s'éleva vite au rang de rendez-vous des savoirs et d'arme par destination. Elle mobilisa plus de deux cents collaborateurs, se vendit par souscription et fit vivre pendant vingt-cinq ans plus de mille ouvriers. Conçue pour dix volumes, elle en remplit finalement vingt-huit contenant plus de 74 000 articles et près de 2 600 gravures. Son esprit ? Populariser les connaissances et changer la façon commune de penser. C'est ainsi qu'elle fut aussi un outil de combat contre l'Eglise et la monarchie de droit divin, préparant indirectement 1789. **PM Perrin, 448 pages, 25 €.**



### L'Empire britannique en guerre, 1857-1947. Benoît Rondeau

Le soleil ne se couchait jamais sur l'Empire britannique, jusqu'à cette année 1947 où l'Union Jack descendit définitivement, la veille de l'indépendance de l'Inde. Avec le talent qu'on lui connaît, Benoît Rondeau retrace une histoire jamais écrite en français, celle des guerres impériales britanniques, de la répression de la révolte des cipayes en 1857 à la fin de la présence anglaise en Inde, en passant par les combats en Afrique, en Chine ou sur le continent européen pendant les deux conflits mondiaux. Dans cet « *empire presque continuellement en guerre* », on croise des personnages célèbres comme Churchill, le futur maréchal French, mais aussi Baden-Powell, le fondateur du scoutisme. **PM Perrin, 400 pages, 25 €.**



### L'Empire colonial français en Afrique. Pierre Vermeren (dir.)

Ce manuel qui se recommande par sa largeur de vue et son rejet de toute idéologie présente les faits, leurs enchaînements, leurs conséquences. Organisé en trois grandes parties (les Afriques coloniales, les grandes politiques coloniales, les guerres jusqu'aux indépendances), il rafraîchit la mémoire coloniale française, que les nouvelles générations ignorent ou dont elles ne retiennent que les pages sombres pour alimenter la « haine de soi ». Trois torts sont ici développés : n'avoir pas transplanté dans l'empire un modèle industriel, n'avoir guère prêté attention aux questions agraires, n'avoir pas promu (sauf en Algérie) une migration européenne. Des pages intéressantes qui suggèrent aussi que la passion, la générosité, le dévouement, ont existé. **FV Armand Colin, 280 pages, 26 €.**



### Anglais excentriques. Thierry Coudert

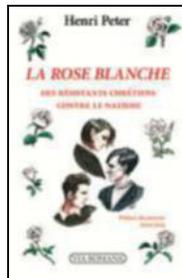
Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle anglais, l'excentricité devient à la mode. Emergent alors des personnalités qui cultivent leur originalité. Thierry Coudert dresse leurs portraits par groupe (Bloomsbury Group...), en famille (Mitford, Sassoon...), en couple (Louis et Edwina Mountbatten...) ou individuellement (Churchill, Violet Trefusis...), avec en arrière-plan un tableau de l'Angleterre au sommet de son rêve impérial, triomphante économiquement. L'intérêt du livre est de dégager les traits qui unissent ces personnalités très singulières dans leur anticonformisme : elles sont riches, esthètes, snobs et libres dans leurs mœurs. **EM-R Tallandier, 336 pages, 22,50 €.**





### La Lionne. Karen Blixen en Afrique. Tom Buk-Swienty

Traduit du danois, l'ouvrage du journaliste Tom Buk-Swienty retrace les dix-sept années que Karen Blixen passa en Afrique et dont elle a tiré son fameux roman autobiographique paru en 1937, *La Ferme africaine*. Buk-Swienty est un spécialiste de l'histoire de la famille Dinesen, puisqu'il a déjà consacré une biographie au père de Karen, le capitaine Dinesen, qui fut aussi député et écrivain, et une autre à son frère Thomas, héros de la Première Guerre mondiale. S'appuyant sur des documents d'archives inédits, il démêle faits et fictions dans cet imposant ouvrage, d'une lecture facile, où le récit alterne avec 230 photographies et des citations d'époque. Le récit très documenté suit l'arrivée de la baronne Blixen au Kenya en janvier 1914, ses espoirs de liberté et d'enrichissement dans cette colonie britannique, son attachement à ce pays et à ses habitants, ses chasses, son divorce, sa liaison passionnée avec l'aristocrate anglais Denys Finch Hatton qui trouva la mort dans un accident d'avion. Un beau portrait de cette femme surnommée « la lionne ». **EM-R Gaïa, 912 pages, 33 €. A paraître le 3 avril**

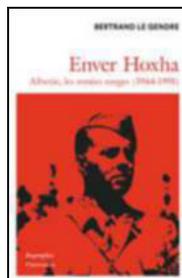


### La Rose blanche. Des résistants chrétiens contre le nazisme. Henri Peter

Ce n'était pas un réseau mais une simple bande d'amis, révoltés par la contrainte morale du régime nazi. Ce ne fut pas un grand mouvement : à peine un an de résistance avant l'arrestation et la mort. Mais la Rose blanche ébranle parce qu'elle témoigne de la puissance parfois impitoyable de la foi. Dans cet ouvrage tendu, passionnant, on découvre, d'une traite, comment Hans et Sophie Scholl tentèrent de réveiller un peuple. Le sort des Juifs les scandalise quand l'Allemagne

reste dans un douillet et monstrueux déni. Eux et leurs proches doutent parfois, y voyant la marque du Diviseur. Ils balaient ce doute et en tirent encore plus d'exaltation dans l'action. Fut-ce cet enthousiasme forcé qui, en plus des délations, mena à leur perte lors d'une opération quasi suicidaire à l'université de Munich ? Les Scholl firent preuve en effet d'une admirable résolution comme d'une imprudence assumée. Leur destin, noué par la force mystérieuse qui les entraîne, n'en est que plus bouleversant. **L-AL**

Via Romana, 336 pages, 25 €.



### Enver Hoxha. Albanie, les années rouges (1944-1991) Bertrand Le Gendre

Pendant quarante-sept années, le « pays des aigles » (l'un des modèles de la Syldavie du *Sceptre d'Ottokar* de Hergé) vécut dans l'enfer d'un totalitarisme de type communiste stalinien. A sa tête, un dictateur hors norme, Enver Hoxha (1908-1985), adulé par les maoïstes occidentaux, puis par les « envéristes français ». S'il a beaucoup arrangé son passé et écrit des milliers de pages qu'il faut contrôler, ce que réussit avec brio son biographe, Hoxha se distingue par sa pathologie particulière,

en quête d'un absolu marxiste-léniniste. Portant beau, s'exprimant bien en français, il reste un épurateur de première, élimine successivement les titistes, les « khrouchtcheviens », les nostalgiques de l'alliance avec Pékin, les « pro-Occidentaux » et les « traîtres » de toute sorte, évidemment conspirateurs. Quarante ans de louanges ont fait du camarade Enver un héros inattaquable, célébré sans relâche comme un gestionnaire avisé : à sa mort, l'Albanie est le plus pauvre de tous les pays européens et l'un des plus pauvres au monde. Six ans après sa mort, sa statue est jetée à terre. **FV**

Flammarion, « Biographies », 240 pages, 22,90 €.



### L'Imposture décoloniale. Science imaginaire et pseudo-antiracisme Pierre-André Taguieff

L'auteur analyse dans cet essai les *postcolonial studies*, ces études qui voient le legs colonial comme le principe explicatif des malheurs vécus ou imaginés par les victimes héréditaires du colonialisme. Elles rassemblent d'abord des représentants des « peuples opprimés », du Français Frantz Fanon à l'Indien Ranajit Guha. Puis elles se développent aux Etats-Unis dans les années 1980 et 1990 et touchent la France au XXI<sup>e</sup> siècle. Avec le même présupposé : la mise en accusation de l'Europe, jugée intrinsèquement criminelle. Taguieff démonte ce tour de magie qui transforme la réalité. Il en dénonce l'affairisme, la fausseté historique, le sectarisme et la construction d'un nouveau racisme élaboré par une « République blanche ». Sa conclusion ? « *Les Européens doivent résister à la tentation du dégoût d'eux-mêmes, à cette honte de soi alimentée par les discours de ceux qui criminalisent globalement leur passé et les y réduisent.* » **FV**

Alpha, 390 pages, 10 €.



### Après la chrétienté Collectif

Comment faire survivre les principes chrétiens dans une société postchrétienne ? C'est à cette question que s'efforcent de

répondre les auteurs de ce recueil des actes de la 22<sup>e</sup> université d'été de l'association Renaissance catholique. Eglise, Etat, loi naturelle, culture chrétienne, action politique, école... Des dizaines de contributions approfondissent ces sujets en prodiguant une analyse et une réflexion que l'on peine à trouver ailleurs. Parmi beaucoup d'autres, signalons un remarquable décryptage de François-Xavier Bellamy, qui montre comment l'injonction de l'Education nationale aux professeurs, « *vous n'avez rien à transmettre* », n'est rien d'autre que la fidèle mise en œuvre du programme annoncé par l'Emile de Rousseau. **GC**

Contretemps, 490 pages, 24 €.

Par Eugénie Bastié

© HANNAH ASSOLINE/OPALE.



# ANOUILH OU LE THÉÂTRE CONTRE LA RÉVOLUTION

*Pauvre Bitos*, le chef-d'œuvre du dramaturge, est joué pour la première fois depuis 1967 au Théâtre Hébertot.

Une dénonciation des excès de la Terreur et de l'épuration qui mêle tragique et burlesque. Irrésistiblement actuel.

Dans la salle voûtée d'un prieuré de province, se tient un « dîner de têtes ». A l'invitation de Maxime, le machiavélique organisateur, les invités doivent se grimer en acteurs de la Révolution française. Il y a Danton, Saint-Just, Marie-Antoinette, Mirabeau, Lucile et Camille Desmoulins. On attend le clou de la soirée, Robespierre. C'est Bitos, un magistrat épurateur sans pitié, qui doit jouer le rôle de l'Incorruptible. Le but est de le tourner en ridicule. Ce « dîner de cons » à thème historique permet au génie d'Anouilh de dénoncer les excès de l'épuration avec comme arrière-plan la Terreur. Cela donne *Pauvre Bitos*, un tour de génie dramatique magistralement mis en scène par Thierry Harcourt au Théâtre Hébertot, pour la première fois depuis 1967. Lors de sa création en 1956, la pièce fit scandale. Anouilh était le roi du théâtre d'après-guerre avec sa légèreté moqueuse et subtile, qui compensait sur les planches la triste hégémonie de la littérature engagée. Il se révélait soudainement plus politique, bataillant avec férocité contre les donneurs de leçons et les vertueux progressistes.

C'est un vrai bonheur de voir ce chef-d'œuvre joué à nouveau, avec un Maxime d'Aboville époustouflant dans le rôle du « pauvre Bitos », plongeant dans les aigus du ressentiment, alternant le ridicule et le tragique avec une maîtrise signant un talent à maturité. Les puristes râleront de ce que la pièce ait dû être amputée de moitié. On rate quelques répliques fameuses, comme l'allusion « On trouve toujours un général pour refuser une grâce »... Mais le rythme y gagne et l'on ne s'ennuie pas une seule seconde.

L'effet cathartique de la pièce a parfaitement survécu aux années 1950. L'angélisme exterminateur (« *Ceux qui parlent trop souvent de l'humanité ont une curieuse tendance à décimer les hommes* »), la haine de la vie derrière la fureur révolutionnaire (« *Ah ! on danse encore tous les soirs sur la place des villages pendant qu'il y a le monde à changer ? (...) Ah ! on veut être belles, on veut vivre quand même ?* »), le culte de la souveraineté populaire (« *L'arbitraire des rois est un crime ! L'arbitraire des peuples ou de ceux qui le représentent est sacré* ») n'ont pas pris une ride. Robespierre, le pur, le raide, l'avocat de la misère et des médiocres ; Danton,

le révolutionnaire au sang chaud qui place la vie au-dessus de la politique ; Camille Desmoulins, le démocrate hostile à la peine de mort aux faux airs de Camus ; le comte de Mirabeau, en centriste goguenard rattrapé par la Révolution qu'il a contribué à lancer... cette galerie de portraits fait écho à bien des visages de notre époque.

Anouilh évite toujours le manichéisme. Il y a aussi dans la pièce un hommage aux humbles (la mère de Bitos, l'instituteur) et une critique de l'imbécillité revancharde des aristocrates. « *Antigone a raison mais Créon n'a pas tort* » : telle était la définition que donnait Camus de la tragédie. Anouilh l'a parfaitement faite sienne. « *[L'homme] a toujours, depuis la nuit des temps préhistoriques, appliqué des petites formules empiriques, plus ou moins heureuses, pour résoudre les différents problèmes insolubles de sa condition* », écrit-il. Il rejoint ce que disait Bernanos : « *Moi, je crois que l'homme est l'homme, qu'il ne vaut guère mieux qu'au temps des païens.* »

Aujourd'hui, le théâtre est devenu le lieu de la révolution. Il faut déconstruire les classiques, faire sauter les tabous, lutter contre les injustices et visibiliser les minorités. Le théâtre d'Anouilh fait tout l'inverse. Il est contre-révolutionnaire, au sens que lui donnait Joseph de Maistre : non pas une révolution contraire, mais le contraire de la révolution. C'est-à-dire une vision tragique de la nature humaine, un refus du dualisme simplificateur, un grand rire adressé à toutes les tentations de faire et de défaire l'homme. *ƒ*

● *Pauvre Bitos. Le dîner de têtes*, de Jean Anouilh, au Théâtre Hébertot, 78 bis, boulevard des Batignolles, 75017 Paris. Jusqu'au 5 mai 2024, du mercredi au samedi à 19 h ; en matinée le dimanche à 17 h 30.

Rés. : [www.theatrehebertot.com](http://www.theatrehebertot.com) ; 01 43 87 23 23.

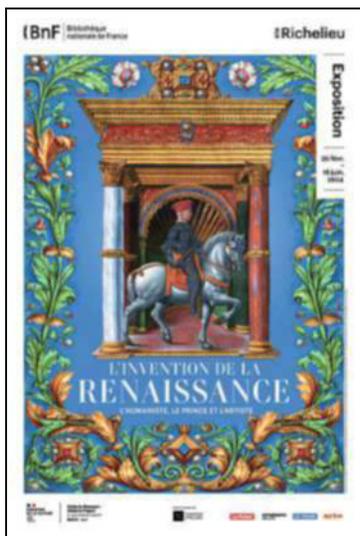
**JEU DE MASSACRE** Bitos/ Robespierre (Maxime d'Aboville) doit faire face aux assauts de Camille Desmoulins (Adel Djemai), sous le regard de Saint-Just (Adrien Melin) et Lucile Desmoulins (Sybille Montagne).

© BERNARD RICHEBÉ/SP.



# Le cabinet des antiques

A la Bibliothèque nationale de France, d'éblouissants manuscrits racontent l'aube de la Renaissance.



D'abord, la Bibliothèque nationale de France nous rappelle qu'en France comme le dit joliment Bruno de Cessole (*Le Figaro Histoire* n° 69), le sceptre va avec la plume : presque tous les trésors que nous nous apprêtons à admirer rue de Richelieu proviennent des collections de la BnF, patiemment constituées par nos rois et leurs successeurs. Il est cette fois question de la Renaissance. L'exposition consacrée à son « Invention » le martèle : c'est dans les livres que se matérialisa en premier lieu ce nouvel âge, réminiscence de l'Antiquité.

Les plus beaux ouvrages manuscrits de l'époque nous y attendent, au loin, dans la profondeur de la galerie Mansart, et l'on s'émerveille déjà à l'idée de plonger dans leurs vives enluminures. Avant de les atteindre, on passe par une reconstitution de la pièce où se faisait souvent leur lecture : le *studiolo*, ou cabinet privé dédié à l'étude et à la solitude. Les intellectuels, scientifiques ou hommes d'Etat de l'Antiquité s'aménageaient cette retraite, avant que la pratique ne la réserve à la cellule monastique médiévale. Leurs homologues du XIV<sup>e</sup> siècle y méditèrent à nouveau et ils y mirent en scène leur méditation. Car la pièce est certes faite pour soi,

mais cela n'empêche pas d'y recevoir, par accident. Et donc, encore par accident, de faire admirer ses marqueteries, ses objets expérimentaux ; ses portraits d'hommes illustres avec qui l'on dialogue et dont la grandeur déteint, d'aventure, sur soi-même. La BnF nous laisse entrer dans un *studiolo* de composition très réussi, dont les ornements et les figures pensives mettent vite l'imagination en feu.

Avec la Renaissance, on exhibe en effet son goût pour la connaissance, car comme l'explique la suite du parcours, « *le savoir devient gloire* ». Pour personnifier cette irruption d'érudition, l'exposition met judicieusement en avant deux figures : Pétrarque et Poggio Bracciolini dit Le Pogge. A sa mort, en 1374, le premier laisse au monde, outre le témoignage de son amour éternel pour Laure, une bibliothèque qui a reculé les limites de l'esprit humain.

En parcourant l'Europe, n'a-t-il pas retrouvé la correspondance de Cicéron ? N'a-t-il pas réuni les fragments d'une *Histoire romaine*

oubliée, celle de Tite-Live ? En ressuscitant la culture de l'âme antique, il fait également entrer notre civilisation dans une ère nouvelle, celle de l'humanisme. Les méandres de l'histoire ont fait échouer ici une bonne partie de ses livres, grâce à de judicieux achats ou des guerres avantageuses. Le manuscrit des *Commentaires des psaumes* de saint Augustin, don de Boccace à Pétrarque, est un véritable monument aux mille détails, à la délicatesse inouïe. La copie du *De viris illustribus* par Lombardo Della Seta sidère par sa fraîcheur. La richesse des dessins et calligraphies fascine partout. Quant au Pogge, il fera éclore d'autres trésors, à partir des textes retrouvés de Virgile, Quintilien, Vitruve, Tacite... Que l'on admire sans se lasser au fil des vitrines.

« *L'étude de l'Antiquité mène au goût de l'antique* », affirme la BnF. Après les enluminures, on admire des huiles, des estampes utilisant à nouveau la lettre capitale romaine et recyclant des thèmes grecs, ou encore des portraits de profil, comme sur les pièces d'or antiques : tout est bon pour nourrir l'inspiration. On ressort de cet exigeant parcours à la fois étourdi et diablement fier de notre héritage. De la très belle ouvrage, qu'on nous passe l'expression. *✓*

• « *L'Invention de la Renaissance.*

*L'humaniste, le prince et l'artiste* », jusqu'au 16 juin 2024. Bibliothèque nationale de France, site Richelieu, 5 rue Vivienne, 75002 Paris.

Du mardi au dimanche de 10 h à 18 h (20 h, le mardi). Tarifs : 10 €/8 €. Rens. : [bnf.tickeasy.com](http://bnf.tickeasy.com) ; 01 53 79 49 49. Catalogue de l'exposition, BnF Editions, 264 pages, 49 €.



**PRÉCIEUX** Ci-contre : *Jacopo Antonio Marcello, sénateur de Venise*, par Jacopo Bellini, 1453 (Paris, BnF). Page de droite, en haut : *Nef de Burghley*, 1527 (Londres, Victoria and Albert Museum). En bas : *Pistolet à parfum*, par Jean-François Bautte, vers 1800 (Paris, musée Cognacq-Jay).

## PRÉCIS DE GRANDEUR ARTISTIQUE

Après les « Trésors médiévaux », la Fondation Al Thani, abritée dans l'hôtel de la Marine, reçoit à nouveau des chefs-d'œuvre du Victoria and Albert Museum pour continuer son « dialogue entre collections ». Dans cet écrin sombre, soigné et miraculeusement peu fréquenté, c'est la Renaissance qui cette fois se met à nu. Avec ici une statuette, là un dessin, un fragment de codex, une médaille, les plus grands artistes sont là, tout simplement : l'Antico, Clouet, Vinci, Donatello, le Parmesan, Holbein, Cranach le Jeune... Ils alternent avec des objets de curiosité, dont l'aristocratie européenne aimait parer ses salons et ses tables : salières ou aiguières zoomorphes, jeux avec les créations de la nature, comme cette *Nef de Burghley*, bateau tout d'argent doré, sauf la coque provenant d'un nautille. Une grande liberté règne, dont témoignent cette prodigieuse *Vierge et son Enfant*, tous deux franchement rieurs, que certains attribuent à Vinci. Mais aussi une exigence artistique sidérante : on pourrait examiner pendant des jours entiers les sept bijoux exposés dans la salle d'entrée, comme celui figurant le sacrifice d'Isaac, ornement pour chapeau aux détails infinis. La finesse du trait est parfois

étonnante, spécialement dans le portrait réaliste de l'Anglaise Margaret Layton, par Marcus Gheeraerts le Jeune. Enfin, l'état absolument parfait de ces trésors frappe le visiteur. Ils auraient pu être faits hier. Mais l'on sait que non, et si l'on met de côté le talent inouï des restaurateurs, la visite nous fait pleurer en creux la pauvreté relative de notre époque, le raffinement paradoxalement absent de notre ère d'opulence. Seigneurs d'aujourd'hui, commissionnez de nouveaux génies ! Qui sauront s'inventer d'immenses difficultés artistiques pour mieux les dépasser, comme l'on fit à la Renaissance. PS – A ne pas faire au sortir de cette merveilleuse exposition : prendre l'air sur la loggia de l'hôtel de la Marine pour contempler la place de la Concorde dans ses préparatifs olympiques. Atterrissage trop brutal ; dégradation de l'humeur assurée.

• « Le Goût de la Renaissance. Un dialogue entre collections », jusqu'au 30 juin 2024. Collection Al Thani à l'hôtel de la Marine, 2, place de la Concorde, 75008 Paris. Tous les jours, de 10 h 30 à 19 h, nocturne le vendredi jusqu'à 21 h 30. Tarif : 13 €. Rens. : [hotel-de-la-marine.paris](http://hotel-de-la-marine.paris)



## VAINES MERVEILLES



Nous voici dans la quintessence du superflu. Devant une ribambelle d'objets parfaitement inutiles et dont le beau monde du XVIII<sup>e</sup> siècle ne savait pourtant pas se passer : étuis en tous genres, pistolet à parfum, bonbonnière à la fois toute bête et ornée de 120 lamelles de pierres... Et tabatières, par dizaines, que tous les délicats collectionnaient comme d'autres les timbres. La liste des matières précieuses est trop longue à citer. Choisissez-en une dans tout le répertoire de votre imagination : vous pourrez l'admirer lors de cette jolie promenade au musée Cognacq-

Jay, dans cet hôtel de Donon agrémenté de toiles de Boucher, de Fragonard et d'autres maîtres qui mettent en scène cet appareil. Ce qui éblouit finalement le visiteur, ce n'est pas tant la richesse des propriétaires de ces curiosités que l'habileté des artisans qui les conçurent et les confectionnèrent. A la fantaisie de l'imagination répond le génie du geste, très sérieux, lui, des créateurs, qui développèrent des techniques bien expliquées au cours de la visite, telles que la micro-mosaïque, le repoussé, le pomponne. Il s'agit certes d'extravagance, de frivolité ; mais aussi, on le ressent, de culture, voire de civilisation. On ressort de cette visite, convaincu que l'inutile est bien nécessaire. « *N'accordez à la nature que ce dont la nature a besoin, et la vie de l'homme ne vaut pas plus cher que celle de la bête* », prévenait le roi Lear.

• « Luxe de poche. Petits objets précieux au siècle des Lumières », jusqu'au 29 septembre 2024. Musée Cognacq-Jay, 8, rue Elzévir, 75003 Paris. Du mardi au dimanche, de 10 h à 18 h. Tarifs : 9 €/7 €. Rens. : [museecognacqjay.paris.fr](http://museecognacqjay.paris.fr)

## SOUS LE SOLEIL EXACTEMENT

Avec l'exposition « Paris 1874. Inventer l'impressionnisme », le musée d'Orsay propose au visiteur un face-à-face inédit entre les tableaux exposés lors de la première manifestation publique et commune des peintres indépendants, et de nombreux tableaux et sculptures du Salon officiel. *Le Figaro Hors-Série* consacre un numéro exceptionnel à l'éclosion de ce mouvement.

• « Paris 1874. Inventer l'impressionnisme », jusqu'au 14 juillet 2024. Musée d'Orsay, 75007 Paris. Rens. : [musee-orsay.fr](http://musee-orsay.fr)  
• *Le Figaro Hors-Série, Impressionnisme, soleil levant*, 164 pages, 14,90 €.



Par Geoffroy Caillet



# Jamais sans ma fille !

*Madame de Sévigné* retrace avec sensibilité la relation orageuse entre la célèbre marquise et sa fille, qui devait donner naissance à un chef-d'œuvre épistolaire.



© JULIEN PANIÉ/AD VITAM.

Restée veuve à 25 ans avec deux enfants, la marquise de Sévigné a une occupation – fréquenter les salons littéraires où brillent Mme de La Fayette et La Rochefoucauld – et une préoccupation – marier sa fille Françoise, « la plus belle fille de France », après l'avoir arrachée aux assauts du jeune Louis XIV dans un bosquet de Versailles. Ce projet est mis à exécution lorsque paraît le comte de Grignan, lieutenant-général de Provence et noble de vieille souche, mais perpétuellement à court d'argent. Or la nouvelle comtesse de Grignan entend bien, contre sa mère et contre les conventions, suivre son mari sur ses terres. Une contrariété qui atteint la marquise au cœur et la décide à tenter, par la correspondance, de combler la plaie que la séparation a ouverte en elle.

*Madame de Sévigné* déroule dès lors le récit de cette absence tissée de retrouvailles et d'extraits de lettres, sans que la voix off ne se substitue jamais à la relation vivante entre mère et fille. A l'image de cet amour tour à tour consolateur et tyrannique, l'esthétique du film repose sur un contraste entre extérieurs lumineux et intérieurs obscurs, où le crépitement obsédant du feu semble traduire la tendresse dévorante de la marquise, aussi incapable de vivre loin de sa fille que de comprendre ses choix. Contrairement à sa mère, Françoise de Grignan prise en effet la vie conjugale et familiale, en dépit d'un mari volage et des périls de la maternité. Des deux, c'est elle qui fait preuve d'une authentique maturité. Mais, de brouille en réconciliation, c'est la mère qui, de son incapacité pathétique à être autre chose qu'elle-même, tire peu à peu ce monument d'encre et de papier, plus étincelant d'avoir jailli d'un cœur terriblement humain.

*Madame de Sévigné*, d'Isabelle Brocard, avec Karin Viard, Ana Girardot, Cédric Kahn, 1 h 32.

Trois mille ans de littérature nous enseignent que l'amour trempé dans la souffrance peut devenir une source de créativité prodigieuse. La passion romantique présentant, hélas, une fâcheuse tendance à écraser toute concurrence, on oublie vite, dans ce panorama, le cas de Mme de Sévigné, dont l'œuvre épistolaire

naquit pourtant tout entière de son éloignement d'avec sa fille et d'une tendresse maternelle malade. C'est l'histoire conjointe de cette blessure et de sa fécondité que le film d'Isabelle Brocard restitue ici avec une belle sensibilité, portée par le talentueux duo que forment Karin Viard et Ana Girardot, dans les rôles de la mère et de la fille.

**DUO D'ENFER** Karin Viard (*la marquise de Sévigné*, à droite) et Ana Girardot (*Françoise de Grignan*) interprètent la mère et la fille dans un XVII<sup>e</sup> siècle tour à tour lumineux et crépusculaire.



**MUSEUM TV**



**EN MARS,  
CÉLÉBRONS LE TALENT  
DES FEMMES ARTISTES  
AVEC MUSEUM TV.**

**CANAL+**

canal 114



canal 112

*free*

canal 213



canal 191



chaîne HD 219  
chaîne 4K 220

 **android TV**



**museumtv.art**



# Les enfants terribles

A l'occasion des 150 ans du mouvement impressionniste, un film documentaire sur Arte propose d'en revivre la genèse.

Paris 1874, boulevard des Capucines. A quelques jours de l'ouverture du Salon officiel – ce passage obligé mais excessivement sélectif pour tout artiste qui aurait la prétention de vouloir se faire un nom – s'ouvre une exposition qui ambitionne de mettre fin à un monopole qui bride toute créativité et aspiration nouvelle. Méprisée alors par la critique et le public, cette exposition réunit la majorité de ceux qui sont aujourd'hui considérés comme les plus grands artistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle marque l'acte de naissance de ce nouveau mouvement pictural qui passera à l'histoire sous le nom d'impressionnisme.

Alors que le musée d'Orsay célèbre les 150 ans de cette exposition historique, GEDEON Programmes et Arte proposent un nouveau film documentaire qui évoque la genèse à travers une déambulation jubilatoire dans les plus belles toiles de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Des côtes normandes au Paris du Second Empire, en passant par ce qui est encore la campagne

parisienne, le spectateur fait la connaissance de Monet, Renoir, Sisley et Bazille alors que les jeunes artistes chahutent au sein de l'atelier du très rigoureux Charles Gleyre. A celui qui défend une conception de l'art où la nature n'a de place qu'idéalisée, ils vont opposer leur volonté de peindre la réalité dans sa vérité, un art qui en traduirait l'âme.

A travers une reconstitution fictionnelle de grande qualité et de magnifiques décors, le film redonne vie à la naissance de cette amitié qui est en même temps celle d'un genre nouveau. Dans leur lutte contre la rigidité des règles du Salon officiel, les jeunes peintres rencontrent d'autres artistes aux profils divers mais qui se retrouvent dans leur soif de liberté artistique : Degas, Cézanne, Pissarro, Berthe Morisot... Ensemble ils vont défier l'Institution et entrer dans l'Histoire.

• 1874, la naissance de l'impressionnisme, 1 h 35. Samedi 27 avril, à 20 h 50, sur Arte ; du 26 mars au 25 septembre, sur arte.tv



## À L'EST RIEN DE NOUVEAU

Pour le premier épisode de la saison 2 de sa collection « Avant/ Après », consacrée aux œuvres qui ont changé l'histoire, Arte met à l'honneur le phénomène mondial que fut la sortie de *L'Archipel du goulag* d'Alexandre Soljenitsyne (photo ci-dessus). En 1973, le monde occidental découvre en effet avec stupeur que les horreurs du stalinisme ne se sont pas arrêtées avec la mort de Staline, mais qu'elles sont bien le fait de tout un système, le communisme. L'originalité de ce documentaire tient à ce qu'il s'intéresse principalement à la réception du témoignage du dissident russe par la gauche communiste elle-même, en France et en Allemagne. On regrette en revanche les jugements que la narration s'est estimée autorisée à porter sur les prises de position ultérieures de l'auteur.

• *L'Archipel du goulag. La révélation*, 56 min. Le 20 mars, à 22 h 50, sur Arte ; du 13 mars au 17 octobre, sur arte.tv

## LES TRIBULATIONS D'UN FRANÇAIS AU JAPON



Dans les années 1920, le dynamisme d'un Japon qui cherche à se moderniser attire nombre d'étrangers. Parmi eux, un jeune couple français, Jean (photo ci-contre, avec ses fils) et Emmy Millot, qui, à travers leurs nombreuses photos et souvenirs familiaux des décennies suivantes, se posent en témoins de la transformation d'une nation et de la disparition d'un empire. Si le biais de la vie privée du couple n'est pas toujours pertinent, le récit de leur existence au Japon permet de suivre la façon dont le pays s'est retrouvé dominé par son armée et comment cette nation d'Extrême-Orient est devenue la troisième puissance de l'Axe. Un pan de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale dont on est souvent moins familier et qu'on découvre ici avec intérêt.

• *Japon, ils ont vu la fin de l'empire*, 55 min. Le 26 mars, à 23 h 40, sur Arte ; du 19 mars au 24 octobre, sur arte.tv

Par Geoffroy Caillet et Isabelle Schmitz



**La lettre  
du Figaro Histoire**  
par Geoffroy Caillet  
& Isabelle Schmitz

# Le Fin Mot de l'histoire

*Le Figaro Histoire* publie désormais, tous les quinze jours, sur [lefigaro.fr](http://lefigaro.fr) une lettre d'information gratuite consacrée à l'actualité historique et culturelle.

Chaque jour, par le discours ou par les actes, l'histoire s'invite dans l'actualité nationale et internationale. Commémoration, inauguration, restauration d'un monument, mais aussi survenance d'événements qui en rappellent d'autres et invitent à de fructueuses analogies : l'histoire est convoquée sans cesse par les acteurs de la vie publique, obligeant le journaliste d'histoire à la solliciter de son côté pour éclairer, vérifier, informer tout simplement.

Conscients de la nécessité de combler la distance qui sépare deux livraisons de notre publication pour répondre au mieux à cette mission, nous avons donc pris l'initiative de vous proposer chaque quinzaine une lettre d'information du *Figaro Histoire*, publiée sur [lefigaro.fr](http://lefigaro.fr), le site internet du *Figaro*, et envoyée par mail à ceux qui s'y inscrivent.

Gratuite, cette lettre d'information a pour sous-titre « Comprendre est un plaisir ». Une devise qui ne relève pas de l'incantation,

mais de l'expérience. De l'apprentissage des rudiments à l'élaboration d'un savoir étendu, la compréhension des époques, des faits, des personnages éclaire l'esprit, lui procure les moyens de s'orienter, de distinguer le fait de l'opinion, la réalité de l'idée reçue. C'est le plaisir qui en résulte que *Le Figaro Histoire* est heureux de vous faire partager depuis 2012 et qui trouve désormais un contrepoint dans cette lettre, à l'heure de l'information en continu.

Que découvrirez-vous un lundi sur deux ? D'abord une sélection d'articles à lire en ligne, extraits de nos deux publications, *Le Figaro Histoire* et *Le Figaro Hors-Série* : reportages sur des lieux historiques d'exception, analyses géopolitiques, interviews d'auteurs ou de commissaires d'exposition, chroniques de livres... Ensuite un aperçu des meilleurs articles à caractère historique et culturel publiés par les différentes rédactions du Groupe Figaro : grands récits historiques destinés à éclairer un fait d'actualité, tribunes du Figaro Vox... Les émissions du Figaro Live et de la chaîne Le Figaro TV ne sont pas oubliées et vous retrouverez notamment nos journalistes dans « Parlez-moi d'histoire » de Guillaume Perrault et dans le « Club Culture » de Jean-Christophe Buisson, directeur adjoint de la rédaction du *Figaro Magazine*.

La lettre du *Figaro Histoire*, ce sont enfin les articles inédits que nous inspire l'actualité historique et qui ne peuvent attendre la parution de notre magazine pour éclairer, à chaud, la vie du monde et de l'esprit : des critiques de spectacles (théâtre, cinéma) et d'expositions, des annonces de colloques, de ciné-clubs, de soirées-débats ; des citations historiques contextualisées et des enquêtes réalisées, enfin, par Luc-Antoine Lenoir.

Tout ce que l'histoire nous inspire pour comprendre le présent : voilà ce que vous propose cette lettre d'information. Nous formons le vœu qu'elle soit le rendez-vous de tous les lecteurs du *Figaro Histoire* et plus largement de tous ceux qui, à l'école de Tocqueville, savent combien « *quand le passé n'éclaire plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres* ».

• Pour vous abonner gratuitement à la lettre du *Figaro Histoire*, rendez-vous sur [lefigaro.fr](http://lefigaro.fr), onglet Newsletters.

Par Jean-Robert Pitte,  
de l'Institut

## LES RECETTES DE CHATEAUBRIAND

L'écrivain diplomate a longuement décrit ses découvertes culinaires lors de ses voyages et a laissé son nom à un plat.



© H.K.

En quatre-vingts ans d'une vie aventureuse, François-René de Chateaubriand a boursinué entre la plupart des pays d'Europe, l'Amérique, l'Asie Mineure et le Proche-Orient. La table de Combourg est sans nul doute aussi austère que la sépulcrale bâtisse de son enfance. Aussi, ne l'évoque-t-il pas.

Au cours de son voyage en Amérique en 1791, sa rencontre, peut-être inventée, avec les Indiens Natchez donne lieu dans *Atala* à une description de la gastronomie locale : « [les femmes] me comblaient de toutes sortes de dons ; elles m'apportaient de la crème de noix, du sucre d'érable, de la sagamité [bouillie de maïs], des jambons d'ours (...) ». Il apprécie également la dinde sauvage et les pigeons ramiers cuits à la broche, ainsi que le vin de sumac, boisson très acidulée.

En 1806, son voyage de Paris à Jérusalem lui permet de découvrir et d'apprécier les nourritures orientales qu'il décrit dans *l'Itinéraire*. A Mistra, en Grèce, rapporte-t-il, « on apporta sur un plateau de bois un poulet haché dans du riz ; je mangeai avec mes doigts. Après le poulet on servit une espèce de ragoût de mouton dans un bassin de cuivre ; ensuite des figues, des olives, du raisin et du fromage ». A Jaffa, il profite de la générosité de l'hospice des Pères qui se trouve sur le port : « On me servit, sur une petite table propre et isolée, de la volaille, du poisson, d'excellents fruits, tels que des grenades, des pastèques, des raisins et des dattes dans leur primeur ; j'avais à discrétion le vin de Chypre et le café du Levant. Tandis que j'étais comblé de biens, les Pères mangeaient un peu de poisson sans sel et sans huile. » A Jérusalem, au couvent des Pères latins, il est reçu avec faste : « On avait mis un cuisinier à mes ordres. (...) On me servait d'abord un potage à l'huile et aux lentilles, ensuite du veau aux concombres ou aux oignons, du chevreau grillé ou du mouton au riz. (...) Pour rôti, j'avais des pigeons, et quelquefois des perdrix de l'espèce blanche, appelée perdrix du désert. Le gibier est fort commun

dans la plaine de Rama et dans les montagnes de Judée : il consiste en perdrix, bécasses, lièvres, sangliers et gazelles. (...) Pour légumes on m'a continuellement fourni des lentilles, des fèves, des concombres et des oignons. Le vin de Jérusalem est excellent : il a la couleur et le goût de nos vins de Roussillon. (...) Quant aux fruits, je mangeai, comme à Jaffa, de gros raisins, des dattes, des grenades, des pastèques, des pommes et des figues (...). Le pain, fait au couvent, était bon et savoureux. »

C'est à partir de la Restauration, en 1815, qu'il occupe des fonctions politiques et diplomatiques lui permettant d'accéder à la haute gastronomie. De son passage à Londres, en tant qu'ambassadeur en 1822, demeure un plat qui porte son nom et que met au point, dit-on, son cuisinier du nom de Montmireil. Il s'agit d'une tranche épaisse de filet de bœuf grillée et servie avec une sauce, dite également chateaubriand, au vin blanc et aux échalotes. *S*



**VOYAGE GOURMAND**  
Ci-contre : *Portrait de François-René de Chateaubriand* (détail), par Anne-Louis Girodet de Roucy-Trioson, XIX<sup>e</sup> siècle (Saint-Malo, musée d'Histoire de la ville). Manger avec ses doigts ou goûter du jambon d'ours n'a pas effrayé le vicomte breton.

## LA RECETTE

### LA SAUCE CHATEAUBRIAND

Faites réduire jusqu'à une consistance sirupeuse des échalotes émincées avec deux décilitres de vin blanc sec. Ajoutez du persil haché, une pincée de thym, une feuille de laurier, éventuellement une duxelles de champignons et trois décilitres de fond brun. Faites réduire un peu et montez avec 100 g de beurre. Ajoutez au dernier moment de l'estragon haché. Servez avec des pommes soufflées ou, à la rigueur, une purée bien beurrée, et humectez d'un saint-émilion de bonne naissance.





LES MAISONS  
*du Voyage*

CONSEIL N°1

S'entourer de nos conseillers  
pour ouvrir les portes  
secrètes de chaque pays.

[maisonsduvoyage.com](http://maisonsduvoyage.com)

© NORTH WIND PICTURES/BRIDGEMAN. © MUSÉE DÉPARTEMENTAL ALBERT-KAHN-DÉPARTEMENT DES HAUTS-DE-SEINE (CC00). A35949. © COLLECTION NICOLAS CORNET. © SÉBASTIEN DANGUY DES DÉSERTS POUR LE FIGARO HISTOIRE.



## 42 UNE CONQUÊTE AU FIL DE L'EAU

LA MARINE FRANÇAISE S'Y INSTALLA POUR LIMITER L'INFLUENCE DE LONDRES EN ASIE ; AVEC L'AVÈNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE, LA COLONISATION DE L'INDOCHINE PRIT LA NATURE D'UN PROJET IDÉOLOGIQUE.

## 56 VIE ET MORT D'UN EMPIRE

SI L'ESSOR DE LA COLONIE INDOCHINOISE N'EUT QUE DES INCIDENCES INDIRECTES SUR LE NIVEAU DE VIE LOCAL, SON DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE ET LE RÔLE JOUÉ PAR LA FRANCE EN FAVEUR DE L'INSTRUCTION FIRENT ACCÉDER À LA MODERNITÉ LES PAYS QUI LA COMPOSAIENT.





# CHRONIQUE D'UNE DÉFAITE ANNONCÉE

DE 1946 À 1954, LA GUERRE D'INDOCHINE FUT POUR LA FRANCE  
UNE TENTATIVE DÉSESPÉRÉE DE CONSERVER UNE INFLUENCE REMISE EN CAUSE  
PAR LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET LES PROGRÈS DU VIÊT-MINH.

# 1858-1954 L'INDOCHINE FRANÇAISE

ET AUSSI

L'AVENTURIER BÉNI DES COLONIES

LES JAPS ATTAQUENT

L'AVENTURE, LE SACRIFICE ET LA TRAGÉDIE

OMBRES INDOCHINOISES

TONKIN, LE TEMPS RETROUVÉ

COMME UN THÉÂTRE D'OMBRES

NOUVELLES ORIENTALES

PERLE DE CULTURE

CHARGE En haut : le 24 avril 1954, les unités  
viêt-minh occupent l'aérodrome de Muong Thanh,  
dans la cuvette de Diên Biên Phu.



# Une conquête au fil de l'eau

Par Jean-François Klein

Lancée sous le Second Empire en 1858 pour opposer une résistance locale à l'influence anglaise en Extrême-Orient, la conquête de l'Indochine fut promue au rang de mission civilisatrice par la III<sup>e</sup> République pour justifier l'expansion coloniale.



**LES CAVALIERS DE LA PLAINE**  
Revue du peloton d'escorte  
des officiers français, Cao Bang,  
vers 1902-1905. Situé à la frontière  
du Tonkin avec la Chine, Cao  
Bang fut par deux fois le théâtre  
d'une défaite des troupes  
françaises, en 1885 et 1950.

© LÉON ET LÉVY/ROGER-VIOLLET.





Indochine. Un mot chargé d'imaginaires, dont l'appellation même n'est pas facilement définissable. En 1811, le géographe Conrad Malte-Brun réunissait sous le vocable *Indo-Chine*, tant du point de vue des langues que des civilisations, tous les pays situés entre l'Inde et la Chine. Flou, le terme succédait à celui encore plus vague d'*Inde extérieure* ou d'*Inde transgangaïque*. En 1824, le traité de Londres scindait le monde malais, continental et archipélagique, en créant deux entités strictement délimitées. Au nord, en péninsule, les sultanats malais furent attribués à l'East India Company, qui contrôlait déjà le détroit de Malacca et faisait de Singapour le pivot de son influence entre ses possessions indiennes et le marché de Canton. Au sud, Sumatra, Java et les îles voisines firent désormais partie de la zone d'influence hollandaise. L'année suivante, en 1825, pour donner du sens à cette nouvelle entité géopolitique, les orientalistes néerlandais inventaient le terme d'Insulinde, *Insula-India*, « les îles au-delà des Indes ». Dès lors, *Indo-Chine* désignerait seulement la péninsule éponyme, puis, plus spécifiquement, le territoire que la France dominerait dans sa partie orientale à partir de 1858.

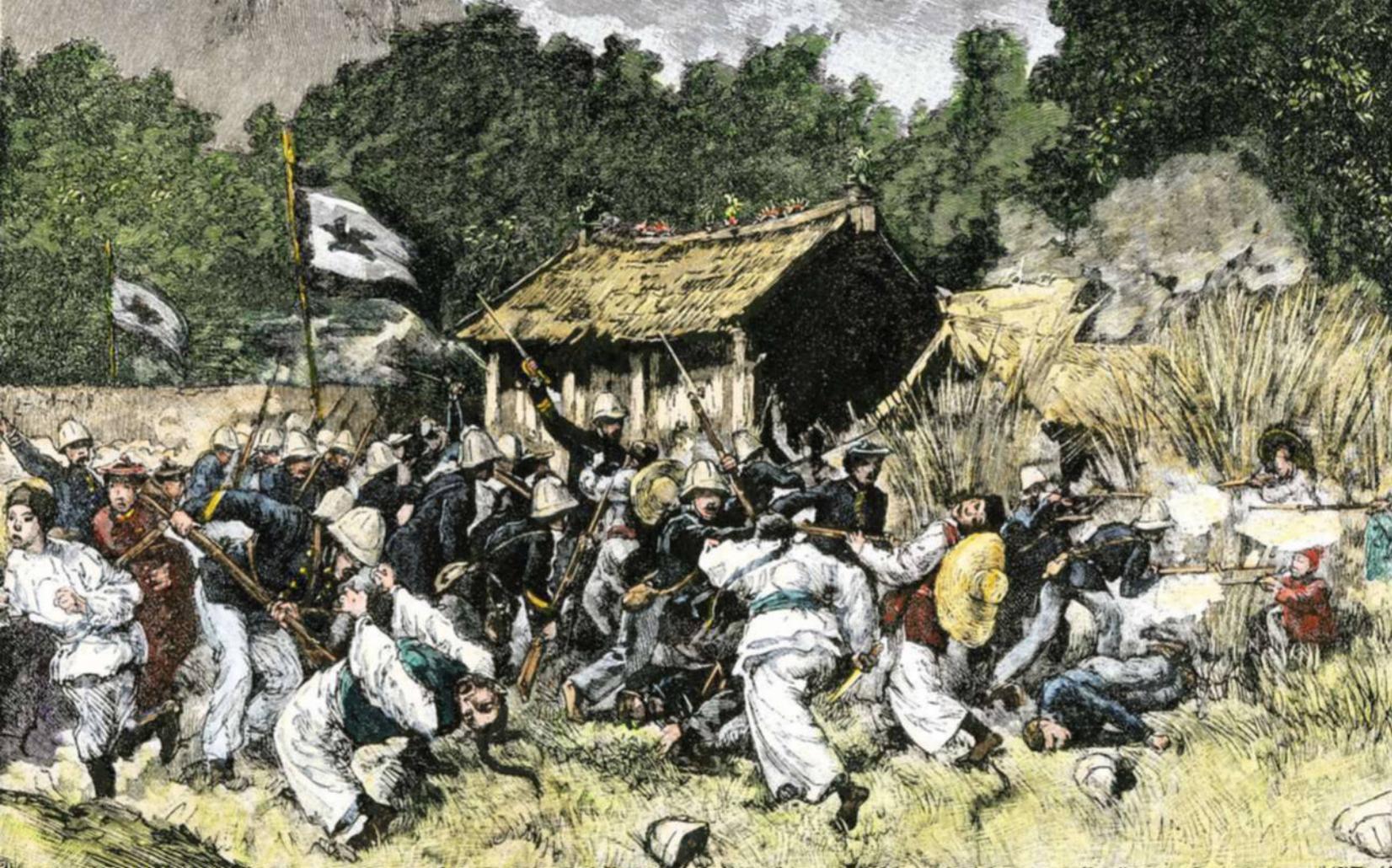
## Premiers contacts

L'historiographie de la III<sup>e</sup> République, cherchant des origines les plus lointaines possibles pour justifier la présence française en Indochine, fait remonter le premier contact au jésuite Alexandre de Rhodes, présenté comme le « père » de l'écriture romanisée vietnamienne. Diffusée dès 1862 pour faciliter l'évangélisation, celle-ci servit aux colons pour les besoins administratifs et pour « déchinoiser les Vietnamiens [sic] ». Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les lettrés modernistes en feraient un

instrument d'affirmation de l'identité nationale. Cependant, contrairement à la légende colportée par le roman national, ce jésuite n'était pas français. Né à Avignon en 1591, il appartenait à une famille de soyeux juifs espagnols, les Rueda, qui, après avoir fui les persécutions, s'étaient convertis en arrivant dans la ville pontificale. Alexandre modifia Rueda en Rode et entra en 1612 au service de la Compagnie de Jésus.

En 1619, le père de Rhodes embarqua à Lisbonne pour l'Asie, alors sous patronat espagnol et portugais. Polyglotte, il compila les travaux des jésuites portugais et japonais qui avaient fui la persécution antichrétienne décrétée par le *shogun* Ieyasu Tokugawa en se réfugiant sur la côte du Vietnam, alors appelé Dai Viêt (« Grand Viêt »), à Faifoo (actuelle Hoi An). Partis pour romaniser la langue de l'archipel nippon, le *romaji*, ces religieux avaient repris leurs travaux et les avaient appliqués au vietnamien pour les besoins de l'apostolat. Les Vietnamiens utilisaient alors deux écritures, le *han nôm* (chinois classique), écriture administrative des fonctionnaires-lettrés confucéens, et le *chu nôm*, transcription idéogrammatique sinisée du vietnamien. Rhodes n'inventa donc rien mais compila ces travaux, qu'il fit publier à Rome en 1651 sous le titre *Dictionarium Annamiticum Lusitanum et Latinum*.

Après plusieurs séjours au Dai Viêt, alors en proie à une guerre civile opposant les seigneurs Trinh au nord (Tonkin et Annam du Nord) et les Nguyen au sud (Annam du Sud et Cochinchine), le père de Rhodes s'opposa au patronage portugais et chercha le soutien du royaume de France. Il y fit recruter plusieurs prêtres alors que débutaient les premiers édits de persécution et prôna la formation d'un clergé autochtone. Soutenu par la Compagnie du Saint-Sacrement et par le pape Alexandre VII, il obtint en



À COUPS DE CANON Page de gauche : *La Prise de Saigon par l'escadre française de l'amiral Rigault de Genouilly, le 17 février 1859, par Antoine Morel-Fatio, 1867 (Paris, Musée national de la Marine). Ci-dessus : *Prise de Lang Son par les troupes françaises en 1885.**

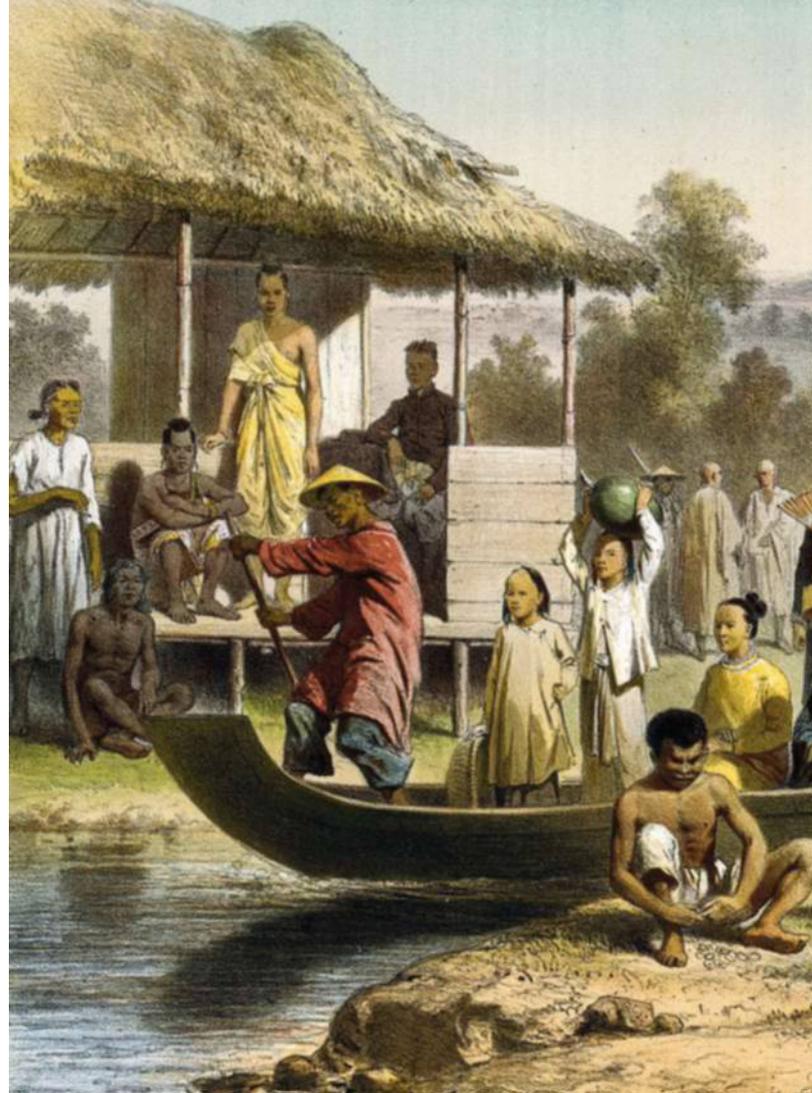
1658 la création de vicaires apostoliques envoyés directement par Rome pour contourner le patronage ibérique. Occupé à sa propre stratégie, il joua cependant un rôle déterminant dans la fondation d'une nouvelle congrégation, bien gallicane celle-ci, la Société des missions étrangères de Paris (MEP). Fondées en 1663 et installées rue du Bac, où elles se trouvent toujours, les MEP devinrent l'un des instruments du rayonnement de la France en Asie. En synchronie, Colbert fondait en 1664 la Compagnie des Indes orientales (CIO) avec pour port d'attache à monopole la ville nouvelle de l'Orient-Lorient. Il ne fallait pas laisser aux seuls Hollandais, Britanniques et Ibériques les très fructueux commerce avec l'Asie. S'appuyant sur l'autel et le comptoir, la France s'offrait un destin en Extrême-Orient.

Du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, missionnaires et marchands de la CIO se firent, de l'Inde au Japon, les instruments de la France en Asie. Les prêtres des MEP s'introduisirent au Dai Viêt et développèrent leur apostolat, jouant parfois le rôle d'intermédiaires commerciaux et diplomatiques avec les autorités vietnamiennes. Il en allait de même au Siam voisin où, durant un temps, affaires commerciales, religieuses et diplomatiques se mêlaient : lors des guerres contre les Provinces-Unies menées par Louis XIV, la CIO chercha à s'y implanter pour faire pièce à la VOC, la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. De leur côté, les missionnaires pensaient pouvoir, à terme, convertir le roi *Phra Narai*, qui les accueillait sans réticence. Deux ambassades siamoises furent envoyées en 1684 et 1686 rencontrer Louis XIV. Les échanges entre les cours d'Ayutthaya et de Versailles furent réels sous le règne de Narai, mais

après la mort du roi en 1688, le parti antifrçais l'emporta et, jusqu'en 1834, le catholicisme fut grosso modo proscrit du royaume de Siam, avant d'être accepté à partir de 1856. Ne pouvant y développer leurs affaires, les Français tentèrent une nouvelle aventure, en terre vietnamienne.

Là-bas, la révolte menée par les frères Tay Son dès 1771 gagne le Sud ; ceux-ci balayent la dynastie méridionale des Nguyễn. Le dernier survivant, Nguyễn Anh, futur empereur Gia Long, se réfugie à Gia Dinh (Saigon). Parcourant le delta du Mékong, il tente de mobiliser des troupes lorsqu'il est recueilli par Pierre Pigneau de Behaine, le vicaire apostolique du Cambodge et de la Cochinchine. Outre l'amitié naissante, les deux hommes ont chacun leurs intérêts. En soutenant un Nguyễn Anh vainqueur, le prélat aurait la garantie d'obtenir un comptoir français, la tolérance envers les catholiques et, pourquoi pas, la conversion du possible futur souverain. En 1787, accompagné du petit prince Nguyễn Phuc Canh, il fait ratifier une alliance à Versailles, mais les caisses de l'Etat sont vides et le traité ne peut être honoré. L'ecclésiastique puise alors dans sa cassette personnelle, mobilise des négociants-armateurs de l'Île de France (Maurice) et de Pondichéry qui pensent ouvrir de nouveaux marchés, débauche des officiers de la Royale et fait expédier à Gia Dinh armes et munitions. C'est avec une troupe de vingt-cinq officiers, quasi tous lorientais, que l'évêque débarque.

Aussitôt, les Français équipent et modernisent les troupes de Nguyễn Anh, appuyées par des mercenaires javanais, siamois et européens. Un jeune officier du génie, Olivier de Puymanel (1768-1799), colonel de la garde royale, fait bâtir à Gia Dinh une



imposante citadelle « à la Vauban », inspirée de celle de Brouage. Plusieurs autres seront édifiées, marquant l'avancée des troupes de Nguyễn Anh. Puymanel et les officiers français équiperont et forment l'armée à l'europpéenne : cavalerie, artillerie, troupes équipées de fusils à poudre et de baïonnettes formant des carrés serrés capables de briser les assauts ennemis. De leur côté, les officiers de marine bâtissent un arsenal à l'europpéenne à Gia Dinh, d'où sortent, doublés de cuivre, boutres, jonques de haute mer et petites corvettes mixtes équipées de canons. Des mercenaires portugais et leurs navires se joignent à la coalition.

La flotte vietnamienne, commandée par des officiers français et vietnamiens, avec un équipage autochtone, cingle vers Manille, Malacca, Macao, Calcutta, l'île de France (Maurice), assurant le ravitaillement en armes, poudre et matériel. Son efficacité est telle que, durant les guerres révolutionnaires et de l'Empire, les Britanniques s'en inquiéteront, angoissés à l'idée qu'elle puisse couper la route maritime de Calcutta à Canton, vitale pour Albion. La nouvelle armée mène des opérations combinées terre-mer, lance des razzias sur les récoltes de riz tout en prenant à revers l'armée des Tay Son, qui ne manœuvre qu'à terre. Dès 1790, c'est une véritable division navale, commandée par une vingtaine d'officiers français et européens, qui opère. Assimilant très rapidement ces transferts de technologies et de culture d'armes, les mandarins militaires mènent eux-mêmes les opérations au combat.

Vainqueur des Tay Son, Nguyễn Anh instaure en 1802 une nouvelle dynastie, prend le nom de règne de Gia Long et réforme le pays, qui devient le *Dai Nam* (« Grand Sud ») ou Annam pour

les Français, avec Hué pour capitale : il fait modifier le code des Lê, la dynastie précédente, met en place un néoconfucianisme orthodoxe aligné sur celui de la cour des Qing afin d'être légitimé par Pékin et réforme l'administration mandarinale. Nombre de Français qui l'ont aidé sont élevés au rang de fonctionnaires-lettrés comme le Lorientais Jean-Baptiste Chaigneau (1769-1832). Bien placés, ils contrent les approches britanniques tout en cherchant à protéger les catholiques alors que le raidissement des mandarins à leur rencontre ne cesse de croître.

C'est dans ce contexte qu'en 1819 Chaigneau part à Paris pour prendre ses lettres de créance de consul de France à Tourane (actuelle Da Nang) ; mais Gia Long meurt en 1820. Son successeur Minh Mang ne se sent pas tenu par les promesses de son père et refuse le traité de commerce proposé par Louis XVIII. Cherchant à légitimer sa lignée, il s'aligne encore plus sur Pékin, qui se ferme à l'Occident. Lorsque éclate en 1824 la première guerre anglo-birmane, il fait expulser le « mandarin blanc ». Le royaume du Dai Nam se ferme alors à toute influence extérieure.

En 1840, Lord Palmerston fait ouvrir la Chine à coups de canon. C'est la première guerre de l'opium (1840-1842). Le 2 juin 1844, Guizot crée la station navale des mers de Chine et envoie Théodose de Lagrené ratifier avec Pékin le traité de Whampoa (Huangpu, 1844), similaire au traité de Nankin exigé par Londres en 1842. Outre des concessions dans les cinq ports ouverts, la France obtient le protectorat sur les missions chrétiennes en Chine. Mais entre Shanghai et l'île Bourbon (Réunion), possession française, Guizot cherche un point d'appui et pousse missionnaires, marins et diplomates à en trouver un. On



**TERRA INCOGNITA** Page de gauche : *Martyre du père Marchand*, anonyme, 1835 (Paris, Société des missions étrangères). Ci-contre : *Costumes annamites, cambodgiens et siamois*, par Louis Delaporte, extrait du *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, de Francis Garnier, 1885 (Paris, Bibliothèque nationale de France). En bas : *L'Amiral Charles Rigault de Genouilly*, vers 1868, photo de Léon Crémère.

en effet d'envisager une opération conjointe en Chine pour ouvrir davantage encore le pays. C'est ainsi que débute la seconde guerre de l'opium (1856-1860), dans le cadre de laquelle l'amiral Rigault de Genouilly est chargé de débarquer ses troupes à Tourane en 1858. L'année suivante, il prend Saigon et devient en 1867 ministre de la Marine et des Colonies, succédant à Chasseloup-Laubat, qui écrivait aux officiers : « Messieurs, vous mettez ici vos pas dans ceux de Dupleix » (le conquérant de l'Inde française). La boucle était bouclée. Le temps de la colonisation succédait à celui des comptoirs.

## Contrôler le bas Mékong

La conquête de l'Indochine est un processus complexe qui s'étale de 1858 à 1907 et rassemble peuples et territoires aux statuts disparates. Elle fut le fait de l'infanterie de marine et d'unités de l'armée d'Afrique tout autant que des troupes « indigènes » levées sur place – du fait du taux de morbidité des métropolitains et du coût des soldats métropolitains déployés outre-mer. Tant qu'ils n'opéraient pas en zone de montagne, tirailleurs annamites ou tonkinois avaient pour eux la connaissance du terrain. En 1888, en haute région tonkinoise, le commandant Pennequin, le premier, forgera aussi des troupes de tirailleurs locaux, appuyés sur des partisans. Une fois « pacifiés », les territoires passaient sous l'autorité des administrateurs des Services civils de l'Indochine qui, encadrant les miliciens locaux, formaient une gendarmerie très efficace. La conquête se fit en trois phases, qui s'échelonnèrent de 1858 à 1907.

En 1858, Tourane se révèle une véritable impasse sanitaire. Rigault de Genouilly s'empare alors de Saigon le 17 février 1859. La citadelle est détruite à l'explosif et la ville occupée par une garnison. Mais les Vietnamiens mettent le siège à la ville, où les troupes françaises sont peu nombreuses, le gros des hommes ayant été envoyés vers la Chine. La victoire anglo-française de Palikao en Chine (21 septembre 1860) permet enfin l'arrivée de renforts importants, qui défont les armées vietnamiennes à la bataille de Ky Hoa le 25 février 1861.

Devenue port franc l'année précédente, Saigon génère déjà un million de francs-or de chiffre d'affaires. C'est le point d'appui tant recherché, étant à la fois à l'abri des typhons, une escale sur la ligne de Shanghai, un important grenier à riz, mais aussi l'embouchure du Mékong, fleuve qu'on imagine navigable jusqu'en Chine

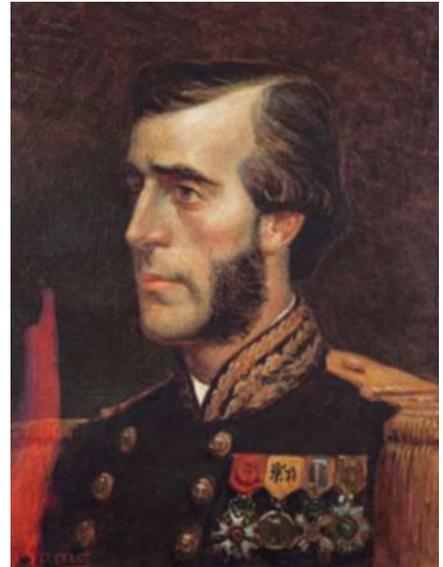
se rappelle alors utilement le Dai Nam et les promesses de Gia Long. En 1844, le capitaine de corvette Rigault de Genouilly dresse les premières cartes hydrographiques de ces côtes. Paris s'intéresse à nouveau aux côtes vietnamiennes.

Entre-temps, les persécutions religieuses qui frappent les chrétiens de Corée et du Dai Nam, deux Etats tributaires de Pékin, deviennent prétextes à intervention. D'autant plus que Paris estime, dans une très mauvaise lecture de la relation tributaire, pensée comme vassalique, que les deux royaumes devraient suivre les dispositions du traité franco-chinois de Huangpu (1844). Qu'importe. Des prêtres des MEP ont été exécutés, la France ne peut laisser faire, d'autant que cela l'arrange. Deux expéditions punitives sont montées. En 1847, la frégate *La Gloire* du commandant Lapierre et la corvette *La Victorieuse* de son second, Rigault de Genouilly, bombardent Tourane et coulent la flotte de guerre vietnamienne avant de filer vers la Corée. Mais le 10 août 1847, elles s'échouent sur des hauts-fonds. Paris en reste là.

Cette opération devait être un simple prélude à une intervention armée qui n'eut cependant jamais lieu : en février 1848, la révolution éclatait, emportant le régime de Juillet. C'est une décennie plus tard, sous le Second Empire, dans un contexte plus favorable, que les affaires d'Asie reprennent. Le rapprochement franco-britannique pendant la guerre de Crimée permet



# Formation de l'Indochine (1858-1907)



## UNE PLACE EN MER DE CHINE

Ci-dessus : Francis Garnier, par Paul Sarrut, XX<sup>e</sup> siècle (Paris, musée du Quai-Branly-Jacques-Chirac). Ci-contre : la conquête de l'Indochine se fit en trois temps : la Cochinchine et le Cambodge dans les années 1860 ; l'Annam et le Tonkin entre 1873 et 1884 ; le Laos, dans les années 1890. Page de droite : Vue des façades orientales de Baïon à Angkor, par Louis Delaporte et Joseph-Henri Deverin, 1891 (Paris, musée Guimet).

du Sud. C'est une place stratégique, l'équivalent de Rangoon, capitale de la Basse-Birmanie anglaise qui, depuis 1852, contrôle le delta du fleuve Irrawaddy, que Londres veut utiliser pour drainer les richesses supposées de la Chine méridionale. Dès 1862, la Compagnie des messageries maritimes ouvre, au départ de Marseille, la « ligne d'Indo-Chine » souhaitée deux ans plus tôt par les Soyeux lyonnais. Elle met en droiture, via Saigon, le port phocéén avec Shanghai et Yokohama, où se trouvent les soies grèges nécessaires à l'industrie lyonnaise de la soierie.

La conquête de la Cochinchine se fait en deux temps : en 1862, par le traité de Saigon, le Dai Nam cède à la France l'île de Pulo Condor et trois de ses provinces du Sud : en 1867, l'amiral de La Grandière occupe trois autres provinces de la région. Entre-temps, en 1863, la ratification d'un traité de protectorat entre la France et le Bas-Cambodge se fait au nom des droits d'ingérence vietnamienne dont Paris a hérité par le traité de Saigon. L'acquisition du royaume khmer doit empêcher toute opération militaire vietnamienne par le nord et accroître le contrôle sur la basse vallée du Mékong. Le but ? Relier par le grand fleuve la Cochinchine au Yunnan chinois. Le roi Norodom,

soucieux de se défaire de l'emprise siamoise, fait entrer son royaume dans l'orbite cochinchinoise.

Cela ne va pas sans heurts, Bangkok favorisant les rébellions de l'achar-Sua (1864-1866) puis du moine Poukombo (1865-1867), qui mobilisent les troupes françaises. Le pays n'est « pacifié » qu'en 1867, lorsque Paris obtient de Bangkok la reconnaissance de sa suzeraineté sur le royaume khmer. La tutelle française, assez lâche au début, va se renforcer, notamment en 1884, ce qui entraînera une nouvelle vague de violences et l'envoi de colonnes de répression. Le calme sera rétabli fin 1885, lorsque Saigon relâchera sa pression sur le palais royal khmer pour concentrer les troupes dans ce qui reste du Dai Nam (Annam-Tonkin), alors à feu et à sang à la suite de la révolte patriotique des lettrés, le Can vuong (« aider le roi »), qui embrase contre les Français tout le pays vietnamien.

## Soumettre l'Annam-Tonkin

Entre-temps, l'idée de relier Saigon à la Chine du Sud à travers le Cambodge et le Laos, a été remise en question par l'exploration du Mékong, une mission menée entre 1866 et 1868 par



Doudart de Lagrée et son second, Francis Garnier. Accompagnés de Louis Delaporte, ceux-ci réalisent la première exploration française des temples angkoriens, alors en territoire siamois. Elle fait suite à celle d'Henri Mouhot (1859), un Français au service de la Royal Geographical Society de Londres. C'est là l'acte de naissance de la khmérologie française. A son retour, Delaporte édifiera le musée du Trocadéro dont les collections, sans cesse enrichies, se trouvent aujourd'hui au musée Guimet des Arts asiatiques.

La mission remonte ensuite le Mékong, confrontée à l'hostilité croissante des Siamois. Le protectorat sur le Cambodge inquiète Bangkok, qui craint – à juste titre – d'autres coups de main. Le chemin est semé d'embûches : les chutes de Khone coupent le grand fleuve qui, passé Vientiane, devient un torrent impétueux peu navigable. A la frontière chinoise, Doudart de Lagrée est emporté par les fièvres. La mission est un échec. C'est pourtant en arrivant au Yunnan en 1868 que Francis Garnier apprend l'existence du fleuve Rouge, cours d'eau qui serait navigable de la Chine au golfe du Tonkin. Il était temps. Dans la compétition franco-britannique, les Anglais ont pris de l'avance. Dès 1867, Rangoon annonce vouloir coupler des lignes de steamers sur l'Irrawaddy avec un chemin de fer pour accéder les premiers au marché chinois.

De cette découverte découle directement la conquête du Tonkin. Elle débute en 1873, au moment où débute la Grande Dépression (1873-1896), qui génère en Europe la course aux colonies du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Après la mort de Garnier devant Hanoi, Paul Philastre obtient en 1874 de l'empereur du Dai Nam la reconnaissance de la Cochinchine française, l'attribution de concessions à Hanoi, Haiphong et Qui Nhon, ainsi que la libre circulation sur le fleuve Rouge. Cette colonisation est limitée territorialement. Mais dès 1879, la donne change.

Léon Gambetta puis Jules Ferry font de l'expansion ultramarine tout à la fois un programme de rassemblement républicain, un moyen de trouver outre-mer des matières premières et des débouchés industriels, et de favoriser par là le rayonnement international de la France. En Indochine, Ferry souhaite relier le Tonkin à la Haute-Birmanie encore indépendante et, ainsi, couper la route de la Chine aux Anglais.

En mai 1883, la mort du commandant Henri Rivière devant Hanoi, qu'il avait entrepris de conquérir de son propre chef, sert de *casus belli*. Jules Ferry lance les troupes et impose le protectorat de la France sur l'Annam et le Tonkin au mois d'août, déclenchant la guerre avec la Chine à la frontière vietnamienne. Les Français doivent alors lutter contre une vraie coalition. Ils affrontent les rebelles vietnamiens du Can vuong, menés par le régent Ton That Thuyet et le jeune empereur Ham Nghi, qui a pris le maquis après la violente prise du palais impérial de Hué. Mais ils doivent également combattre les Pavillons noirs et rouges. Ces anciens rebelles chinois Taiping, recrutés comme mercenaires par Hué, coupent l'accès au Yunnan par le fleuve Rouge.

Ferry met les moyens. Un corps expéditionnaire de 35 000 hommes appuyés sur des régiments de tirailleurs annamites et tonkinois débarque. Le pays est à feu et à sang. Aux lourdes colonnes recrutant des porteurs terrorisés répondent ces troupes composites qui tiennent toute la moyenne et la haute région tonkinoise. Aux morts par balles, il faut ajouter les pertes colossales dues aux épidémies de typhus ou de choléra qui, au retour des rapatriés, frappent les ports arsenaux où sont casernées les troupes de marine : Rochefort, Toulon, Lorient et Brest. Sur place, c'est finalement le blocus du riz en Chine en 1885 par l'amiral Courbet qui met fin à la guerre franco-chinoise. Pékin reconnaît le protectorat français sur le Tonkin. Victoire à la Pyrrhus : à la suite du télégramme annonçant que





l'armée française a dû amorcer la retraite de Lang Son, Jules Ferry est mis en minorité alors qu'il demandait à la Chambre des crédits supplémentaires pour le Tonkin. Simple prétexte pour évincer cet encombrant président du Conseil. Le lendemain, à l'unanimité, les crédits sont votés. La conquête continue.

Londres, qui craint une jonction franco-birmane par le pays Shan siamois, prend les armes et s'empare en 1886 de la Haute-Birmanie, aussitôt rattachée au British Raj. Parallèlement, le Foreign Office pousse Bangkok à intervenir dans la vallée du Mékong pour empêcher toute progression française, laquelle est justifiée par les « droits historiques » vietnamiens sur les provinces laophones et khmérophones du Siam. C'est le moment où intervient l'explorateur-diplomate Auguste Pavie. Celui-ci dirige une grande expédition de reconnaissance géographique de l'hinterland indochinois et écrit : *« C'était le moment de nos difficultés avec la Chine au Tonkin, il était nécessaire d'être renseigné sur les régions voisines de nos premiers postes où les Pavillons noirs étaient établis, où le Siam envoyait des soldats, installait des agents. Il était indispensable également de rechercher des voies de communication unissant à l'Annam et au Tonkin, les régions dont nous revendiquons la possession. »*

C'est sur ce fond de rivalité franco-britannique que le décret du 17 octobre 1887 fonde l'Union indochinoise, une fédération administrative centralisée, qui vise à unifier l'administration et à faciliter le contrôle et l'exploitation des divers territoires sous domination française. Elle est gérée par un gouverneur général civil nommé par décret présidentiel et dont les pouvoirs ne cessent de se renforcer jusqu'à la réforme instaurée entre 1897 et 1902 sous le consulat de Paul Doumer. Le gouverneur général a sous ses ordres un lieutenant-gouverneur de Cochinchine et des Résidents supérieurs chargés de chaque protectorat, ainsi que le commandant en chef des troupes de l'Indochine.

En 1888, Auguste Pavie se rapproche d'Oun Kham, le roi de Luang Prabang, seule principauté laotienne encore indépendante de Bangkok. Parallèlement, avec son second, le commandant Pennequin, il entreprend de tisser des liens au Haut-Tonkin avec les chefs traditionnels des douze principautés taïes de la rivière Noire et de la rivière Claire, qu'ils rallient dans le but de débarrasser la région des Siamois et des Pavillons noirs. En 1889, Pennequin prend à ces derniers le petit poste de Muong Theng, rebaptisé Diên Biên Phu lorsque les territoires sont rattachés au Tonkin. Il y avait urgence : fièvres tropicales, Pavillons noirs, groupes montagnards minoritaires et rebelles

À LA CONQUÊTE DES CŒURS Ci-contre : Auguste Pavie

(au centre, avec barbe et chapeau) et la mission franco-anglaise du haut Mékong en 1895. Page de droite :

des tirailleurs montant au poste de Soc Giang, à la frontière entre le Tonkin et la Chine, vers 1902-1905.

vietnamiens du Can vuong usent les colonnes militaires françaises. Fin 1888, l'empereur rebelle Ham Nghi a été capturé puis exilé à Alger. Aussitôt parti, aussitôt remplacé : les Français ont placé sur le trône du Dai Nam un souverain fantôme.

En 1891, un nouveau gouverneur général, Jean-Marie de Lanessan, prône une réelle politique d'association avec la cour de Hué. Désormais, ce sont les mandarins, épaulés par les troupes françaises et les miliciens vietnamiens, qui pourchassent les rebelles dans les plaines tandis que Pennequin « nettoie » la haute région. Tirant expérience de la stratégie mise en place par la Chine, il prône l'instauration d'un « protectorat dans le protectorat » pour couper les Vietnamiens des montagnes et de la Chine voisine. C'est l'acte de naissance des territoires militaires et d'une nouvelle technique de pacification : « la conquête des cœurs ». Associant les élites traditionnelles au pouvoir colonial, elle n'exclut pas cependant l'usage du sabre. Peu à peu, la résistance patriotique du Can vuong s'épuise. Elle s'achève avec la mort de son dernier chef, Hoang Hoa Tham – dit le *Dé* Tham (« général » Tham) – exécuté en 1913 par des partisans. La formule de Pennequin, *« qui tient la haute région est maître des plaines »*, devint une doctrine efficace jusqu'à l'invasion japonaise de 1940, avant que les guérilleros du Viêt-minh ne prennent la relève en s'adossant à la Chine voisine.

## Expansion en pays khmers et lao

Les Siamois refusent la mainmise française sur Luang Prabang et sur les principautés taïes de la rivière Noire et de la rivière Claire, désormais intégrées au Tonkin vietnamien. Poussés par Londres, ils malmènent diplomates et postes militaires. Pratiquant la politique de la canonnnière devant Bangkok, Pavie obtient toutefois du roi Rama IV la reconnaissance du protectorat français sur les principautés du Laos par le traité de Bangkok, le 3 octobre 1893. Dès lors, le British Raj et l'Indochine ont une frontière commune au nord du Laos. Afin éviter que la compétition ne dégénère en conflit armé, Paris et Londres font du Siam un Etat-tampon entre leurs possessions.

Pourquoi un tel revirement ? La guerre sino-japonaise (1894-1895) vient d'ouvrir l'intégralité des provinces chinoises aux appétits des puissances. C'est le *« Break-Up of China »* (1896-1898), le dépècement de la Chine en zones d'influence. Paris et Londres se partagent le Yunnan, où les hommes d'affaires préfèrent s'entendre. C'est sur les bords du Mékong qu'il faut voir les racines de l'Entente cordiale (1904) et ce sont les négociations sur les affaires communes en Chine qui contribuèrent à l'apaisement des tensions franco-anglaises après l'affaire de Fachoda qui avait opposé les deux puissances au Soudan à propos de leurs intérêts en Egypte (1898). Par l'accord de Londres de 1896, les deux empires dépècent le Siam de ses dernières provinces « utiles », aussitôt rattachées aux colonies anglaises. De leur côté, les Français



© LEONARD DE SELVA/BRIDGEMAN IMAGES © LÉON & LÉVY/ROGER-VIOLETTE.

s'accaparent des provinces siamoises khmérophones et lao-phones, aussitôt « rendues » au Cambodge et au Laos.

Durant l'abornement de la frontière entre Siam et Indochine, les Français occupent les provinces siamoises de Chantaboun (Chanthaburi) et de Khrat (Trat), qu'ils échangent en 1907 contre celles, khmérophones, de Battambang, Siem Reap (où se trouvent les temples d'Angkor) et Sisophon, ainsi que la rive droite du Mékong au Haut-Laos. Au Tonkin, en 1898, débute la construction du chemin de fer du Yunnan, qui relie en 1909 le port de Haiphong à Yunnan Fu (Kunming). Cette prouesse technologique à la fois coûteuse (200 millions de francs-or) et mortifère en main-d'œuvre ne fut jamais rentable. Elle fut cependant le premier tronçon d'un réseau ferroviaire transindochinois achevé en 1936 et complété par de nombreuses routes en partie asphaltées. En 1898, Paris avait obtenu de Pékin le territoire à bail de Guangzhou Wan, Fort-Bayard, rattaché administrativement à la Fédération indochinoise en 1900 tout comme le Laos le fut en 1899.

La carte de l'Indochine française est ainsi achevée en 1907. A l'origine pensée comme moyen d'accès à la Chine, l'Indochine intéresse dès lors les Français pour son potentiel propre et non pour ce qu'elle devait permettre d'atteindre. D'autant qu'en Chine, la situation politique se dégrade, aboutissant en 1911 à la révolution et à la proclamation d'une République instable. La guerre civile ne s'y acheva qu'en 1949. Et encore. De fait, la veille de 1911, toute la péninsule indochinoise est colonisée, à l'exception de l'Etat croupion siamois. La pacification des hautes terres du centre débutera dans l'entre-deux-guerres, entraînant la mainmise des peuples des plaines sur ceux des cimes, au moment où se mettent en place des partis réformistes qui secouent de nouveau l'emprise coloniale. Celle-ci sera finalement achevée lorsque les premiers partis nationalistes et le Parti communiste indochinois leur succéderont, la politique d'association étant restée lettre morte. Ces partis mobiliseront alors la révolte qui gronde parmi les ruraux brutalisés par la crise des années 1930, annonçant la tempête à venir.

Le « moment colonial » n'excéda pas un siècle en Cochinchine et au Cambodge, soixante-dix ans en Annam et au Tonkin, et soixante au Laos. Il s'agit pourtant d'une période charnière pour ces pays qui intégrèrent, bon gré mal gré, la « modernité » occidentale. Celle-ci modifia profondément leurs structures tout comme leurs frontières, laissant là un legs colonial explosif. L'Indochine française n'a en effet rien d'homogène, tant du point de vue des territoires, des sociétés ou de la chronologie. Si les Français étaient arrivés en Indochine avec voiliers et paquebots à vapeur, ils en repartirent par avion. Durant cette parenthèse, les autochtones avaient bénéficié aussi de la formidable accélération économique, technologique et culturelle qui constitue la naissance du monde moderne. *ƒ*

Jean-François Klein est professeur d'histoire des relations internationales à l'Académie militaire de Saint-Cyr-Coëtquidan. Il a enseigné l'histoire de l'Asie du Sud-Est à l'Inalco de 1997 à 2013. Il est membre correspondant de l'Académie des sciences d'outre-mer.

## À LIRE de Jean-François Klein



*Pennequin, le « sorcier de la pacification »*, Maisonneuve & Larose/Hémisphères, 528 pages, 28 €.

*Rencontres impériales : l'Asie et la France. Le « moment Second Empire »*, avec Dominique Barjot (dir.), Maisonneuve & Larose/Hémisphères, 588 pages, 38 €.

# L'aventurier béni des colonies

Alexandre Yersin fut le vainqueur de la peste, mais aussi un explorateur et un entrepreneur. Les Vietnamiens gardent l'image d'un immense bienfaiteur, de rang divin.

On s'imaginait bien que cela avait changé et on savait que la belle maison blanche du professeur, en haut de la baie à l'embouchure du fleuve Cai, n'était plus là. Depuis 1943 et la mort d'Alexandre Yersin, la baie de Nha Trang avait forcément subi des métamorphoses, mais on ne voulait pas ruiner la magie de la découverte en recourant à Google Images. Et puis, par le hublot de l'avion, on a découvert ce front de mer, ponctué de grandes tiges de béton renfermant hôtels et boîtes de nuit pour les touristes chinois et russes. L'immense plage déserte est devenue le Copacabana vietnamien. A l'arrivée, on nous explique que cette acné n'a qu'une vingtaine d'années : ce que les guerres et le communisme n'avaient miraculeusement pas touché en plus d'un demi-siècle, le capitalisme l'a bouleversé en quelques saisons pour le bon plaisir d'*homo festivus* – variété essentiellement *asiaticus*.

Ces taxis, ces mobylettes et ces figures hâtives par milliers, c'est aussi de la vie, et grouillante. Le biologiste apprécierait sans doute. Le solitaire assoiffé d'espaces naturels et le misanthrope à l'humeur changeante y trouveraient sans doute à redire. La seule constante de Yersin fut d'être imprévisible. Né en 1863, l'enfant suisse du canton de Vaud avait été naturalisé français à 26 ans, avec le soutien de Pasteur chez qui, nanti de son doctorat, il étudiait diverses pathologies avec succès. Brillant étudiant en Allemagne puis en France, il avait pourtant refusé d'exercer la médecine par désaccord



fondamental sur certains principes de la profession : « *Demander de l'argent pour soigner un malade, c'est un peu lui dire la bourse ou la vie !* » objecte-t-il dans une lettre à sa mère. Il préfère finalement mettre au point les remèdes, mais bientôt ne supporte plus le piétinement des paillasses. Après deux années à Paris, le voilà enseignant et chercheur, mais c'est vite le grand air qu'il recherche. La ville, dans sa gloire bourgeoise Belle Epoque, n'est pas aussi attirante qu'on l'imagine, quand on est un scientifique pur jus, un grand timide et un Suisse (mais vagabond, comme en sont quelques-uns) : « *Je ne serais pas fâché de quitter Paris car le théâtre m'ennuie, le beau monde me fait horreur, et ce n'est pas une vie que de ne pas bouger* », écrit-il encore.

Depuis qu'il a enfin vu la mer en Normandie, Yersin en est toqué. Et depuis l'Exposition universelle de 1889, les colonies l'intriguent. Pasteur ne parvient pas à le retenir de s'engager l'année suivante dans la Compagnie des messageries maritimes. Elle l'emmène vers l'Indochine : il est affecté comme médecin de bord sur la ligne Saigon-Manille, puis Saigon-Haiphong, et donc payé par l'entreprise – l'honneur est sauf. Le navire relâche parfois devant le village de pêcheurs de Nha Trang, où Yersin débarque pour la première fois en juillet 1891. Immédiatement, l'endroit devient une obsession. Après quelques mois de service, il demande déjà des permissions pour explorer la région, part au contact des tribus

Moïs des montagnes. Pendant deux ans, il ne fait que ça. Les Messageries maritimes s'impatientent : Yersin les quitte et rejoint le corps des médecins des colonies.

Au nom de la France, mais sans qu'elle lui donne beaucoup de moyens, il cartographie des régions entières entre la mer et le Mékong. Au cours de ses treks, il découvre un plateau et le signalera à son ami Paul Doumer, qui, devenu gouverneur général de l'Indochine, en fera la station de repos de Da Lat. Ailleurs, défendant un village mis à sac par des pillards, il prend une lance dans la poitrine et se soigne lui-même. La bonne société se rue sur l'aventurier, arrivé glorieusement à Phnom Penh après une traversée épique. Les hommes, les femmes veulent frissonner en l'entendant raconter comment il a tué des cobras, des tigres, comment ces fauves ont parfois emporté sauvagement des membres de l'expédition qui n'avaient pas la chance d'être juchés sur des éléphants... Déception : lors des déjeuners et dîners en son honneur, Yersin expédie ces anecdotes et préfère détailler le fonctionnement de son chronomètre portatif, de ses appareils scientifiques. Les femmes reprennent leurs conversations...

Cet ours n'aspire en fait qu'à la solitude et au calme de Nha Trang, une perspective qui, cent trente ans plus tard, nous semble une blague oxymorique. Le bourdonnement est intense sur la Croisette locale, une deux fois deux-voies bordant la plage. L'Institut Pasteur qu'il a fondé en 1895 est toujours là, agrandi autour de ses premiers bâtiments de style colonial. Il abrite un musée Yersin rustique, défraîchi, passionnant. Les touristes le négligent ; pourtant, l'objet le plus précieux de la région est peut-être ici. Sur un modeste socle de bois, un microscope au laiton usé : ➤

**PARADIS ARTIFICIEL** Page de gauche : la baie de Nha Trang en 2024. Le tourisme a bouleversé l'immense plage déserte qu'avait abordée Yersin en 1891. Ci-contre : portrait d'Alexandre Yersin (1863-1943) à 30 ans. Le jeune homme a précédemment quitté la France et l'équipe de Louis Pasteur, et effectue des explorations en Annam, depuis Nha Trang où il s'est installé.





celui avec lequel Yersin est devenu l'un des plus grands scientifiques au monde.

Car en 1894, une autre épreuve l'attend, bien plus redoutable que celle des mondantés. Le premier embryon de laboratoire qu'il ouvre ici pour l'Institut a pour objectif de se pencher sur les maladies tropicales et sur le virus majuscule : la peste. Alors qu'elle sévit toujours régulièrement en Asie du Sud-Est, Pasteur ordonne à Yersin de se précipiter à Hong Kong, où elle vient de réapparaître. Le grand rival japonais Kitasato est sur place. Yersin embarque le microscope et, malgré les obstacles qu'y mettent les Britanniques, obtient l'aide d'un prêtre italien, qui soudoie les bonnes personnes pour lui permettre d'examiner des cadavres, prélever des bubons et identifier en quelques jours le bacille aux millions de morts, qui a fait tant de fois s'effondrer l'histoire des hommes. On appellera plus tard le microbe *Yersinia Pestis*. Yersin revient pour quelques mois à Paris, où il met au point un sérum et un vaccin. Les Japonais sont battus, mais pas encore la maladie : reste l'épreuve de l'efficacité du vaccin chez l'homme. Bizarrement, c'est encore l'intervention d'un prélat catholique qui se révélera décisive : à Canton, l'évêque autorise l'essai du sérum sur un jeune séminariste promis à la mort. Après la piqûre, les convulsions baissent doucement, le sommeil revient... puis l'homme se réveille, guéri.

**UNE FERME LABORATOIRE** En haut : la maison d'Alexandre Yersin à Nha Trang. Ci-contre : les plages de Nha Trang dans les années 1960, encore dévolues aux pêcheurs de la région. Page de droite, en haut : la ferme de Suoi Giao, à quelques kilomètres de la baie, où Yersin fonda un élevage. Page de droite, en bas : le microscope avec lequel il identifia le bacille de la peste, en 1894 à Hong Kong.

C'est le triomphe international. Mais Yersin reprend, comme toujours, le chemin de Nha Trang. L'antenne locale de l'Institut Pasteur y a trouvé son premier Grand Œuvre : il lui faut développer l'élevage d'animaux (souris, cobayes, chevaux, bœufs...), indispensables à la production massive du sérum antipesteux. Cette arche de Noé médicinale pose un deuxième défi : maîtriser la santé animale, lutter contre les multiples pathologies du bétail ou de la volaille, orienter vers ce sujet une grande partie de la recherche. Une troisième équation délicate se fait jour : celle des ressources financières. L'Institut Pasteur ne peut pourvoir à un plan si ambitieux. Et même si la renommée soudaine apporte quelques subventions, Yersin n'est définitivement pas un homme de cour très efficace. Dans les salons des ministères, il est impatient, maladroit auprès des subtils élus et gouverneurs chargés d'attribuer intelligemment les ressources, c'est-à-dire de dépenser les revenus du Trésor public selon leurs caprices et leur intérêt. Alors, ce génie balourd s'en remet à lui-même pour trouver de quoi subsister et croître ici, dans cette baie à laquelle personne ne prête attention. La politique est pour lui le règne

des faussetés ; le commerce sera le juge impartial de ses efforts et de son ambition.

A quelques milliers de kilomètres, au Raj britannique, John Boyd Dunlop encourage alors la production de latex pour confectionner ses bandes de caoutchoucs à poser sur les roues de bicyclette. Yersin achète des semis indonésiens et domestique peu à peu l'hévéa dans la campagne de Suoi Giao, à quelques kilomètres de la plage. Il vend ses premières récoltes aux frères Michelin de Clermont-Ferrand pour leur pneu rempli d'air. Puis réinvestit. Les années passent. A chaque saison, le professeur agrandit seul son domaine, entre la côte et les montagnes, entre agriculture et élevage. Il importe des races françaises, crée des hybrides adaptés au climat indochinois, perfectionne les pratiques vétérinaires. Au volant de la première automobile apparue dans la colonie, une Léon Serpollet 5 CV, Yersin arpente son domaine, qui grignote bientôt les hauts plateaux : une ferme est créée en altitude pour y cultiver des fleurs par milliers, cette fois, surtout par fantaisie et par passion.

### « Monsieur Cinq »

Le scientifique est devenu un homme d'affaires, un poète à ses heures et surtout un gourou pour la population locale. Nombreuses sont les familles qui travaillent à l'Institut, à la ferme, dans les plantations. On vient chercher « Ong Nam », « Monsieur Cinq », surnom du temps où il portait encore ses cinq galons de médecin colonel, pour régler les différends ou pour se faire soigner. Ong Nam ne fait bien





© INSTITUT PASTEUR/MUSÉE PASTEUR. © PASCAL DELOCHE/GODONG / BSIP.

sûr jamais payer. On vient chez lui pour apprendre. On commence arpète, mais Yersin donne vite des responsabilités. D'autres médecins blancs s'installent à Nha Trang pour développer l'Institut. Leur chef a pris goût à faire pousser l'argent sur les arbres : ayant constaté les pénuries de quinine dont ont souffert les Français et les Indochinois pendant la Première Guerre mondiale, il plante le quinquina. A nouveau, le marché approuve. L'industrie pharmaceutique achète, et l'exploitation fournit tout l'empire français.

Toute sa vie, la curiosité le nourrit : ses dernières passions seront l'astronomie et la météorologie, avant sa mort en pleine Seconde Guerre mondiale, pendant l'occupation japonaise. Un demi-siècle de travail lui permettra de léguer à l'Institut Pasteur et à sa terre d'adoption une ferme immense et des connaissances qui changeront la trajectoire de la colonie, puis du pays. Car Yersin n'a pas d'héritier. De son vivant, le personnel de l'Institut lui attribua des descendants conçus avec des princesses tribales de la montagne. Ces dernières années, de doctes cercles parisiens voulaient en faire un amateur d'enfants, avant que ne soient catégoriquement démenties les rumeurs par ceux qui l'avaient – vraiment – connu.



Car sur place, on parle toujours de lui, sans grandes théories mais à grand renfort d'anecdotes et surtout d'émotion : il est un saint que l'on prie pour surmonter les ennuis du jour, lui qui n'a fait que des miracles pour les autochtones. Un directeur d'hôpital et ORL, membre de l'Association des admirateurs du docteur Yersin, nous emmène, avec ses amis, sur les pas du grand homme. A la ferme d'élevage de Suoi Giao, l'Institut Pasteur continue son activité : les grands poulaillers et abris datent de l'entre-deux-guerres. En se promenant, on prélève en souvenir une belle feuille verte sur un très vieil hévéa. Yersin a choisi d'être enterré sur une petite colline, à quelques centaines de mètres de là. Le silence règne, chose rare au Vietnam.

Pour honorer la mémoire du professeur, on nous distribue des bâtons d'encens à planter dans un petit temple édifié près de la tombe, une dalle sobre et fleurie. Des bancs de béton sont disposés autour, portant le nom de l'hôtel qui les a financés. On se recueille donc sous sponsoring, c'est ainsi que les Vietnamiens fonctionnent désormais. Leur mémoire n'en est pas moins vive, au contraire. La troupe de médecins détourne pudiquement le regard, les yeux humides. Une ferveur à comparer avec nos grands monuments financés par l'argent public, et la misère mémorielle qu'ils tentent si souvent de

tromper. Plus loin, l'ORL nous guide vers la maison de campagne de Yersin, désormais agrémentée d'une immense pagode. On prie encore. Dans un documentaire de 2004, réalisé par Alain Tyr, un vieil homme natif de Nha Trang se souvenait : « *De toute ma vie, je n'ai pas vu Jésus-Christ, je n'ai jamais vu le Bouddha, ni le Brahmane. J'ai seulement vu le docteur Yersin, en chair et en os.* » En 1975, le régime viêt-minh renomma toutes les rues, sauf les rues Pasteur, Calmette (fondateur de l'Institut Pasteur de Saïgon) et Yersin.

Aujourd'hui, le Vietnam est le troisième producteur mondial de caoutchouc, l'Institut Pasteur de la région continue de briller dans la recherche, mais le village de pêcheurs de Nha Trang semble n'avoir jamais existé. Même en regardant la mer, on a du mal à imaginer le passé : sur l'île de Hon Tre devant soi, un centre commercial occupe toute la côte, immense réplique en plâtre d'une Venise approximative, dont tous les immeubles sont des boutiques. Vêtements de golf, peluches, thés, restaurants. La nuit, une grande roue scintille de couleurs arc-en-ciel. Depuis 2023, il y a même un vrai château médiéval. Où que l'on se trouve, où que l'on regarde, on ne voit décidément plus rien de l'ère Yersin. Les Vietnamiens ont fait ce qu'ils voulaient de cette somptueuse baie, c'est ainsi. Le grand scientifique avait voulu y protéger la vie, y insuffler le mouvement : il a été religieusement écouté. La modernité a fait le reste. 

**LES ROCHERS DU CIEL**

La baie de Ha Long, au Tonkin, en avril 1915. Trois officiers de l'infanterie coloniale sur les rochers de la Limace et du Crapaud, autochrome de Léon Busy (Boulogne-Billancourt, Musée départemental Albert-Kahn).

© MUSÉE DÉPARTEMENTAL ALBERT-KAHN - DÉPARTEMENT DES HAUTS-DE-SEINE (INV. A5587).



# Vie et mort d'un empire

Par François Joyaux

En dépit des limites du développement économique et du système éducatif que la France mit en place, c'est au cours de ce siècle colonial que les pays d'Indochine accédèrent à la modernité.





## Comment a été organisée l'Indochine après la conquête ?

Ce fut lorsque Paul Doumer fut gouverneur général de l'Indochine, de 1897 à 1902, que s'acheva véritablement la mise en place de l'administration coloniale française : le Laos, dernier territoire conquis en 1893, fut inclus en 1899 dans l'Union indochinoise, elle-même alors transformée en Fédération indochinoise, et la capitale de l'ensemble passa de Saigon à Hanoi en 1902. On était donc, à cette date, en présence de cinq entités politico-administratives : la colonie de Cochinchine, au sud de l'actuel Vietnam, l'Annam au centre et le Tonkin au nord, ainsi que le Cambodge et les territoires du Laos. Ensemble fort divers puisque comprenant un territoire de souveraineté française (Cochinchine), un empire « protégé », divisé en deux territoires (*ky*), l'Annam et le Tonkin, de civilisation chinoise, un royaume « protégé », le Cambodge, de civilisation bouddhiste, et enfin un royaume non unifié, le Laos, lui aussi « protégé » et de civilisation bouddhiste. L'Angleterre faisait face à une diversité comparable en Inde et s'y adaptait assez bien : la III<sup>e</sup> République, centralisatrice à outrance, y était moins préparée.

La Cochinchine, avec Saigon pour capitale, était divisée en provinces – les anciennes provinces du temps de la domination annamite – qui étaient administrées de façon directe, comme les départements en métropole mais selon un droit particulier qui empruntait au droit français mais aussi au droit coutumier annamite. Depuis 1881, la souveraineté française sur la colonie se traduisait par l'envoi d'un député à l'Assemblée nationale à Paris. Le gouverneur de la colonie relevait du gouverneur général, à Hanoi. Presque toute l'administration locale et provinciale était indigène ; au niveau de la colonie, elle était évidemment française.

Le reste de l'Indochine était constitué d'Etats monarchiques théoriquement sous protectorat français. A l'origine, l'empire d'Annam, le royaume khmer et le royaume lao de Luang-Prabang conservaient toutes leurs institutions et administrations.

Ainsi, l'institution impériale était maintenue en Annam-Tonkin : l'empereur – le dernier fut Bao Dai – continuait à disposer d'un gouvernement comprenant ministres des Finances, de l'Enseignement, etc., et même de l'Armée. C'était ce gouvernement qui nommait les gouverneurs de province et administrait le pays. Il en allait de même au Cambodge et au Laos.

En fait, la France ne cessa d'empiéter sur ces pouvoirs indigènes. Partout furent placés des « résidents » français qui devinrent les vrais maîtres des administrations indigènes. Le gouverneur général disposait de la majeure partie des finances, donc du pouvoir civil, et progressivement, les trois monarchies annamite, cambodgienne et laotienne furent contraintes de se contenter de fonctions purement protocolaires et rituelles. De plus, leurs compétences géographiques étaient rognées : l'empereur d'Annam, à Hué, après avoir perdu la Cochinchine, dut renoncer à certains pouvoirs au Tonkin, placé sous l'autorité d'un « vice-roi » ; les provinces de Vientiane et Champassak (les deux tiers du Laos), placées sous l'autorité directe de résidents français, échappèrent quant à elles à la souveraineté du roi de Luang-Prabang jusqu'en 1946. Enfin, dans une très grande mesure, les successions au trône dans les trois monarchies étaient décidées par la France et non par ces Etats eux-mêmes : c'était particulièrement net en Annam.

Au fond, durant le demi-siècle d'existence de la Fédération indochinoise, entre 1899 et 1948 – date de la création d'« Etats associés » plus autonomes – le principe même du protectorat ne fut guère respecté. D'ailleurs, ce que demandaient nombre de partis et de personnalités nationalistes modérés – Bao Dai lui-même, en 1939 – était le retour à l'esprit des traités de protectorat et l'abandon de l'administration quasi directe à laquelle s'était laissé aller la III<sup>e</sup> République. Une situation d'autant plus paradoxale que dans cette Indochine d'environ 25 millions d'indigènes vers 1945, on ne comptait guère que 45 000 Français.

## Comment s'est traduit son développement économique ?

L'Indochine n'a jamais été une colonie de peuplement, mais avant tout une position stratégique en Extrême-Orient liée à la rivalité avec l'Angleterre et, en second lieu, une colonie d'exploitation. De là découlent les traits principaux de son développement économique.

L'objectif initial était d'atteindre le marché chinois, ce qui explique en partie l'effort en matière d'infrastructures. La construction du chemin de fer Transindochinois reliant Saigon à Hanoi s'imposait pour unifier ce pays tout en longueur, mais aussi pour le relier au bassin du fleuve Rouge, accès à la Chine du Sud. C'est *a fortiori* le cas du chemin de fer Haiphong-Yunnan. Ces infrastructures lourdes furent entreprises dès le gouvernement de Paul Doumer et furent complétées par un réseau routier et des installations portuaires (Haiphong) sur lesquels s'appuie encore le développement du Vietnam contemporain.

Mais parallèlement, deux grandes cultures furent développées : le riz et l'hévéa. La culture du riz, traditionnelle, fut étendue à la Cochinchine à une très grande échelle. Les terres abandonnées par le pouvoir annamite lors de la conquête et redistribuées furent, dans le delta du Mékong, massivement transformées en rizières : vers 1945-1948, elles y couvraient 2,5 millions d'ha, soit dix fois plus que lors de la conquête de Saigon, et comptaient pour près de la moitié des rizières de toute l'Indochine (6 millions d'ha). C'est ce développement de la riziculture dans le Sud qui fut à l'origine d'une bourgeoisie cochinchinoise.

L'autre grande culture développée durant l'ère coloniale fut l'hévéa. Elle débuta peu avant la Première Guerre mondiale et se développa rapidement, tant en Cochinchine qu'au Cambodge. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, on comptait près de 150 000 ha de plantations, lesquelles contribuaient au quart des exportations indochinoises. C'était un domaine qui s'était développé grâce à de gros investisseurs

métropolitains – Michelin, par exemple – mais aussi grâce à certains colons français et vietnamiens, qui avaient rapidement construit d'énormes fortunes locales, comme dans la riziculture d'ailleurs.

Riz et hévéa, toutefois, ne doivent pas faire oublier de nombreuses autres productions importantes, par exemple, la houille, le fer et maints minerais non ferreux plus ou moins rares, surtout au Tonkin. Cependant, jamais ces productions, toutes exportées, ne furent à l'origine d'une industrialisation du pays. C'est en cela que cette économie demeurait typiquement coloniale. Ce ne sera qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale qu'il fut question d'industrialiser : cela resterait lettre morte.

Toute cette économie coloniale, très prospère dans les années 1920, subit deux chocs considérables : d'abord la crise de 1929, qui eut de graves répercussions, économiques, mais aussi sociales et politiques en Indochine, puis la Seconde

Guerre mondiale qui coupa de ses débouchés cette économie d'exportation. Alors que l'Indochine était la deuxième destination des investissements français dans son empire, après l'Algérie, ceux-ci disparurent complètement dès 1939. La Banque de l'Indochine elle-même, qui avait accompagné tous ces investissements jusqu'à la guerre, commença à s'en dégager dès 1945.

En somme, l'économie de l'Indochine fut toujours de type très colonial : en ce sens, son développement n'eut que des incidences indirectes sur le niveau de vie de la paysannerie indigène. Toutefois, l'amélioration des infrastructures, la diversification des cultures, la croissance des exportations, l'augmentation de l'autosuffisance alimentaire et tous les progrès sociaux qui marquèrent cette période mirent très largement fin, en dépit de certains aspects négatifs indéniables, à l'arriération dans laquelle se trouvaient ces trois monarchies un siècle plus tôt.



AU-DELÀ DU FLEUVE Page de gauche : Siem Reap, au nord-ouest du Cambodge, en 1921. Un fonctionnaire du protectorat français entouré de fonctionnaires et d'enfants cambodgiens, autochrome de Léon Busy (Boulogne-Billancourt, Musée départemental Albert-Kahn). Ci-dessus : le pont Doumer sur le fleuve Rouge, à Hanoi, au Tonkin, en 1915, autochrome de Léon Busy (Boulogne-Billancourt, Musée départemental Albert-Kahn).

## Quel rôle la France a-t-elle joué en matière d'instruction ?

Un rôle ? Le mot est faible : c'est une révolution que la France a apportée en Indochine, surtout en Annam, le futur Vietnam. Elle a permis au pays d'abandonner son écriture classique, en caractères chinois, pour une écriture en alphabet latin (*quôc-ngu*, « langue nationale »). C'était fondamental. Le caractère chinois empêchait le vieil empire d'Annam de penser autrement qu'à la façon chinoise, c'est-à-dire que toute la sclérose qui paralysait l'Empire chinois au XIX<sup>e</sup> siècle et qui le ruinait, produisait les mêmes effets dans l'empire d'Annam. Il faut reconnaître que les premiers à avoir imaginé cette révolution furent les missionnaires, notamment un jésuite comme le père Alexandre de Rhodes au XVII<sup>e</sup> siècle. La France coloniale reprit le projet à son compte. Les concours mandarinaux en chinois furent supprimés dès le début du XX<sup>e</sup> siècle : c'était la fin de l'ancienne classe mandarinale, seule détentrice d'un pouvoir fondé sur les classiques de l'empire du Milieu et imperméable au progrès venu d'ailleurs.

Pourtant, durant toute la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les gouvernements, en matière d'instruction, avaient hésité entre le système éducatif traditionnel et un système modernisé à la française. A compter du début du XX<sup>e</sup> siècle, on opta résolument pour la seconde solution. L'enseignement franco-indigène expérimenté en Cochinchine depuis 1879, calqué sur l'école publique métropolitaine, fut généralisé dans toute l'Indochine : les caractères chinois furent abandonnés au profit du *quôc-ngu*, le français devint obligatoire en 1917 dès l'école de village. En 1919, les écoles traditionnelles dépendant du gouvernement impérial annamite furent supprimées.

Dans le même temps, l'enseignement secondaire se développa. Le premier lycée, le lycée de garçons Chasseloup-Laubat, avait été créé à Saigon dès les années 1870, puis le lycée Marie-Curie en 1918 pour les filles. Avec les réformes de 1917 apparurent le « primaire supérieur » (calqué sur le brevet métropolitain) et le « secondaire indigène », qui menait à un baccalauréat local. L'enseignement supérieur fut lui aussi encouragé, dans l'empire d'Annam (futur Vietnam) beaucoup plus que dans le reste de l'Indochine. Une école de médecine avait été créée à Hanoi dès 1902, puis une Université indochinoise en 1906, réorganisée en 1917.

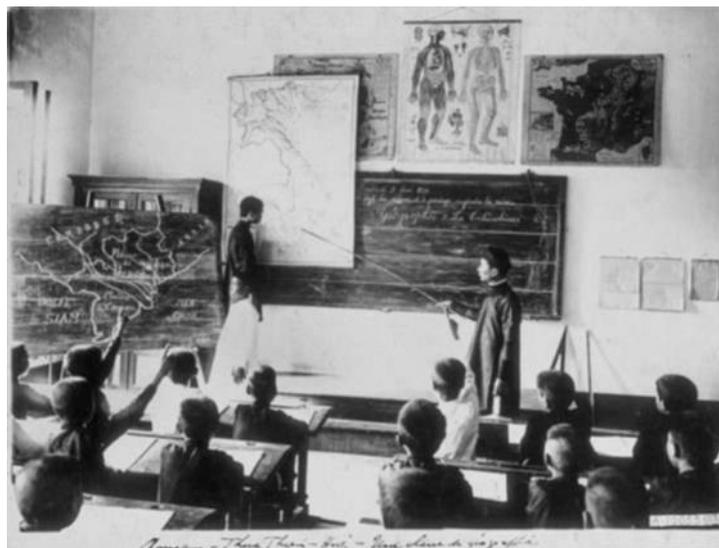
Toutefois, les limites de ce système éducatif public étaient nombreuses. Il concernait surtout la Cochinchine et le Tonkin. Au Cambodge, ce ne fut qu'en 1933 que s'ouvrit, à Phnom Penh, le lycée Sisowath ; le futur roi Sihanouk dut faire ses études secondaires à Saigon. Quant au Laos, il ne bénéficia que du collège Pavie, à Vientiane. Ni le Cambodge ni le Laos n'eurent d'université. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, un quart seulement de la jeunesse indochinoise était scolarisée. Et une grande partie l'était par les écoles catholiques, notamment celles des Missions étrangères de Paris et des Frères des Ecoles chrétiennes pour les garçons, des Amantes de la Croix (une congrégation fondée dans l'empire

d'Annam dès le XVII<sup>e</sup> siècle), des sœurs de Saint-Paul de Chartres pour les filles, et plusieurs autres congrégations.

Il faut néanmoins souligner qu'en Indochine, la France développa aussi certains enseignements plus spécialisés de grande qualité. Par exemple, des écoles techniques, des écoles d'art décoratif, ou, à un niveau supérieur, l'Ecole des travaux publics en 1918, l'Ecole des beaux-arts de Hanoi en 1924 ou l'Ecole d'art de Gia Dinh, lesquelles renouvelèrent profondément les arts annamites et contribuèrent au développement des artisanats traditionnels.

Enfin, dépassant la simple question de l'instruction, les efforts de l'administration coloniale furent importants en matière de recherche scientifique. Des organismes comme l'Institut Pasteur de Saigon, ouvert en 1891 par le docteur Calmette, puis celui de Nha Trang, créé en 1895 par le docteur Yersin, qui sera aussi le premier directeur de l'Ecole de médecine, l'Ecole française d'Extrême-Orient, fondée à Hanoi en 1900, l'Institut océanographique de Nha Trang, fondé en 1927, ont très durablement contribué au développement de l'Indochine dans ces différents domaines.

En dépit des limites incontestables de la politique française en faveur de l'instruction dans son empire d'Indochine, il n'en reste pas moins que ce fut ce siècle colonial qui, comme en matière économique, fit accéder ces pays à la modernité. D'ailleurs, ni les nationalistes ni les communistes ne le contestèrent vraiment, et aujourd'hui encore, le Vietnam socialiste en célèbre parfois les prolongements positifs.



À L'ÉCOLE RÉPUBLICAINE Ci-dessus : leçon de géographie à Hué, au centre du Vietnam, vers 1925. Page de droite : l'arrivée de Paul Beau, gouverneur général de l'Indochine, à Saigon, en 1902 (Dijon, Bibliothèque municipale). Il y défendrait une « politique d'association », cherchant à concilier colonialisme et Lumières.



## Dans quelle mesure la population indochinoise a-t-elle adhéré à l'Union ?

Les oppositions auxquelles se heurta la colonisation française en Indochine furent importantes, mais très diverses selon les lieux et les époques. Au Laos, elles furent négligeables – rappelons Auguste Pavie et son livre *A la conquête des cœurs* (1921) – car ce furent en très grande partie les autorités traditionnelles, en particulier le roi, qui souhaitèrent l'appui de la France pour se protéger du Siam et de l'empire d'Annam. Mais le cas était exceptionnel. De façon générale, la colonisation fut nettement plus conflictuelle.

Dans l'empire d'Annam, les résistances naquirent à deux niveaux différents. D'une part, ce fut le mandarinat qui, le premier, s'opposa à la pénétration française. Il comprit immédiatement que celle-ci imposerait un régime politique qui allait empiéter sur son propre pouvoir. C'est ce qu'on a appelé la « révolte des lettrés », à partir de 1885. En un sens, il s'agissait d'une révolte « nationale », le mandarinat incarnant la nation, mais aussi d'une révolte de classe, la colonisation mettant fin à leurs privilèges. Comme on l'a vu, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, les concours mandarinaux furent supprimés, donc, à terme, la classe mandarinale. Bien évidemment, la cour impériale, à Hué, était solidaire de ses mandarins, ses fonctionnaires ; la défense de la classe

mandarinale convergeait naturellement avec celle de l'empire face à la France.

Mais d'autre part, la paysannerie – il n'y avait guère que deux classes, le mandarinat et la paysannerie, au début de la colonisation – opposa aussi une forte résistance, soit qu'elle y fût incitée et entraînée par le mandarinat, soit qu'elle y fût poussée par la misère. Un des premiers grands nationalistes annamites, Phan Chau Trinh, en 1907, dénonçait le mépris dans lequel les colons français tenaient les indigènes, mais plus encore la rapacité du mandarinat envers la paysannerie. Les exemples parfaits de ce type d'opposition furent la « révolte des impôts », en 1908, ou encore celle du Dé Tham, un bandit de grand chemin qui réussit à soulever toute une armée de paysans durant plus de vingt ans et dont la France ne vint à bout qu'en 1913. De façon générale, ces jacqueries (plutôt que des mouvements nationalistes) furent surtout le fait du Nord (Tonkin) et du Centre (Annam), beaucoup plus pauvres que le Sud (Cochinchine).

Ces types d'opposition initiale à la colonisation avaient pratiquement cessé lors du premier conflit mondial. Le soulèvement du jeune empereur Duy Tan, en 1916, en fut l'une des dernières manifestations. Dès lors, la pacification achevée, les rapports entre indigènes

et métropolitains furent le plus souvent apaisés. Dans les années 1920, celles de « l'Indochine heureuse », la sécurité était générale dans la colonie. Mais ce fut aussi à cette même période que naquit le véritable nationalisme vietnamien, souvent inspiré du nationalisme chinois. Le Parti national du Vietnam fut créé en 1927, sur le modèle du Parti national de Chine (Kuomintang) de Tchang Kai-chek. C'est dire que, derrière une façade de rapports pacifiés entre métropolitains et indigènes, se profilait une contestation qui allait bientôt devenir violente.

Par opposition à ce qui se passa au Tonkin et en Annam, les rapports entre Français et indigènes furent beaucoup plus pacifiques en Cochinchine. Très tôt y émergea une bourgeoisie francophile, plus ouverte au monde extérieur, qui considérait la France moins comme une puissance dominante que comme une source de progrès. Les rapports entre les deux communautés en furent facilités. Ce fut dans le Sud que naquirent les partis nationalistes les plus modérés, y compris les courants politiques favorables à une véritable collaboration franco-annamite. Ce qui n'empêchait pas, dans certains cas, des relations conflictuelles, par exemple entre propriétaires de grandes plantations et main-d'œuvre parfois durement traitée.

Le cas du Cambodge, enfin, est assez différent. Le royaume connut aussi de graves soulèvements populaires, notamment en 1884-1885, mais ils étaient dus à des crises entre le pouvoir et l'administration coloniale, compliquées de rivalités dynastiques, plus qu'à des oppositions entre colons français et population cambodgienne. En fait, ce sera surtout dans les milieux bouddhistes et intellectuels que surgira l'opposition et, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, elle y demeurera cantonnée et fort réduite. Pour l'essentiel, les rapports entre Français et Cambodgiens après 1885 furent, comme avec les Laotiens, deux peuples bouddhistes, toujours assez pacifiques. En ce sens, le cas du Cambodge est fort différent de celui de l'empire d'Annam.

## Comment l'Indochine était-elle considérée en métropole ?



Dans un premier temps, sous le Second Empire, l'« aventure coloniale » toucha principalement les milieux catholiques, inquiets de la cruauté des persécutions religieuses et du nombre croissant d'exécutions de missionnaires et de convertis en Annam. L'opinion fut surtout choquée par la mise à mort, dans les pires tortures, de deux vicaires apostoliques (évêques) en 1857 et 1858. Ce fut l'une des causes principales de l'intervention française et de la colonisation de l'Indochine qui s'ensuivit.

Sous la III<sup>e</sup> République, après 1870, l'Indochine devint la source d'un profond clivage dans l'opinion publique, dont l'évolution dura jusqu'à la décolonisation. On était désormais en présence de trois courants de pensée qui datent précisément de la guerre franco-chinoise de 1883-1885. D'un côté émergea une forte opposition de droite, à la fois celle des libéraux conservateurs, inquiets du coût financier de cette politique, et celle de la droite nationaliste et royaliste, pour laquelle la priorité devait être la récupération de l'Alsace-Lorraine.

En revanche, la gauche, poussée par la franc-maçonnerie, était très favorable à la colonisation pour des raisons idéologiques et économiques. Jules Ferry était le symbole de cette politique : « *Les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures (...), le devoir de civiliser les races inférieures* » ; mais aussi : « *Il faut faire surgir des autres*

*parties du globe de nouvelles couches de consommateurs.* » C'était ni plus ni moins ce que Victor Hugo proclamait à propos de l'Afrique : « *Allez, Peuples ! Emparez-vous de cette terre ! Prenez-la ! A qui ? A personne. Prenez cette terre à Dieu. Dieu donne la terre aux hommes.* »

Enfin, à l'extrême gauche, celle des radicaux de Georges Clemenceau, on réfutait radicalement ce discours : « *Lors donc que, pour vous créer des débouchés, vous allez guerroyer au bout du monde, lorsque vous dépensez des centaines de millions, lorsque vous faites tuer des milliers de Français pour ce résultat, vous allez directement contre votre but (...). Non, il n'y a pas de droit des nations dites supérieures contre les nations inférieures.* »

Durant les décennies suivantes, l'opinion se partagera régulièrement entre ces trois tendances. Après 1919, l'argument Alsace-Lorraine tomba et la droite, désormais intéressée aux ressources économiques de l'Indochine, se rallia à la politique coloniale. Mais ce fut la gauche qui demeura presque constamment aux commandes de la politique indochinoise jusqu'au Front populaire. La grande majorité des gouverneurs généraux d'Indochine étaient issus de la franc-maçonnerie.

Quant à l'opinion publique métropolitaine, pour l'essentiel elle approuvait la politique indochinoise. L'Indochine devint « la perle de l'empire » et occupa une place de choix dans l'imaginaire français. La venue du roi du Cambodge, Sisowath, à l'Exposition coloniale de Marseille en 1906 fut l'objet d'une curiosité populaire considérable, tout comme la reproduction du temple d'Angkor Vat à celle de Paris en 1931 : 8 millions d'entrées, contre seulement 5 000 à la contre-exposition « La vérité sur les colonies », organisée à la même date par les anticolonialistes. Ce premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle vit fleurir nombre de livres à succès consacrés à l'Indochine : *Un pèlerin d'Angkor* (1912) de Pierre Loti, *Sur la route mandarine* (1925) de Roland Dorgelès, *La Voie royale* (1930) d'André Malraux, et bien d'autres. Alors que le cinéma parlant n'en était qu'à ses débuts, l'Indochine s'invitait à

l'écran dès 1932 avec *La Belle de Saigon*, film américain avec Jean Harlow et Clark Gable.

En ce début des années 1930, la situation politique commençait à se détériorer en Indochine. Le Parti communiste français, jusque-là fer de lance de l'anticolonialisme, crut pourtant bon de se rallier à une politique coloniale de compromis. Maurice Thorez, son secrétaire général, ne déclarait-il pas en 1937 : « *Si la question décisive du moment, c'est la lutte victorieuse contre le fascisme, l'intérêt des peuples coloniaux est dans leur union avec le peuple de France.* » Marguerite Duras, née près de Saigon, publia à Paris, en 1940, son premier livre, *L'Empire français*, ouvrage de propagande coloniale commandé par Georges Mandel, ministre des Colonies, dans lequel elle n'hésitait pas à citer Jules Ferry sur les races supérieures et inférieures. De 1883 à 1940, la boucle était bouclée. Jusqu'à la guerre, les critiques anticolonialistes relatives à l'Indochine furent presque toujours très minoritaires en métropole.

Il en ira tout différemment à partir de 1945 lorsque débutera la longue guerre d'Indochine. Dans un premier temps, socialistes comme communistes se montrèrent très ambigus concernant les solutions à apporter face à la proclamation de l'indépendance par le Viêt-minh en août 1945. Mais bientôt, les communistes optèrent pour le soutien au Viêt-minh, tandis que les socialistes (SFIO) restèrent toujours divisés et embarrassés. L'opinion publique, quant à elle, demeura assez indifférente au début, d'autant que le contingent n'était pas engagé dans le conflit. On espérait beaucoup de l'habileté militaire et politique du général Leclerc et de la possibilité de négocier. Mais peu à peu, l'intervention de la Chine communiste à partir de 1949, le coût de la guerre, le scandale des piastres (1952-1953), l'absence de résultats militaires entraînèrent une lassitude de l'opinion. Au lendemain de Diên Biên Phu, les accords de Genève, en juillet 1954, qui mettaient fin à près d'un siècle de colonisation, furent accueillis très favorablement – 60 % selon un sondage de l'époque – par la majeure partie de l'opinion métropolitaine.



#### JE T'AIME, MOI NON PLUS

Page de gauche : la reconstitution du temple d'Angkor Vat dans le bois de Vincennes, à l'occasion de l'Exposition coloniale de 1931. Ci-contre : scène de répression à Saigon, en juin 1930, photo tirée de l'album de famille du gendarme Adrien Noblot. Alors même que l'Indochine était considérée comme la « perle de l'empire » par l'opinion métropolitaine, la contestation antifranaïse se renforçait dans la colonie.

## Comment est née et s'est fortifiée la contestation antifranaïse dans les années 1930 ?

Cette contestation, née vers 1930, résultait tout à la fois de facteurs anciens et d'une crise très immédiate. Parmi les premiers figuraient deux types de contestation endémique : celle de la paysannerie et celle d'une nouvelle intelligentsia.

La condition paysanne s'était incontestablement améliorée depuis le début de la colonisation : nouvelles terres mises en culture (surtout dans le Sud), réduction des pouvoirs exorbitants du mandarinat traditionnel, abolition de certaines peines corporelles, etc. Mais, à l'inverse, la fiscalité rurale restait lourde – la « révolte des impôts », en 1908, en avait été la preuve – les grands travaux d'infrastructure, chemins de fer, routes, canaux, avaient exigé de nombreuses corvées impopulaires, les paysans étaient parfois fort mal traités, tant par certains colons français que par leurs créanciers chinois ou par des fonctionnaires annamites ; enfin, les progrès enregistrés dans la population urbaine étaient loin d'être aussi rapides dans les campagnes. Aussi la contestation allait-elle trouver au sein de la paysannerie une masse prête à l'insurrection, surtout au Tonkin et en Annam.

A un niveau très différent, le développement de l'instruction et l'enrichissement de certaines familles avaient donné naissance, principalement en Cochinchine, à une nouvelle bourgeoisie, instruite, ouverte aux idées venues de France, ayant parfois obtenu la nationalité française mais néanmoins non admise aux échelons les plus élevés de la fonction publique, réservés à des cadres métropolitains parfois moins compétents. Il s'ensuivit une frustration qui alimenta une grande partie du nationalisme, surtout de droite, voire de gauche. On en retrouva de nombreux cas dans le Parti constitutionnaliste créé en 1919, dont l'une des revendications était l'égalité de traitement entre métropolitains et indigènes, ou encore dans le Parti national du Vietnam (VNQDD) créé en 1927, voire le Parti communiste indochinois de 1930.

Par ailleurs, outre les facteurs internes, force est de noter que les influences étrangères jouèrent également un rôle majeur dans cette montée de la contestation. Et aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'une de ces influences fut celle de la France elle-même. Très tôt, certains intellectuels annamites lurent les grands classiques français, Montesquieu, Rousseau et autres, bien souvent par l'intermédiaire de leur

traduction en chinois (par Yan Fu notamment). Puis de grands traducteurs annamites apparurent, ainsi Nguyen Van Vinh (1882-1936), le traducteur de La Fontaine, Fénelon, Hugo, Balzac *et al.* Nombre de dirigeants politiques fréquentèrent la franc-maçonnerie française – Bui Quang Chieu, fondateur du Parti constitutionnaliste, Hô Chi Minh à Paris – et s'initiaient à la « philosophie des Lumières ». De premiers étudiants annamites en France y découvrirent les idées de liberté et d'égalité, voire le marxisme. En ce sens, la France fut l'une des principales sources du nationalisme vietnamien.

Pour rester dans le cadre asiatique, il faudrait remonter jusqu'au grand mouvement réformiste chinois de 1898. S'il échoua en Chine, il fut une source d'inspiration importante des premiers nationalistes annamites. Par exemple, un nationaliste comme Phan Boi Chau (1867-1940) avait lu l'*Histoire des réformes de 1898* et *L'Ame de la Chine* du principal réformiste chinois Leang Chi Tchoa. La victoire du Japon sur la Chine en 1895, puis sur la Russie en 1905, et la montée du nationalisme nippon de cette époque jouèrent également un rôle important dans l'éclosion du nationalisme annamite. Enfin, la naissance de la République chinoise en 1911-1912 et le « Mouvement (chinois) de mai 1919 » inspirèrent très directement la contestation en Indochine.

Ces différents facteurs, internes et externes, se conjuguèrent en 1930 avec le contrecoup en Indochine de la crise économique mondiale de 1929. Avec l'effondrement de la piastre, les prix du riz, de la soie et des matières premières, caoutchouc, houille, s'effondrèrent, soit tout ce qui faisait la force exportatrice de l'Indochine. Les répercussions dans les campagnes furent désastreuses. C'est sur ce levier que le nationalisme joua. En février 1930, le Parti national du Vietnam, d'inspiration chinoise, tenta une insurrection à Yen Bai, près de Hanoi : la majorité de la garnison de tirailleurs et de la population refusa de se joindre au mouvement, le Parti fut anéanti, mais la révolte n'en fut pas moins la première et spectaculaire explosion franchement nationaliste d'Indochine. Dans le même temps, deux jours plus tôt, Hô Chi Minh, l'homme du Komintern, créait à Hong Kong le Parti communiste du Vietnam. La coïncidence chronologique n'était pas fortuite : elle traduisait l'importance des facteurs extérieurs dans la contestation.





## Quel rôle le parti communiste indochinois a-t-il joué ?

Ce fut en grande partie à la suite de la scission de la SFIO et de la création du Parti communiste français, à Tours, en 1920, que quelques groupes communistes apparurent en Indochine, tant staliniens que trotskistes. Ce sont les cellules fidèles à Staline que Ho Chi Minh sera chargé d'unifier et qui donneront naissance au Parti communiste vietnamien en 1930.

Quant à Ho Chi Minh lui-même (1890-1969), fils de lettré, il ne fut en rien un leader de la paysannerie indochinoise. Parti à l'aventure en 1911 en France et en Angleterre, militant socialiste à Paris et présent à la naissance du PCF en 1920, il se fit recruter par le Komintern en 1923 et, après quelques années de formation en URSS, fut chargé par Moscou d'organiser des réseaux communistes en Chine (Canton, Shanghai, Hong Kong) et en Asie du Sud-Est (Siam et Malaisie). Il fut d'ailleurs membre des partis communistes français et chinois avant de s'occuper de l'Indochine. C'est dans le cadre de cette activité d'apparatchik de la III<sup>e</sup> Internationale qu'il fut amené, en février 1930, à Hong Kong, à réunifier, sur ordre de Moscou, les groupes communistes indochinois. C'est ainsi qu'apparut, à l'étranger, le Parti communiste vietnamien.

Plus intéressé par la subversion dans les empires coloniaux que par les libérations nationales, Moscou exigea immédiatement, dès octobre 1930, que le Parti fût réorganisé en un Parti communiste indochinois (PCI) et non plus seulement vietnamien, ayant aussi vocation à agir au Laos et au Cambodge. Bien évidemment, les trotskistes vietnamiens restaient en dehors de ce parti : dès 1931, sous la direction de Ta Thu Thau (1906-1945), ils s'organisaient en un groupe trotskiste indochinois, rattaché à la IV<sup>e</sup> Internationale en 1938. C'est dire que jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le PCI fut essentiellement une organisation subversive de l'Internationale

stalinienne et en rien un mouvement vietnamien de libération nationale dirigé par Ho Chi Minh.

Tout changea avec la guerre et l'occupation progressive de l'Indochine par le Japon, laquelle allait permettre le succès des communistes et l'anéantissement des trotskistes. En mai 1941, du côté chinois de la frontière avec le Tonkin – Ho Chi Minh n'était toujours pas rentré au Vietnam depuis 1911 – se tint une réunion entre communistes qui décida la création d'une Ligue pour l'indépendance du Vietnam (Viêt-minh), laquelle n'était rien d'autre que le PCI sous une autre appellation. Ho Chi Minh, quant à lui, fut emprisonné par les Chinois en 1942-1943. Au printemps 1943, le Viêt-minh établit sa première « zone libérée » d'environ un millier d'hommes au Nord-Tonkin, et en décembre 1944, Ho Chi Minh réussit à créer une base communiste au nord de Hanoi. Dès lors, la ligne du PCI/Viêt-minh était claire : lutter à la fois contre l'impérialisme français et l'impérialisme nippon. On constate combien était fragile à cette date la situation des communistes, qui n'avaient rien d'un mouvement de masse.

Finalement, douze mois suffirent au PCI pour s'imposer au pouvoir à la suite d'un coup d'Etat d'une extraordinaire audace. En métropole, l'Etat français de Vichy dont dépendait l'Indochine s'effondra en août 1944. Profitant de la rivalité entre gouvernement provisoire, résistance d'Indochine et administration indochinoise de Vichy, les Japonais occupèrent la totalité de l'Indochine en mars 1945 et y internèrent armée et administration coloniales. Puis le Japon se rendit le 15 août et capitula officiellement le 2 septembre suivant, les fonctionnaires et militaires français étant toujours internés. En Indochine, le pouvoir était vacant. Sous couvert du Viêt-minh, qui obtint l'abdication de Bao Dai, le PCI sut s'emparer : ce même 2 septembre, il réussit à soulever la population de Hanoi, et Ho Chi Minh proclama l'indépendance et l'établissement d'une République démocratique du Vietnam dans l'enthousiasme populaire.

Bientôt, nombre de leaders d'opposition furent physiquement éliminés : Pham Quynh, principal ministre de l'empereur Bao Dai, Ta Thu Thau, chef des trotskistes, Bui Quang Chieu, ancien président du Parti constitutionnaliste, *et al.* Des milliers de membres du Parti national du Vietnam, allié au Kuomintang chinois, furent exécutés. Le PCI contrôlait ainsi l'essentiel du gouvernement révolutionnaire. Mais pour faire reconnaître cette indépendance, il lui faudrait huit années de négociations et de guerre, de 1946 à 1954, durant lesquelles il sut, avec l'aide déterminante de la Chine communiste, rassembler une grande partie du peuple vietnamien en vue de la victoire.

**BRAS DE FER** En haut : Ho Chi Minh à son bureau, vers 1950, avec les portraits de Lénine et Staline. Fondateur du Viêt-minh en 1941, il avait été, dès la fin des années 1920, le représentant du Komintern en Asie du Sud-Est. Page de droite : les soldats de l'armée impériale japonaise en route pour envahir le Tonkin en 1940. Le 22 septembre, ils franchirent par surprise la frontière chinoise et prirent la ville de Lang Son.

## En quoi la politique menée par la Chine et le Japon a-t-elle préparé la fin de l'Indochine française ?

Outre l'URSS de Staline et les Etats-Unis de Roosevelt, Japon et Chine jouèrent effectivement un rôle important dans la fin de l'Indochine française. Toutefois, la défaite du Japon, en 1945, ne lui permit pas de peser sur la véritable indépendance de l'Indochine, celle de 1953-1954, tandis que la proximité géographique de la Chine et son passage au communisme en 1949 en firent un acteur majeur de celle-ci.

Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, après sa victoire sur la Chine en 1895, le Japon s'était imposé en Asie par une seconde victoire, bien plus emblématique, car acquise, cette fois, sur une puissance blanche, la Russie. Le nationalisme annamite y fut sensible : le prince Cuong De, descendant direct de l'empereur Gia Long, fondateur de la dynastie d'Annam, et le nationaliste Phan Boi Chau partirent vers le Japon et s'inspirèrent de son nationalisme, créant ainsi le mouvement *Dong Du* (« marche vers l'est »). Durant toute sa période militariste, le Japon s'efforça d'entretenir en Indochine un courant nationaliste qui lui fût favorable.

Finalement, avec la guerre, le Japon s'imposa progressivement en Indochine, zone stratégique importante pour lui au sud de la Chine. Lors du « coup du 9 mars 1945 », il finit par occuper l'ensemble du pays. Ce fut, en quelques mois, l'occasion de satisfaire certaines revendications fondamentales, telle l'unité du Vietnam, et surtout d'amener les trois monarchies d'Annam, du Laos et du Cambodge à proclamer leur première indépendance, un acquis sur lequel la France aurait bien du mal à revenir. En ce sens, le rôle du Japon fut important dans la décolonisation.

Toutefois, celui de la Chine devait être incomparablement plus décisif. On a déjà souligné combien le nationalisme vietnamien s'alimenta au nationalisme chinois dès le début du XX<sup>e</sup> siècle. Avant la guerre, à une époque où le Parti communiste indochinois ne comptait pas, le principal mouvement indépendantiste d'Annam était le Parti national du Vietnam (VNQDD). Calqué sur le Parti national de Chine (Kuomintang), il en dépendait

étroitement, son idéologie étant purement et simplement fondée sur les idées de Sun Yat-sen. C'est d'ailleurs en partie ce qui expliquera son échec. Parti national et Parti communiste s'affrontèrent violemment lors de la révolution d'août 1945. Les Alliés ayant décidé, à cette date, que ce seraient les troupes de la Chine nationaliste qui désarmeraient les Japonais au nord de l'Indochine, l'occupation chinoise du Tonkin parut être une chance pour le Parti national du Vietnam. En fait, l'animosité ancestrale des Vietnamiens à l'encontre des Chinois tourna à son désavantage et les communistes réussirent à éliminer physiquement et politiquement le VNQDD, dont les débris durent se réfugier en Chine.

Finalement, ce furent la défaite de Tchang Kai-shek et la proclamation de la République populaire de Chine par les communistes en octobre 1949 qui donnèrent définitivement l'avantage au PCI/Viêt-minh. L'aide militaire chinoise et l'effort exceptionnel des troupes du Viêt-minh permirent la victoire de Diên Biên Phu le 7 mai 1954. En revanche, la Chine communiste imposa à Genève, en juillet 1954, une solution politique – la division du Vietnam au 17<sup>e</sup> parallèle –

qui fut considérée comme une humiliation par le Parti communiste vietnamien. Après la réunification enfin obtenue en 1975, elle serait en 1979 à l'origine du conflit frontalier avec la Chine.

François Joyaux est professeur émérite de civilisation de l'Asie de l'Est à l'Institut national des langues et civilisations orientales.

### À LIRE de François Joyaux



*Nouvelle histoire de l'Indochine française*, Perrin, 448 pages, 24 €.  
*Duy Tan. Un empereur dans la France libre*, Perrin, 352 pages, 24 €.  
*Nam Phuong. La dernière impératrice du Vietnam*, Perrin, 368 pages, 23 €.

65  
ANNÉE  
D'HISTOIRE



# 9 MARS 1945 Les Japs attaquent

Alors que leur défaite semble inéluctable, les soldats du Mikado s'emparent brutalement du pouvoir en Indochine. Ce coup de force portera un coup fatal à la France.

« Si on est vivant, c'est grâce à la bombe atomique. » Cette phrase surprenante est un véritable leitmotiv, prononcé dans toutes les familles qui ont fait l'expérience de l'occupation nipponne en Indochine. Aujourd'hui encore, ceux qui étaient alors enfants continuent de la marteler au fil des témoignages. De fait, en accélérant la capitulation du Japon, les explosions nucléaires ont mis fin au cauchemar vécu par les 40 000 personnes qui constituaient la société coloniale d'Indochine. Parqués dans des camps ou des ghettos, en fuite dans la brousse, affamés, à la merci de la Kempeitai, la sinistre gendarmerie militaire surnommée la « Gestapo japonaise », ces hommes et ces femmes se voyaient tous promis à une mort certaine. L'épisode n'a duré que six mois, mais il a laissé de profondes cicatrices chez ces rescapés, dont l'histoire est oubliée, mais que les historiens considèrent comme le début de la guerre d'Indochine et même du grand processus de décolonisation.

Depuis la défaite de juin 1940, l'Indochine vit dans une singulière situation d'autarcie. La colonie de Cochinchine et les protectorats du Tonkin, de l'Annam, du Laos et du Cambodge sont dirigés par l'amiral Decoux depuis qu'il a remplacé le général Catroux au poste de gouverneur général le 25 juin 1940. Surnommé « Pan Pan » (deux coups), l'amiral sait que la souveraineté sur laquelle il veille est fragile. Dès le début de la guerre, la menace principale est venue des Japonais, qui reprochent à l'Indochine d'offrir à leurs



ennemis chinois une voie d'approvisionnement majeure, notamment le chemin de fer du Yunnan qui relie Haiphong à Kunming. A plusieurs reprises, ils tentent d'obtenir l'interruption des flux et exigent la mise en place d'une commission de contrôle. D'abord prudents, ils renforcent leur emprise après la défaite française du printemps 1940. Si Catroux était sur le point de céder, Decoux va se montrer plus résolu.

C'est à Vichy, entre diplomates, que les choses vont se jouer et débouchent sur un accord signé le 30 août 1940 à Tokyo (le Japon n'est alors pas encore engagé dans la Seconde Guerre mondiale) par l'ambassadeur de France Charles Arsène-Henry et le ministre nippon des Affaires étrangères, Yosuke Matsuoka. Désapprouvé par

Decoux, cet accord permet aux Japonais de disposer d'aérodromes au Tonkin, de déployer des troupes, et il met fin aux livraisons de matériel aux Chinois. Le 22 septembre 1940, alors même que la convention d'application vient d'être signée, les Japonais attaquent par surprise le Tonkin depuis le sud-ouest de la Chine, où ils sont présents depuis fin 1939. Stratégie d'intimidation ? 35 militaires français sont tués, 2 500 sont faits prisonniers : l'impact psychologique sur la population autochtone est désastreux. Quant à l'amiral Decoux, il sait désormais à quel type d'adversaire il a affaire.

Ce militaire ne doit pas oublier les affaires civiles. Du point de vue politique, il va décliner une version tropicale de la Révolution nationale, à vrai dire assez souple, même si l'administration et l'armée vont compter des purges réelles chez leurs cadres francs-maçons ou juifs, et chez ceux qui ont la réputation d'être gaullistes et dont les rangs vont s'étoffer au fil des années. Mais ce qui préoccupe davantage l'amiral, c'est la gestion des pénuries, la tenue et le moral de la population européenne, et aussi la mise en place de mesures en faveur des populations autochtones. Si le climat de ces années est par bien des aspects léthargique, Decoux va toutefois réussir à tenir la barre, ce dont la majorité des Européens lui saura gré. Néanmoins, sans cesse, il doit faire obstacle aux menaces qui pèsent sur la présence française.

En janvier 1941, il parvient ainsi à résister à une attaque de la Thaïlande (régie depuis



**CHASSE GARDÉE** Page de gauche : l'amiral Decoux, gouverneur général de l'Indochine, et le général Nishihara, chef de la mission japonaise d'observation militaire, à Hanoi, le 25 juillet 1940. Ci-dessus : troupes de l'armée impériale japonaise dans le centre-ville de Saigon vers 1944.

1938 par une dictature fascisante) au Laos, à l'occasion de laquelle la flotte française réussit, à Koh Chang, à remporter la dernière victoire navale homologuée de la Royale. Le 29 juillet de la même année, à Vichy, l'amiral Darlan cède à de nouvelles exigences japonaises et signe avec l'ambassadeur Kato un accord aux termes duquel les troupes de l'empereur peuvent circuler librement sur tout le territoire et accéder à de nombreux aérodromes supplémentaires, sans compter des conditions avantageuses de livraison de denrées et de biens. A quelques mois de l'attaque de Pearl Harbor, c'est un avantage considérable : l'Indochine devient un port avancé pour l'empire du Soleil levant.

Commence alors une étonnante coexistence entre les populations d'Indochine et les forces nippones, qui installent leurs garnisons dans des casernes situées souvent en périphérie des principales localités. La

présence de ces soldats n'a alors rien d'oppressant : on les voit peu souvent, et quand on les croise, leur allure singulière, avec leurs casquettes tronconiques et leurs fixe-chaussettes, déclenche souvent l'hilarité. En attendant, d'autres nuages se profilent et préoccupent l'administration française. En particulier l'essor des groupes nationalistes et de différentes sectes, ou encore le renforcement d'un mouvement d'obédience communiste, dirigé par un certain Nguyen Ai Quoc, surnommé Hô Chi Minh, qui a pris le nom de Viêt-minh en mai 1941 à l'occasion d'un congrès organisé dans les hauts plateaux du Tonkin, à Pac Bo. Il est encore trop tôt pour agir, estime Hô Chi Minh : il faut attendre le moment favorable, ou *thoi co*.

Cette occasion favorable va se rapprocher quand le sort des armes s'inverse pour les Japonais, qui cumulent les revers depuis la bataille de Midway, en juin 1942, puis celle de Guadalcanal en août 1942. Sur la carte, l'Indochine apparaît comme une voie de repli précieuse pour les troupes nippones stationnées en Birmanie, en Malaisie ou aux Indes néerlandaises. Les Américains ne tardent pas à s'en apercevoir et entament des campagnes intenses de bombardement. En vertu de l'accord Darlan-Kato, les Français sont censés joindre leurs efforts à ceux de la DCA japonaise, mais on dit que les batteries tricolores visent singulièrement mal quand il s'agit de passer à l'action... Les victimes des bombardements sont nombreuses. On





compte 492 morts à Hanoi le 12 décembre 1943 et 223 à Saigon le 4 mai 1944 ; de nombreux cargos et escorteurs sont envoyés par le fond. Malgré ce contexte, l'amiral Decoux s'efforce de rester fidèle à sa doctrine : tenir.

Du côté japonais, on prend de plus en plus au sérieux la possibilité de devoir faire transiter par l'Indochine des armées en déroute. Aux Philippines, le général MacArthur a débarqué à Leyte le 17 octobre 1944. En Birmanie, la reconquête par les Alliés devient inexorable à partir de décembre 1944. Il est donc indispensable aux yeux des Japonais que le terrain soit le plus sécurisé possible. Les 63 000 hommes (dont 50 000 autochtones) dont dispose l'amiral Decoux ne sont pas à négliger, même s'ils sont fatigués par le séjour colonial prolongé et notoirement sous-équipés. Par ailleurs, les renseignements nippons n'apprécient guère les échos qui se font de plus en plus nombreux indiquant que se structurent des réseaux de résistance clandestins, d'obédiences diverses, davantage spécialisés dans le renseignement que dans l'action, mais qui pourraient se révéler nuisibles.

Sur le papier, ces mouvements hétérogènes ont un chef, le général Mordant, commandant supérieur des troupes du groupe de l'Indochine, nommé le 29 février 1944 par le général De Gaulle, mais qui n'envisage qu'avec réticence d'assumer cette responsabilité. Le chef de la France libre, informé de cette réaction pusillanime, ne cède pas pour autant. Mordant est confirmé dans ses fonctions. Nom de code : « Narcisse ». Avec l'aide du général Aymé, qui lui a succédé comme chef des forces « officielles » d'Indochine, il s'attelle à la rédaction de plusieurs plans, qui prévoient en particulier la constitution de maquis, pour faire face à une attaque japonaise jugée inévitable. Du matériel et des agents commencent à être parachutés. Dans les rues de Hanoi et de

Saigon, on voit des jeunes gens fumer avec la plus grande décontraction des Camel ou des Chesterfield trouvées dans les conteneurs. Les Japonais le savent, bien sûr.

## La sidération

Le 9 mars 1945, six jours après la libération de Manille, c'est le coup de tonnerre. Au cours des journées précédentes, les services de la Sûreté avaient pu observer quelques mouvements de troupes, des exercices inhabituels, des achats singuliers, comme de nombreuses lampes de poche et des piles de recharge. Ils font remonter ces informations, mais elles laissent incrédules les chefs militaires, qui considèrent hautement improbable une intervention des 70 000 hommes du général Tsuchihashi stationnés en Indochine. Seul le général Sabattier, qui commande la division du Tonkin, prend au sérieux le rapport de la Sûreté. Il a raison.

Le 9 mars, donc, dans l'après-midi, dans toute l'Indochine, de la frontière chinoise au delta du Mékong, les Japonais attaquent. Déferlant de leurs casernes, ils se ruent vers les postes frontières, les citadelles, les camps militaires, les commissariats, les bâtiments officiels. De nombreux hauts responsables sont immédiatement arrêtés, à commencer par l'amiral Decoux, piégé à Saigon alors qu'il participait à une réunion avec l'ambassadeur Matsumoto, évidemment informé de l'attaque qui allait se déclencher. Les villes de Saigon, Phnom Penh, Hué, tombent au cours de la nuit pour les deux premières, au petit matin pour la troisième. Au Laos, Vientiane tombera un peu plus tard, mais l'attaque y avait été plus tardive.

C'est au Tonkin que vont se dérouler les combats les plus féroces. Le 10 mars, à Haiphong, la garnison de la caserne Bouet, à bout de cartouches et de grenades, se rend à 10 h 30. Les hommes du colonel Lapierre laissent derrière eux 43 tués. A Hanoi, à la

citadelle, les Japonais ne progressent que mètre après mètre, en raison de la résistance acharnée des soldats du général Massimi. Pour tirer leurs derniers obus, ses canons sont réglés sur la hausse zéro. A 15 h 30, ce 10 mars, il doit se rendre. Au nord du Tonkin, des localités stratégiques vont aussi tomber les unes après les autres : Lang Son, Lao Cai, Ha Giang, Cao Bang, Yen Bai... Le 14 mars, on peut considérer que toute résistance a cessé en Indochine française.

Ce qui frappe les esprits est non seulement la soudaineté de l'assaut, mais aussi sa violence. Des massacres épouvantables sont perpétrés par les Japonais. A Lang Son, les prisonniers sont abattus à la mitrailleuse au fort Brière de l'Isle, ou à la baïonnette sur les berges du Song Ky Kong. Le général Lemonnier, capturé dans la ville, est décapité à coups de sabre. A Ha Giang, on rapporte aussi des massacres et des viols, les civils n'étant pas épargnés. A Dong Dang, où une compagnie de tirailleurs tonkinois a résisté jusqu'au 12 mars, on décapite les prisonniers dont l'un, le soldat de première classe Fernand Cron, arrivera miraculeusement à s'extraire de la fosse avec une plaie béante au cou. On pourrait multiplier les exemples. A Ha Coi, le capitaine Régnier, que l'on appellera plus tard le « chevalier d'Assas de l'Indochine » en raison de son héroïsme, est lâchement assassiné sous les yeux de sa femme et de sa fille, après avoir été roué de coups. C'est en se portant à son secours que le colonel Le Cocq, venu de Moncay, est tué d'une balle en plein cœur. Cet officier, l'un des très rares Compagnons de la Libération d'Indochine, a donné son nom à une promotion récente de l'école spéciale militaire de Saint-Cyr (2021-2024).

Commence alors pour l'Indochine française un long supplice. Partout, les Japonais imposent leur ordre. Les civils sont parqués dans des quartiers transformés en véritables ghettos, notamment à Hanoi, Haiphong, Nam Dinh, Dalat, Vinh, Hué, Nha Trang, Saigon, Phnom Penh ou Vientiane. La faim y règne, les maladies pullulent et la peur est omniprésente, notamment celle de se retrouver dans les griffes de la sinistre Kempeitai, la police militaire japonaise, qui ouvre des centres d'interrogatoire où elle torture les hommes qu'elle arrête et entasse dans



**MASSACRE ET TORTURE** Page de gauche : soldats français prisonniers des Japonais à Lang Son, après le coup de force du 9 mars 1945. Ils seront, pour la majorité d'entre eux, massacrés. Ci-dessus : les anciens prisonniers de la Kempeitai, la police militaire japonaise, rassemblés à Saïgon en décembre 1945, pour reconnaître leurs bourreaux.

des cages à tigre aux conditions d'hygiène abominables. Il arrive que ceux qui y meurent soient ensuite incinérés et que les urnes soient restituées à leurs familles, dans un formalisme incompréhensible qui renforce la terreur des civils encore « libres ». Il convient de mentionner enfin, dans le dispositif répressif nippon, les authentiques camps de concentration ouverts à Hoa Binh et à Pak-song, où la mortalité est stupéfiante.

Parmi les Européens, des militaires et quelques civils vont tout faire pour échapper au piège. Ils disparaissent dans la brousse ou dans la jungle, souvent sans armes et sans vivres, parfois juste vêtus d'un short et d'une chemisette. Individuellement, par petits groupes, ils s'efforcent d'abord de fuir, et pour une partie d'entre eux de rejoindre les maquis dont ils ont entendu parler. Beaucoup disparaîtront. D'autres parviendront à prendre les armes et à participer à des combats ponctuels, ou effectueront des raids hallucinants, poursuivis par des Japonais rompus au combat de jungle. Le plus connu est celui de la fameuse colonne Alessandri, forte de plusieurs bataillons, partie du confluent de la rivière Noire et du fleuve Rouge, au Tonkin, pour gagner la Chine au nord. L'un de ses officiers, un légionnaire, le capitaine Gaucher, notera dans son rapport, lors de son passage à Diên Biên Phu, qu'il s'agit d'une « *cuvette indéfendable* ». C'est là qu'il sera tué neuf ans plus tard.

Accéléré par la « bombe atomique », l'effondrement du Japon finit néanmoins par advenir. C'est la fameuse « occasion favorable » attendue par Hô Chi Minh, avec

le soutien très ambigu des services spéciaux américains, qui n'imaginent pas un retour au *statu quo* en Indochine. Le 17 août, deux jours après l'annonce de la capitulation par Hiro Hito, les hommes du Viêt-minh s'infiltrèrent à Hanoi, où les Français ne sont toujours pas libérés. Le 28 août, leur chef vient en personne dans la capitale du Tonkin et prend la tête d'un gouvernement provisoire dont le mot d'ordre est clair : « *Doc Lap* ». L'indépendance ! Les Français, toujours parqués, redoutent le lynchage, tandis qu'à Saïgon, des assassins abattent des civils sous le regard passif des Japonais toujours en place. Un cauchemar chasse l'autre. Néanmoins, avec l'arrivée progressive des Chinois au nord et des Britanniques au sud, le Viêt-minh va repenser sa stratégie. Pour les Européens, l'humiliation est complète. Au mois d'octobre, alors que le général Leclerc débarque enfin à Saïgon, des Français sont encore captifs dans la citadelle de Hanoi, gardés cette fois-ci par des... Chinois. Quant à l'amiral Decoux, il est envoyé en métropole pour être jugé. Il obtiendra un non-lieu.

3 000 morts environ, sur une population européenne de 40 000 âmes. Comme si, en métropole, 3 millions de personnes avaient péri, victimes des Allemands, en l'espace de six mois. La comparaison a ses limites, mais elle permet de mesurer l'ampleur du traumatisme subi par les Français. Traumatisme d'autant plus douloureux qu'il n'a jamais

été l'objet de la compassion nationale. Souvent considérés comme « vichystes » ou comme garants d'un ordre colonial nécessairement injuste, beaucoup sont rentrés en métropole presque honteusement, quand ils ne sont pas passés par des commissions d'épuration qui ont brisé de nombreuses carrières. L'Indochine française ne se relèvera pas de ce coup de force, qui inaugure véritablement la guerre d'Indochine et qui a montré la vulnérabilité de l'ordre européen. Les Américains, qui ont tant aidé le Viêt-minh en ces heures de 1954, en feront l'expérience à leur tour. 

## À LIRE de Guillaume Zeller



*Les Cages de la Kempeitai. Les Français sous la terreur japonaise. Indochine, mars-août 1945*  
Tallandier  
« Texto »  
288 pages  
9,50 €

**SUR LE QUI-VIVE**

Des militaires français protègent des hommes du génie vietnamien qui réparent les communications coupées par une attaque du Viêt-minh à Hoa Binh, au sud-ouest de Hanoï, en novembre 1951.

© KEYSTONE-FRANCE.





# Chronique d'une défaite annoncée

Par le lieutenant-colonel Ivan Cadeau

Dès 1940 et l'intrusion japonaise, la France a vu vaciller son empire d'Indochine et se renforcer les nationalismes locaux. Prise dans les nouveaux enjeux des débuts de la guerre froide, elle a mené durant huit ans une guerre perdue d'avance.



C'est au printemps 1943, que le Comité français de libération nationale (CFLN), codirigé par le général De Gaulle, décida de la mise sur pied du corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (CEFEO). Dans l'esprit de ses responsables, il s'agissait alors de disposer de forces destinées à prendre part à la lutte contre le Japon aux côtés des Alliés et de participer à la libération de l'Indochine. Comme l'écrivait plus tard le chef de la France combattante dans ses Mémoires, cette contribution lui apparaissait comme une nécessité politique, car « *le sang français versé sur le sol de l'Indochine nous serait un titre imposant* ». De fait, les populations autochtones avaient été témoins de l'effondrement du pays comme de son déclasserment sur la scène internationale, et il paraissait important que la France retrouve, en même temps que ses possessions, son prestige. A cette date toutefois, son retour en Asie du Sud-Est ne constituait pas une priorité alors que le territoire national était toujours sous le joug allemand, et il faudrait attendre la fin de la guerre en Europe pour que le CEFEO ne devienne une réalité.

C'est difficilement et dans un contexte de crise des effectifs et de pénurie de matériels que seront finalement regroupées les unités destinées à restaurer la souveraineté française mise à mal pendant cinq ans par le Japon. La capitulation de celui-ci, le 15 août 1945, entraîne la redéfinition de la mission du corps expéditionnaire : désormais, l'armée française doit rétablir l'ordre face aux troubles insurrectionnels suscités par de nombreux partis nationalistes qui s'opposent au retour des Français, et notamment le Viêt-minh. Ce mouvement d'obédience communiste est dirigé par Hô Chi Minh, un vieux leader révolutionnaire, secondé par une équipe composée d'hommes dont les revendications indépendantistes se doublent d'un programme fondé sur les préceptes marxistes-léninistes.

Profitant du vide politique laissé par la défaite japonaise, Hô Chi Minh proclame l'indépendance du Vietnam à Hanoi le 2 septembre 1945, devant une foule en liesse, un acte qui compromet davantage encore le retour de la France. Celui-ci est, par ailleurs, rendu plus difficile encore par le retrait de l'aide américaine, qui refuse de cautionner une entreprise jugée « colonialiste », et par l'arrivée des Chinois et des Britanniques qui, conformément aux accords signés à Potsdam au mois de juillet précédent, ont pour tâche de désarmer les combattants japonais sur l'ensemble de l'Indochine, au nord du 16<sup>e</sup> parallèle pour les premiers, au sud pour les seconds. C'est donc un contexte local et international particulièrement complexe que doivent alors affronter l'amiral Thierry d'Argenlieu, nommé haut-commissaire de France en Indochine, et le général Leclerc, commandant supérieur des troupes.

Les premiers éléments du CEFEO qui débarquent en Cochinchine (la partie sud de l'actuel Vietnam) en septembre-octobre 1945 sont d'emblée confrontés à une situation troublée, particulièrement au Vietnam : les populations sont hostiles ou passives, et la crainte des assassinats empêche les éventuels ralliements. L'emprise du Viêt-minh sur les habitants est déjà importante et ce que celui-ci n'obtient pas par la persuasion et l'adhésion, il l'obtient par la coercition. La prise en main et l'encadrement idéologique des populations autochtones, contre lesquels les mesures prises par les Français resteront inadaptées et insuffisantes durant toute la guerre, se mettent en place dès cette époque. Les infrastructures, déjà fortement endommagées par les bombardements américains entre 1943 et 1945, font l'objet de destructions de la part des milices du Viêt-minh qui cherchent à entraver la liberté d'action des Français, les ouvrages d'art représentant des objectifs privilégiés.



À MARCHÉ FORCÉE Ci-dessus : Hô Chi Minh est accueilli à l'aéroport du Bourget par le ministre de la France d'Outre-Mer, Marius Moutet, le 22 juin 1946, pour participer à la conférence de Fontainebleau, qui doit statuer sur l'indépendance du Vietnam.  
Page de gauche : parade du Viêt-minh dans les rues de Hanoi, après l'évacuation des derniers Français, le 9 octobre 1954.

La pratique généralisée de la guérilla par un adversaire qui refuse le combat et paraît insaisissable désoriente les combattants européens qui, en Europe, ont eu l'habitude d'un ennemi usant des modes d'action conventionnels tels qu'enseignés dans les armées occidentales ; dans cette perspective, les embuscades et autres attaques de postes symbolisent le caractère irrégulier de la guerre qui secouera l'Indochine jusqu'en 1954.

A la fin de l'année 1945, la présence française n'est effective que dans les principaux centres urbains de Cochinchine. Si la réoccupation du Laos est soumise au départ des troupes chinoises, celle du Cambodge s'est déroulée sans heurts majeurs, notamment en raison de la faiblesse du nationalisme cambodgien et de la garantie que la France représente depuis le XIX<sup>e</sup> siècle contre les vellétés thaïlandaises et vietnamiennes. A cette date, le corps expéditionnaire ne rassemble qu'une trentaine de milliers de combattants mais, devant le besoin impérieux d'effectifs, commence une politique de recrutement local qui n'ira qu'en s'accroissant et qui, selon l'expression consacrée de l'époque, prend le nom de « jaunisement ». Alors que se déroulent les opérations de réimplantation de la présence française, l'amiral Thierry d'Argenlieu, le général Leclerc et leurs grands subordonnés civils et militaires mènent une intense politique de négociations qui vise, d'une part, à obtenir le départ définitif des troupes chinoises (les Britanniques évacuant leurs dernières troupes à la fin du mois de janvier 1946) et d'autre part à définir la place future de l'Indochine et ses relations avec la métropole. Si les accords du 6 mars 1946, signés entre la France et le Viêt-minh, entérinent le retour des Français au Tonkin – la partie nord

du Vietnam –, les conférences qui suivent (Dalat, Fontainebleau) révèlent l'antagonisme total des positions.

A cette date, les Français n'envisagent en effet l'existence d'un Vietnam que sous une forme amputée et à l'autonomie limitée : le pays ne serait composé que par les deux anciens protectorats du Tonkin et de l'Annam (sa partie centrale) et serait subordonné à une Fédération indochinoise (restant à créer) elle-même englobée dans la future Union française prévue par le projet constitutionnel de la IV<sup>e</sup> République. La Cochinchine garderait, en revanche, son statut de colonie. A cela, le Viêt-minh répond par deux mots : indépendance et réunification du pays par le rattachement de la province du Sud. L'obstacle qu'y met la France n'est pas seulement juridique : nombre d'élites cochinchinoises, dont certaines issues du métissage, refusent une réunification qui se ferait aux dépens de leurs intérêts. Dans le souci de fédérer le plus grand nombre et d'afficher un caractère d'union, la réelle nature politique du Viêt-minh et sa volonté d'instaurer un régime communiste sont à l'époque délibérément mises en retrait. En définitive, après une année de discussions, l'inconciliabilité des positions trouve son dénouement le 19 décembre 1946 quand les milices armées du Viêt-minh attaquent l'ensemble des garnisons du CEFEO au nord du Vietnam.

## La montée en puissance du Viêt-minh

Le « *clash de Hanoi* » ou les « *vêpres tonkinoises* », comme est appelé à l'époque l'événement, entraîne la rupture des négociations. A Saigon comme à Paris, même si l'on est conscient que la solution au conflit ne peut être que politique, c'est la voix des





armes qui est pour l'heure privilégiée : il convient de rétablir l'ordre avant toute reprise des discussions. Celles-ci ne sauraient, par ailleurs, être menées avec le Viêt-minh. Aussi, Hô Chi Minh et son équipe sont-ils – un peu rapidement – disqualifiés et le gouvernement français entreprend-il de trouver des interlocuteurs plus « conciliants ». C'est ainsi que s'esquisse dès le mois de janvier 1947 la « solution Bao Dai », du nom de l'héritier en titre du trône impérial. Celui-ci a un temps exercé le pouvoir au cours des années 1930, mais ses tentatives de réforme se sont heurtées aux autorités coloniales qui l'en ont écarté. Il représente cependant toujours, aux yeux de nombreux Vietnamiens, la tradition et l'ordre ancien. La restauration de l'institution monarchique et de son prétendant sur le trône d'Annam doit permettre, pense-t-on alors, de fournir à la France un allié sauvegardant l'essentiel de ses intérêts. Mais, tant en raison des erreurs et maladresses françaises que des tergiversations et exigences de Bao Dai, cette « solution » va mettre trois années à aboutir. Un temps précieux mis à profit par le Viêt-minh pour affermir son autorité et apparaître comme le seul mouvement indépendantiste porteur du sentiment national vietnamien. Ce qu'il devient de facto.

Face à la multiplication des attaques des voies de communication, au harcèlement des petites garnisons et aux embuscades meurtrières de plus en plus sophistiquées, les états-majors français mettent en place une politique de « pacification ». Concrètement, il s'agit d'assurer la protection et le contrôle des populations tout en obtenant le renseignement nécessaire à abattre l'appareil politico-militaire du Viêt-minh par l'édification de centaines de postes enserrant le territoire au sein d'un véritable maillage territorial. Toutefois, malgré les efforts entrepris dans ce domaine, cette politique se solde par un échec. D'une part, l'activité nocturne des postes est interdite par la crise endémique des effectifs du corps expéditionnaire. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, la carrière militaire ne suscite pas l'engouement des jeunes Français. Quant aux contraintes financières qui pèsent sur le budget, elles limitent considérablement

le volume du corps expéditionnaire. Les sections d'infanterie ou du génie, qui comptent normalement 45 hommes, tombent à une trentaine. Certains bataillons, dont les effectifs théoriques sont d'environ 900 combattants, en alignent péniblement 600 dans la réalité. Dans ce contexte, à la fin de la guerre, le taux des soldats autochtones explose et l'on parle alors de « surjaunissement » des unités. Au début de l'année 1954, on compte ainsi 5 400 parachutistes vietnamiens, cambodgiens et laotiens pour 5 500 parachutistes français et légionnaires. Ensuite, l'instruction est insuffisante et la motivation de la troupe reste faible, les hommes (contrairement à leurs adversaires du Viêt-minh) ne semblent pas assez sensibilisés à leur mission – ils manquent de « mystique », comme l'écrivent les officiers français. Le jeu des relèves (un séjour en Indochine dure en moyenne vingt-quatre mois) mais surtout l'absence d'une politique cohérente des Français se révèlent préjudiciables à la stratégie opérationnelle.

De 1949 à 1950, les décisions prises à Paris, à Saïgon et à Hanoi font en effet porter alternativement leurs efforts sur le nord et le sud du Vietnam, empêchant toute action continue sur un même territoire. L'armée manquant de moyens et peinant à comprendre les aspects sociologiques et psychologiques du combat, les populations vietnamiennes échappent progressivement à l'influence française. C'est là, surtout, que la guerre se perd. Quant à la recherche des unités de ce qui devient officiellement en 1950 « l'armée populaire du Vietnam », elle se révèle décevante : les modes d'action français (ratissage, bouclage et neutralisation) sont presque toujours identiques et décelés bien en amont par le Viêt-minh, bien informé sur le dispositif et les intentions de son adversaire grâce à un remarquable service de renseignement. La lenteur de la progression sur un terrain difficile et l'absence de secret opérationnel débouchent sur de médiocres résultats et les formations du Viêt-minh peuvent presque toujours s'exfiltrer des « pièges » qui leur sont tendus.

Les résultats des grandes opérations menées entre 1947 et 1950, qui visent la destruction de l'appareil politique et militaire

du Viêt-minh, ne sont pas plus heureux : elles tombent très souvent « dans le vide ». Le bilan de l'opération « Léa », qui se déroule dans la haute région tonkinoise à l'automne 1947, illustre bien les limites de la supériorité du CEFCO dans le domaine de la puissance de feu et de la manœuvre. Les succès tactiques obtenus (la réoccupation de la zone frontière du Nord-Est et de la route coloniale 4 ou RC 4) permettent certes d'augmenter les territoires administrés par les Français, mais créent de nouvelles servitudes obligeant à disperser les forces – notamment par l'implantation d'une multitude de postes. Surtout, le contrôle n'est pas effectif et ne règle pas la question de fond : l'élimination de l'adversaire. Fin 1949, la guerre d'Indochine est dans l'impasse. S'il apparaît que le Viêt-minh n'est pas en mesure de la gagner, les Français se montrent incapables de lui porter des coups décisifs. La guerre de reconquête, menée depuis 1945-1946, est donc un échec : la « pacification » n'enregistre que de maigres progrès (principalement au Sud-Vietnam) et le résultat des grandes opérations n'entraîne pas la disparition du Viêt-minh. A cette date, le corps expéditionnaire déplore déjà la perte de 9 500 Français, 2 530 légionnaires, 1 963 Africains et Nord-africains, sans compter les milliers de soldats vietnamiens qui combattent dans ses rangs comme réguliers ou supplétifs.

Le temps joue donc en faveur du Viêt-minh et de son armée qui, à partir de la fin de l'année 1949, entame sa mue. En effet, la proclamation de la République populaire de Chine au mois d'octobre permet au Viêt-minh de bénéficier désormais d'un sanctuaire où il va pouvoir s'organiser et, grâce à l'aide militaire reçue, instruire et équiper ses combattants. Son seul corps de bataille qui, à la fin des hostilités, rassemblera six divisions d'infanterie et une division « lourde » d'artillerie-génie totalise près de 130 000 hommes. Une partie de ceux-ci sont à l'instruction dans les multiples camps situés en Chine, les autres sont répartis autour de Cao Bang, Thai Nguyen ou dans la partie sud du delta du fleuve Rouge qui échappe aux Français. Il se développe au cours de l'été 1950 et s'appête à infliger au corps expéditionnaire sa première défaite. L'arrivée de la Chine communiste

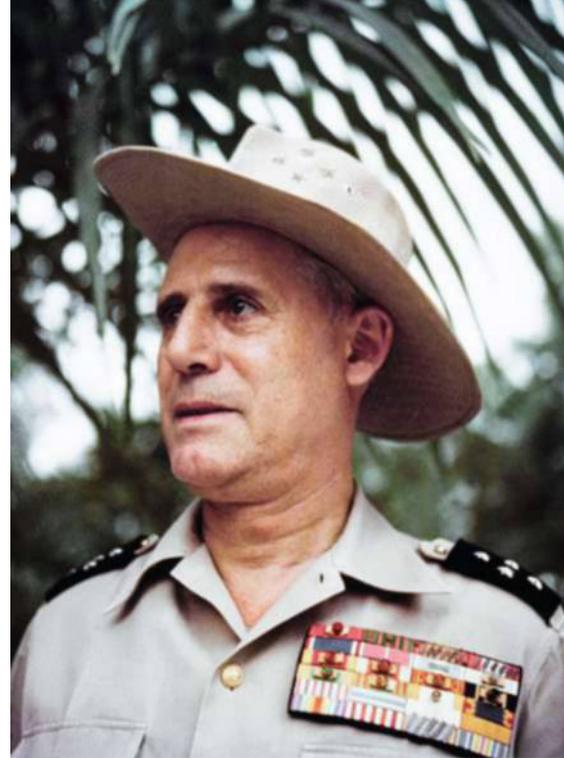


**FACE À FACE** Page de gauche : le général Giáp (au premier plan) dans les « zones libérées » par le Viêt-minh, au nord et à l'ouest du Tonkin, en 1946. Ci-dessus : malgré quelques victoires, la guerre de reconquête menée par la France depuis 1945-1946 est un échec, et dès 1949, les Français se montrent incapables de porter des coups décisifs au Viêt-minh. En bas : une patrouille de soldats français dans le delta du Mékong, à l'ouest de Saigon, en 1951.

dans le « jeu » indochinois constitue donc un événement majeur et l'un des principaux points de bascule de la guerre : elle transforme celle-ci en l'un des théâtres d'opérations de la guerre froide. Sans un effort important de la France, il paraît difficile d'imaginer une issue militaire favorable. Après avoir échappé à la destruction, l'armée populaire, bien que dépourvue d'aviation et de blindés, constitue une force de qualité ; elle sait désormais manœuvrer et a acquis le sens de l'espace en pouvant opérer loin de ses bases. Ses combattants sont aguerris et son état-major est expérimenté, aidé en cela par les conseillers chinois.

Après s'être développé au cours de la période 1945-1946, puis organisé en armée régulière entre 1947 et 1950, le Viêt-minh peut désormais passer à l'étape suivante : celle de la contre-offensive générale. En octobre 1950, le repli de la garnison de Cao Bang, position la plus avancée des Français à l'extrémité nord du Vietnam, à quelque 30 km de la frontière chinoise, qui n'est plus ravitaillée que par voie aérienne depuis des mois et ne remplit plus aucune fonction stratégique, tourne au désastre.





L'opération, mal planifiée et souffrant de nombreux défauts d'exécution, se heurte aux trente bataillons de l'armée populaire qui trouve là l'occasion de remporter une grande victoire : la colonne Charton, qui évacue Cao Bang, et la colonne Le Page, chargée de la recueillir, sont anéanties dans de multiples combats qui se soldent par la disparition de quelque 3 000 hommes sur les 4 400 engagés dans l'opération. Celle-ci illustre de manière éclatante la puissance nouvelle de l'armée populaire en même temps qu'elle représente un sévère avertissement pour le commandement français. Dans l'immédiat, elle sème un certain vent de panique à Hanoi et conduit le commandement à une rétraction de son dispositif qui se traduit par l'évacuation de pans entiers du Nord-Vietnam que les troupes françaises avaient eu tant de mal, les années précédentes, à reconquérir. Au-delà de ce qui pourrait être considéré comme un simple revers local, la défaite de la RC 4, dans laquelle disparaissent des milliers de Français, légionnaires, nord-africains et vietnamiens, sanctionne la mauvaise conduite de la guerre par les gouvernements de la IV<sup>e</sup> République et la stratégie opérationnelle incohérente des autorités politiques et militaires en Indochine.

## Un sursaut sans lendemain

A Paris, la défaite de la RC 4, tout en rappelant aux Français que leurs soldats meurent par milliers, là-bas, très loin en Indochine, oblige le gouvernement à donner un nouvel « élan » à la guerre. L'heure n'est pas encore à l'abandon et l'on croit encore pouvoir sauvegarder l'essentiel des intérêts de la France. Le commandement est réorganisé et, après les refus des généraux Juin, Guillaume et Koenig, le général de Lattre de Tassigny est nommé haut-commissaire de France et commandant en chef en Indochine le 6 décembre 1950.

Sa personnalité affirmée et la qualité de l'équipe dont il s'entoure, provoquent très rapidement « l'électrochoc » voulu au sein du corps expéditionnaire. Ce sursaut et le nouvel état d'esprit de la troupe se traduisent par trois nettes victoires consécutives au cours de la première partie de l'année 1951.

De fait, les puissantes offensives du Viêt-minh sur le delta du fleuve Rouge (bataille de Vinh Yen en janvier, de Mao Khê en mars et du Day en mai) se soldent par de cuisants échecs et des

pertes très élevées pour l'adversaire. Par ailleurs, « l'ère de Lattre » est marquée par la modernisation des matériels du corps expéditionnaire. En effet, le déclenchement de la guerre de Corée, en juin 1950, et les progrès du communisme en Asie du Sud-Est ont fait revirer la politique américaine vis-à-vis de la France. Ce changement se matérialise par l'afflux de véhicules, chars, blindés, canons, avions... d'origine américaine. Si le corps expéditionnaire français change de visage, la guerre, elle, change de nature.

A la fin de l'année 1951, la politique menée par le général de Lattre semble pourtant marquer le pas ; de Lattre fait montre lui-même d'un optimisme limité puisqu'il écrit, au mois de septembre : « *Il peut survenir une catastrophe en Indochine, il ne peut pas y surgir de miracle.* » Après les victoires remportées au printemps précédent, beaucoup de temps et d'énergie ont été consacrés à la mise sur pied de l'armée vietnamienne, à l'accroissement de l'aide américaine et à l'implication de Bao Dai et de son gouvernement – un domaine où le haut-commissaire n'obtient que des résultats médiocres. Pressé par le gouvernement et l'opinion publique française, de Lattre doit reprendre l'initiative et, pour cela, il a besoin d'un nouveau succès.

Hoa Binh est l'objectif. La bourgade et sa région, situées à 75 km au sud-ouest de Hanoi, sont utilisées par le Viêt-minh dans ses liaisons avec le Nord-Annam. La localité, alors en ruines, est réoccupée sans coup férir le 14 novembre 1951 et la région devient l'enjeu d'une bataille de communication, fluviale d'abord sur la rivière Noire, puis terrestre sur la route coloniale n° 6 (RC 6). Ne comptant pas ses pertes, le général Giáp, fondateur et chef de l'armée populaire vietnamienne, lance ses régiments les uns après les autres ; à la fin du mois de décembre, les Français abandonnent toute navigation sur la rivière Noire et évacuent les postes censés la surveiller. Sur la RC 6, les combats font rage en janvier et février 1952 et, si les régiments de l'armée populaire sont saignés, la bataille de Hoa Binh s'enlise et absorbe loin du delta du fleuve Rouge l'essentiel des forces mobiles françaises. Leur absence permet au Viêt-minh de se réimplanter en force dans le delta, d'y créer des villages fortifiés, de récolter du riz et, surtout, d'y enrôler de nouveaux combattants pour combler ses pertes. Le général Salan, qui remplace

de Lattre, mort à Paris le 11 janvier 1952, décide de mettre un terme à l'opération, devenue inutile. Menée de main de maître par le colonel Gilles, l'opération « Arc-en-ciel » se déroule les 24 et 25 février 1952 et permet l'évacuation de Hoa Binh et de toutes les forces engagées sans pertes sérieuses pour les Français.

Les combats menés pour le contrôle de Hoa Binh et de la RC 6 ont cependant à peine diminué les entreprises du Viêt-minh, qui établit de nombreux villages fortifiés à l'intérieur du delta. Le Viêt-minh poursuit son long « pourrissement », selon l'expression utilisée par les officiers français. C'est cependant en haute région que le centre de gravité des opérations se déplace à partir de l'automne 1952. En effet, l'incapacité du Viêt-minh à ébranler les positions françaises dans le delta du fleuve Rouge décide Giáp à porter la guerre en pays taï, du nom d'une ethnie encore fidèle aux Français. Au mois de septembre, trois grandes unités viêt-minh franchissent le fleuve Rouge et investissent la région au nord de la rivière Noire, balayant les postes français dont celui de Nghia Lo, pivot de la défense française.

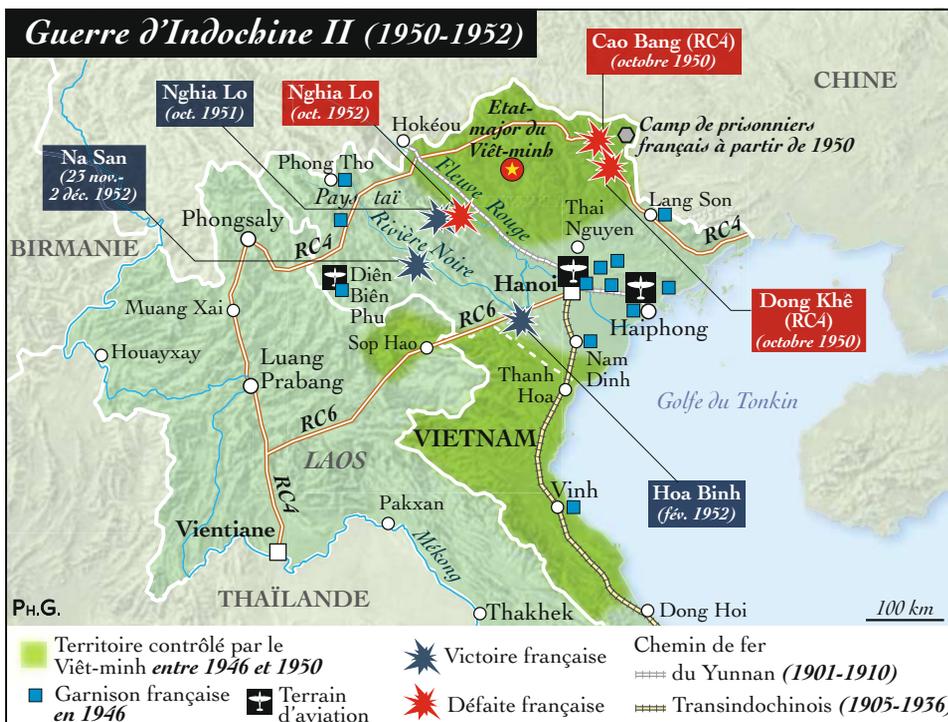
Du fait de la disproportion des forces, les petites garnisons sont devenues une proie trop facile pour les 30 000 hommes que Giáp lance dans la bataille ; Salan ordonne donc le repli sur Na San, un hameau qui accueille un terrain d'aviation. La fonction assignée à Na San évolue rapidement : zone de recueil des unités en repli, elle devient un rôle défensif puis une base aéroterrestre en l'espace de quelques jours seulement. A partir du 20 octobre 1952, un organe de commandement est créé : le groupement opérationnel de la moyenne rivière Noire (GOMRN), confié au colonel Gilles. Dans le même temps, l'opération « Lorraine » est déclenchée sur les arrières de l'ennemi. Lorsque l'armée populaire attaque finalement les 12 000 hommes retranchés sur les

collines entourant Na San, du 30 novembre au 2 décembre 1952, elle subit un sanglant échec : hachées par les mitrailleuses et l'artillerie, rejetées sur leur base de départ par les contre-attaques des bataillons parachutistes, les unités de l'armée populaire se replient au prix de lourdes pertes.

Na San, une grande victoire ? Défensive, certainement, au regard des pertes de l'adversaire. Mais le commandement ne tire de la bataille que ses enseignements positifs et pense, grâce aux bases aéroterrestres, avoir enfin trouvé le moyen d'imposer « sa » guerre au Viêt-minh. Les voix discordantes qui soulignent que le corps expéditionnaire ne s'en est tiré que de justesse ne sont pas entendues. Ainsi celle du colonel Féral, chef d'état-major du GOMRN, rappelant qu'aux lendemains des combats, le général Gilles a déclaré : « *Jamais, jamais plus se remettre dans des conditions semblables à celles de Na San.* » Par ailleurs, on ne tient pas suffisamment compte du fait que l'aviation de transport, déjà fort limitée, était à la limite de ses capacités malgré la proximité de ses bases.

## Les derniers feux

En dépit de la mise sur pied des armées des Etats associés et de l'accroissement massif de l'aide américaine, la situation politique et militaire n'a cessé de se dégrader en 1952, le succès tactique de Na San restant sans lendemain. Les gouvernements français comme le commandement ont conscience de l'impasse : les pertes s'accroissent et la guerre d'Indochine est devenue un gouffre financier qui grève le budget du pays et empêche la modernisation de son outil militaire. Ainsi, en 1950, 45 % du budget militaire est consacré au conflit, au grand dam des aviateurs par exemple, qui ne peuvent lancer les



### TANDEM DE CHOC

Page de gauche, à gauche : le général de Lattre de Tassigny et son adjoint le général Salan passent les troupes en revue en 1951. Page de gauche, à droite : présent en Indochine dès 1945, Salan succédera à de Lattre en tant que commandant en chef des forces françaises en Indochine de janvier 1952 à mai 1953. Ci-contre : l'armée française connaît ses premières grandes défaites en 1950, face à un Viêt-minh qui bénéficie, à partir de 1949, de l'aide de la Chine communiste. L'électrochoc provoqué par l'arrivée du général de Lattre en Indochine n'entraînera qu'un sursaut sans lendemain durant l'année 1951.





programmes souhaités, faute de crédits. La guerre aura coûté à la France 1 800 milliards de francs, soit 60 % de son coût total, le reste étant pris en charge par les Etats-Unis, qui la financent à hauteur de 80 % au cours de la dernière année (1953-1954). Le Viêt-minh poursuit ses infiltrations dans le delta du fleuve Rouge et dans celui du Mékong. Il développe également une stratégie qui vise à internationaliser le conflit en impliquant le Laos dans la guerre. La tentative d'invasion du Laos, en avril-mai 1953, oblige le commandement français à disperser ses efforts et lui impose des choix politiques difficiles. La poussée du Viêt-minh en direction de la plaine des Jarres et de Luang Prabang est finalement contrée grâce aux réactions énergiques de Salan et en raison de la faiblesse de la logistique de l'armée populaire.

La solution d'une victoire militaire en Indochine semblant hors d'atteinte et la volonté « d'en finir » s'imposant de plus en plus, il ne reste plus au gouvernement français qu'à ouvrir des négociations. En mai 1953, René Mayer, président du Conseil, décide de rechercher une « sortie honorable » au conflit. Le général Henri Navarre est désigné pour remplir cette mission et nommé commandant en chef le 8 mai 1953. Peu après son arrivée en Indochine, il élabore un plan d'action sur deux ans qui repose schématiquement sur le maintien d'une attitude strictement défensive au Nord-Vietnam, sur la montée en puissance de l'armée nationale vietnamienne et sur la reconstruction de la masse de manœuvre du corps expéditionnaire qui permettrait, à terme, d'infliger des revers majeurs au Viêt-minh et d'amener celui-ci à la table des négociations en position de force. L'accroissement du nombre de bataillons aptes à porter le fer en territoire viêt-minh apparaît toutefois comme un prérequis avant toute opération d'envergure.

Or la stratégie élaborée par Hô Chi Minh et le général Giáp vient bientôt contrecarrer ce plan. Renonçant à attaquer le delta, le Viêt-minh porte ses forces en direction de Lai Chau pour s'emparer des derniers points forts que les Français conservent en pays taï et entend bien réussir cette fois l'invasion du nord du Laos. Pour l'en empêcher, le général Navarre décide de se saisir d'une petite vallée qui porte le nom du principal village qui y est implanté : Diên Biên Phu. Il n'est pas alors

**FIN DE PARTIE** Ci-contre : à partir de janvier 1954, les Français ne parviennent plus à contrer les offensives du Viêt-minh sur le Laos. A Diên Biên Phu, le 7 mai, les combattants vietnamiens auront raison de l'ultime résistance française. En haut : soldats du Viêt-minh se préparant au combat près de Diên Biên Phu, en 1954. Page de droite : l'assaut de la colline de Him Lam par le Viêt-minh, le 13 mars 1954, marqua le début de la bataille de Diên Biên Phu.

question de rechercher une quelconque « bataille décisive » ou de « tendre un piège », comme on a pu le lire depuis, mais bien de défendre le Laos que la France s'est engagée à protéger par le traité du 22 octobre 1953. Il s'agit de créer à Diên Biên Phu une base opérationnelle – c'est-à-dire un ensemble logistique centré sur la piste d'aviation, à partir duquel les Français pourraient « rayonner » pour porter des coups à l'adversaire et l'empêcher de mener à bien son entreprise.

Le 20 novembre, trois bataillons parachutistes sont largués dans la vallée et, au terme d'une dure journée de combat, s'en emparent. La défense du lieu est organisée et le groupement opérationnel du Nord-Ouest (GONO) est mis sur pied, le colonel de Castries à sa tête. Toutefois, face à un ennemi qui a mobilisé la majeure partie de ses forces régulières et des dizaines de milliers de civils – au total quelque 60 000 combattants et environ 150 000 « travailleurs » seront impliqués –, les actions offensives que le commandement français espérait lancer à partir de Diên Biên Phu ne sont bientôt plus réalisables. Dès le mois de





janvier 1954, toute tentative de sortie se solde par un échec sanglant. Ainsi, même si l'appui et le ravitaillement aériens continuent à jouer et que la piste d'aviation est encore opérationnelle, Diên Biên Phu devient peu à peu un camp retranché, incapable d'assurer la mission pour laquelle il a été initialement créé.

Grâce à l'accroissement spectaculaire de l'aide chinoise, le général Giáp peut lancer son assaut. De fait, l'annonce, faite à Berlin le 18 février 1954, que la conférence de Genève (prévue en avril suivant) consacrerait à la paix en Corée aborderait également la question indochinoise, a changé la donne. Désormais, Diên Biên Phu est devenu une priorité. Pour le Viêt-minh, il faut arriver à Genève avec un atout majeur : la chute de la garnison française, quel qu'en soit le prix. A 17 h 10, le 13 mars 1954, la bataille s'engage et rapidement tourne à l'avantage des forces de l'armée populaire. D'une part, les canons de DCA de 37 mm d'origine chinoise et la centaine de mitrailleuses lourdes interdisent bientôt l'utilisation de la piste d'aviation, élément clé du dispositif français ; de l'autre, les Français se révèlent incapables de neutraliser l'artillerie viêt-minh. Les canons de 105 mm ont en effet été installés sur les pentes faisant face à la garnison française. Extrêmement bien camouflées dans des grottes creusées par le Viêt-minh, les positions d'artillerie se révèlent indétectables. Aussi, les centres de résistance français, malgré une défense acharnée, succombent-ils les uns après les autres. Grâce à un ingénieux système de tranchées, le camp retranché est progressivement étouffé. La bravoure et le sacrifice des défenseurs, comme ceux des aviateurs qui les ravitaillent et les appuient, n'empêchent pas Diên Biên Phu de tomber le 7 mai 1954, après 56 jours et 55 nuits de combats incessants.

Si les pertes françaises ne représentent que 3,3 % des 450 000 hommes que totalisent les forces de l'Union française – soit celles du CEFEO et des armées nationales –, le choc psychologique suscité et la volonté française de sortir de la guerre accélèrent la signature des accords de Genève, le 21 juillet 1954, qui mettent fin à la guerre d'Indochine. Selon ses termes, les Français disposent de cent jours pour se replier sur Haiphong

et de deux cents autres pour évacuer le Nord-Vietnam : le 9 octobre 1954, le corps expéditionnaire fait ses adieux à Hanoi ; les dernières garnisons stationnées à Haiphong quittent le Tonkin le 15 mai 1955, certaines rejoignant le Sud-Vietnam. Le 28 avril 1956, le CEFEO est dissous et le départ des dernières troupes du Sud-Vietnam, exigé par le gouvernement Diem et son allié américain, marque définitivement la fin de l'influence française en Indochine. Quant au Vietnam, l'article 1 des accords stipule qu'une ligne de démarcation provisoire sépare le pays en deux entités en attendant la tenue d'élection (article 14) qui réaliseraient l'unité du pays. Dans les faits, les Etats-Unis et l'Etat du Vietnam de Bao Dai ne les signent pas. Laissées sans réponse, les questions de fond portent en elles les germes des futurs conflits de la péninsule indochinoise. *✍*

Officier-historien au Service historique de la Défense, le lieutenant-colonel Ivan Cadeau est spécialiste des guerres d'Indochine et de Corée.

## À LIRE d'Ivan Cadeau



*La Guerre d'Indochine*, Tallandier, « Texto », 672 pages, 13,50 €.

*Cao Bang 1950*, Perrin/Ministère des Armées, 400 pages, 23 €.

*Diên Biên Phu*, Tallandier, « Texto », 208 pages, 9 €.

*La Guerre d'Indochine. Dictionnaire*, avec François Cochet et Rémy Porte (dir.), Perrin/Ministère des Armées, 950 pages, 35 €.

Propos recueillis par Geoffroy Caillet

# L'aventure, le sacrifice et la tragédie

Chef de section au « bataillon Bigeard »,  
le colonel Jacques Allaire était l'un  
des derniers survivants de Diên Biên Phu.  
Il s'est éteint le 4 avril 2022.



**Après vous être porté volontaire pour deux séjours en Indochine, vous vous réengagez en 1952 comme sous-lieutenant de réserve. Quels changements avez-vous constatés en arrivant ?**

La guerre avait changé de pied, elle approchait des guerres européennes. Lors de mon premier séjour, en 1945, nous affrontions des bandes de guérilleros. A mon retour, les soldats vietnamiens portaient tous le casque lourd. Ils avaient des moyens bien supérieurs. Entraînés et armés par la Chine, ils étaient montés en puissance.

Bigeard était alors l'homme lige des médias. Il y avait six bataillons de paras en Indochine, mais on ne parlait que du 6<sup>e</sup> BPC, le sien. Aussi, quand on m'a demandé dans quel bataillon je souhaitais aller, j'ai répondu : « *N'importe lequel, sauf celui de Bigeard !* » Evidemment, c'est là qu'on m'a envoyé et je me suis retrouvé, en juillet 1953, dans le meilleur bataillon d'Indochine. Cela m'a permis de mesurer mon erreur. Bigeard était un meneur d'hommes exceptionnel : il avait quelque chose d'envoûtant. On le découvrait à son contact, loin du battage médiatique orchestré autour de lui. Pour moi, il a été un père : c'est grâce à lui que je suis devenu officier d'active après mon retour de captivité.

« **A** vous-nous sauté le 15 ou le 16 mars ? Un instant, je vérifie dans mon carnet de sauts... »  
Au cours des deux heures de l'entretien qu'il nous avait accordé en 2013, c'est bien la seule fois que l'ancien para de Diên Biên Phu avait éprouvé sa mémoire sans faille. A soixante ans de distance, le colonel Jacques Allaire n'avait oublié aucun détail des sept semaines de lutte et d'espoir passées à la tête de sa section du 6<sup>e</sup> bataillon de parachutistes coloniaux (BPC). Il est mort le 4 avril 2022, à l'âge de 98 ans. Nous republions cet entretien en hommage au combattant droit et valeureux, qui parlait de « sa » guerre avec émotion, ferveur et modestie.

**Vous avez sauté une première fois sur Diên Biên Phu lors de l'opération « Castor ».**

La première phase consistait dans le largage de deux bataillons paras et d'un élément d'artillerie légère. Le largage avait été comme d'habitude abracadabrante, nous étions tous mélangés. Mais les paras étaient rodés. J'ai récupéré mes gars et nous avons combattu. A 16 heures, nous étions maîtres du terrain. Le bataillon a eu une douzaine de tués et une quarantaine de blessés. Ça a été la première bataille de Diên Biên Phu. Ayant sauté les premiers, le 20 novembre, nous avons été rapatriés à Hanoi dès le 9 décembre 1953.

**Vient votre second parachutage. Quelle était la situation le 16 mars 1954 ?**

En partant de Hanoi, le 16 mars à l'aube, j'ai dit à mes hommes : « *Je vois comment nous partons, mais je ne vois pas bien comment nous allons revenir...* » A ce moment, un gars malade nous a rejoints : « *Les copains disent qu'on ne va pas rentrer, alors je viens avec vous !* » Ils avaient compris. A Diên Biên Phu, le camp retranché avait vécu pendant des semaines dans un complexe de supériorité, aussi bien au niveau de l'état-major que des soldats. Même le troufion de base disait : « *Pourvu qu'ils attaquent, qu'est-ce qu'ils vont prendre...* » Or les Viêts avaient attaqué le 13 mars et, dès ce moment, le moral avait changé du tout au tout. Le 16 mars, à 16 heures, ma section a atterri sur la Drop Zone Simone et rejoint Eliane 4, à 6 km de là. La situation était très grave. La nuit précédente, les Viêts s'étaient emparés de Béatrice. Le 16, Gabrielle tombait. En l'espace de quarante-huit heures, le camp avait ainsi perdu deux môles au nord du terrain d'aviation. Dans la foulée, le bataillon taï a déserté. Le terrain d'aviation était désormais libre pour les Viêts, qui n'ont eu dès lors de cesse de le détruire.

## Que s'est-il passé en avril ?

Le 30 mars, les Viêts ont lancé la seconde offensive, la bataille des cinq collines. Ils ont pris tous les points d'appui, sauf Eliane 2 et Eliane 4. Le 31 mars, Bigeard a décidé de reprendre Eliane 1. Nous avons alors essayé quarante-huit heures de combats sans dormir ni manger, carburant au café et aux gauloises. Ce fut un succès de courte durée. Le bataillon avait perdu beaucoup d'hommes et le repli a été décidé. Mais le 10 avril, Bigeard reprenait la colline, qui a tenu jusqu'au 1<sup>er</sup> mai. Après leur échec pour prendre Eliane 2, les Viêts ont reconsidéré leur méthode. Ils ont adopté une tactique de grignotage en nous encerclant par des tranchées. Ils se sont attaqués aux Huguette, les points d'appui qui bordaient le terrain d'aviation, choisissant de garder les collines pour la fin et de neutraliser alors les résistances de plaine. A partir du 1<sup>er</sup> mai, ils sont repartis comme en 14 et ont grignoté toutes les Eliane.

## Quelle était votre position dans les dernières heures de la bataille ?

Entre le 1<sup>er</sup> et le 7 mai, les Eliane sont tombées comme des châteaux de cartes. Tous les hommes dans la plaine se trouvaient fragilisés, et moi-même, posté sur Eliane 4, je suis descendu avec ma section et deux compagnies pour renforcer les effectifs. Mais les Viêts étaient tout proches et je ne pouvais plus intervenir efficacement avec mes mortiers. Aussi j'ai reculé jusqu'à la rivière et j'ai tenté d'organiser une position pour appuyer mes amis, à 200 ou 300 m. Ça a été l'ultime baroud. Le 6 mai au soir, nous étions au contact avec l'ennemi. Les Viêts déferlaient partout. Le lendemain, j'ai fini par avoir Bigeard par radio et je lui ai demandé si je pouvais tenter une percée. Il m'a répondu : « *Non Allaire, c'est foutu.* » A 16 h 30, j'ai donné à mes gars l'ordre de détruire tout le matériel. Les artilleurs ont fait sauter leurs canons, les cavaliers ont saboté leurs chars, les chauffeurs, leurs véhicules. Toute la plaine était remplie d'explosions. Puis ça a été le silence. A 17 h 30, Diên Biên Phu était tombé.



DANS LA TOURMENTE Page de gauche : le colonel Jacques Allaire à son retour d'Indochine, puis au moment de l'entretien qu'il nous avait accordé en 2013. Ci-dessus : les troupes viêt-minh attaquent la position Eliane, entre le 30 mars et le 4 avril 1954.

Les Viêts nous ont rassemblés comme un troupeau abattu. Puis nous avons marché cinq semaines vers le nord, surtout de nuit, pour arriver le 21 juin au camp n° 1, un camp d'officiers, à 60 km de la Chine.

## Pouvez-vous décrire votre captivité ?

Au camp n° 1, nous avons connu la dysenterie, le bérubéri, les 30 km quotidiens pour aller chercher le riz, les corvées, les brimades, la propagande incessante, l'épuisement... Mais le pire pour moi a été d'être séparé de mes hommes. Ce qui nous tenait au combat, c'était la solidarité jusqu'au dernier souffle. Sans eux, je n'étais plus rien. Je n'avais plus à me tenir debout pour leur montrer l'exemple. J'étais perdu, avec seulement mes 60 kg à défendre. Eux croyaient que j'étais courageux, mais en réalité je l'étais pour eux, avec eux et par eux. Pendant ces quatre mois de captivité, nous avons mesuré la distance qui peut séparer le paraître de l'être. Un officier qui ne sait pas s'il sera en vie le soir ne pèse pas lourd. J'ai vu des gars très bien qui ne se sont pas bien conduits en captivité. D'autres, très discrets, se sont révélés exceptionnels. Pour moi, la captivité a été l'épreuve de vérité. Et puis, en dehors de la baraka, je priais. Je ne savais pas où était le bout de la piste, mais j'y voyais ma femme et mes enfants.

## Comment est arrivée votre libération ?

Le 31 juillet, le chef de camp nous a appris la signature des accords de Genève. Mais le lendemain, nous avons repris la marche vers un autre camp,

puis vers un autre. Après trois semaines de marche, nous sommes parvenus le 29 août à Tuyên Quang, où l'on nous a équipés en tenue de *bo doi*, puis le 2 septembre à Viêt Tri. Le lendemain, nous avons embarqué pour Hanoi sur une péniche où j'ai aperçu le drapeau français. Nous étions libres... Une question a commencé à m'obséder : « *Comment suis-je rentré de cet enfer ?* » Tant d'autres s'étaient écroulés. Dans l'avion qui m'a ramené en France, j'ai eu le sentiment d'abandonner à la misère et à la division un pays que j'aimais. Ce mariage entre deux vieilles civilisations, la civilisation gréco-latine et la civilisation chinoise, aurait dû aboutir à un mariage d'amour. Il n'en a pas été ainsi. Je me suis alors promis de ne pas revenir au Vietnam. J'y suis retourné finalement en 1991 et six fois depuis, avec un grand bonheur.

## A soixante ans de distance, que reste-t-il d'une telle épreuve ?

Je pense toujours à mon vieux caporal Dan et à trois autres de nos soldats vietnamiens à qui j'avais dit : « *Nous ne sommes que vos suppléants. Si vous rentrez chez vous, qui défendra votre pays ?* » Ils étaient restés. Dan a été le premier tué. On n'a pas revu les autres. Cette blessure en moi ne s'est jamais refermée. Je revois aussi les gars de ma section, mes fils, mes frères. Des gars du peuple. Ils ont été magnifiques. Des gars comme ceux-là sont une richesse pour notre pays. Ce sont eux qui seront en première ligne le jour où il faudra à nouveau défendre la France.

# Ombres indochinoises

Des premiers missionnaires  
et explorateurs français  
aux révolutionnaires communistes  
du Viêt-minh, ils ont fait  
et défait l'Indochine française.

## LES MISSIONNAIRES

### ALEXANDRE DE RHODES (1591-1660)

Rien ne prédestinait cet enfant de commerçants d'Avignon à devenir l'un des plus grands missionnaires de la future Indochine. Passionné par les langues, Alexandre se rend à Rome à 18 ans. Il y apprend l'italien, le grec, l'hébreu et le latin. En 1612, il entre à la Compagnie de Jésus. Il sera missionnaire. Parti de Lisbonne le 4 avril 1619, il arrive à Goa (Inde) le 9 octobre. Commence une vie de voyages et d'apostolat notamment en Cochinchine, où il débarque en décembre 1624. Il est l'un des premiers Européens à explorer ce qui deviendra l'Indochine. Soucieux de se faire comprendre des habitants, il apprend l'annamite et regrette l'absence de langue écrite autonome. A l'époque, les politiques écrivent en chinois classique (le han), les religieux en sanscrit, les commerçants en arabe. Le père de Rhodes établit la première transcription phonétique latine de la langue nationale vietnamienne – le *quôc-ngu* – qui deviendra l'orthographe officielle de l'Indochine française puis du Vietnam indépendant. Arme culturelle contre l'influence de la Chine, ce legs permit la formation d'un clergé autochtone et facilita les trois siècles de pénétration française en Indochine. Le missionnaire poursuit ses voyages : débarqué au Tonkin en janvier 1644, il est condamné à mort puis banni à vie ; il est témoin de la décapitation du jeune catéchiste André, 19 ans, premier martyr de Cochinchine. Jusqu'à sa mort, Alexandre de Rhodes suscitera beaucoup de vocations missionnaires. Son charisme sera à l'origine des Missions étrangères de Paris, fondées en 1663. Edité à Rome en 1651, son dictionnaire trilingue vietnamien-portugais-latin accompagna l'expansion française en Indochine. En permettant la traduction des grandes œuvres de la littérature mondiale, le *quôc-ngu* fut aussi une passerelle majeure entre l'univers indo-chinois et le reste du monde.





### PIERRE PIGNEAU DE BEHAINE (1741-1799)

Solidement formé sur la civilisation annamite et ordonné prêtre aux Missions étrangères de Paris en 1765, Mgr Pigneau est nommé vicaire apostolique de la Cochinchine en 1771, puis sacré évêque en 1774. Après avoir sauvé la vie d'un jeune prince vietnamien, Nguyen Anh, il lui propose l'aide de la France. Il se rend même à Versailles pour plaider l'établissement de la France en Cochinchine et réussit à convaincre le souverain en lui expliquant que les Anglais veulent évincer la France de l'Inde. Le 28 novembre 1787, Louis XVI signe un traité d'alliance avec le prince Nguyen, qui ne sera finalement jamais honoré. Déterminé, l'évêque puise dans sa fortune familiale, achète des armes et du matériel, et débarque au Vietnam en 1789 avec moins de 400 volontaires. Ignorés de la France alors en pleine Révolution, Mgr Pigneau et son prince vietnamien vont réussir à conquérir un vaste territoire, de Saigon à Hanoi. L'unification sera faite en 1802. Mais le prélat ne verra pas son œuvre couronnée de succès : épuisé par dix années d'apostolat et par la dysenterie, il meurt le 9 octobre 1799. Reconnaisant, Nguyen lui offrit des funérailles royales. La procession – 12 000 hommes, 120 éléphants – dura plus de sept heures. Il faudra attendre 1817 pour que la France renoue des liens avec le Vietnam et 1859 pour qu'elle y plante son drapeau. Le 10 mars 1902, Paul Doumer fera ériger sa statue, aujourd'hui disparue, devant la cathédrale de Saigon. Les cendres du père de la colonisation française en Indochine seront ramenées en France en 1983 à bord de la *Jeanne d'Arc*, en compagnie des restes de Francis Garnier et d'Ernest Doudart de Lagrée.

## LES EXPLORATEURS ET LES CONQUÉRANTS

### FRANCIS GARNIER (1839-1873)

Si la France fut la première puissance occidentale à connaître aussi bien les régions du Mékong dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, elle le doit à ce lieutenant de vaisseau à la carrière fulgurante. Entré à l'École navale en 1856, Garnier impressionne ses camarades autant par sa petite taille que par sa fougue. Il passe deux ans en Chine, participant à la prise de Pékin et au fameux sac du palais d'Été en octobre 1860. Trois ans plus tard, il découvre la Cochinchine. Il n'a que 24 ans quand l'administration le nomme à Cholon, ville chinoise satellite de Saigon. Le « petit préfet de Cholon » fait régner l'ordre et rédige des analyses politico-sociales précieuses pour comprendre les débuts de la colonisation. Mais l'action militaire lui manque. En 1866, Garnier obtient de participer à la première grande mission d'exploration du Mékong, commandée par Doudart de Lagrée. Il est son second, responsable des relevés cartographiques et hydrographiques. A la mort de son chef, il prend le commandement de l'expédition. A son retour à Saigon deux ans plus tard, son rapport lui vaut la médaille d'honneur du premier Congrès international de géographie en 1871. Reparti en Chine, Garnier s'établit à Shanghai et prend un congé sans solde de trois ans pour poursuivre ses reconnaissances sur le Mékong. Il explore seul le Yunnan et le Tibet. En 1873, le contre-amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine, le rappelle pour une mission de confiance. Il lui demande d'aller à Hanoi, la capitale du Tonkin, pour y arbitrer un contentieux avec l'empire d'Annam. Intrépide, Garnier tente un coup d'audace : il décide de s'emparer de Hanoi, défendue par 7 000 soldats annamites. Le 20 novembre 1873 à l'aube, après une heure de combat, il contrôle la ville, puis se rend maître de la plus grande partie du Tonkin. A cette époque, on se taillait un empire avec quelques dizaines d'hommes et deux canonniers... Bousculées, les autorités annamites appellent à l'aide les redoutables Pavillons noirs, ces mercenaires chinois qui écumaient la région. Près de 600 d'entre eux assiègent Hanoi. Garnier réussit à les disperser mais sort de la citadelle avec une vingtaine d'hommes et un canon, qui s'embourbent dans une rizière. Isolé, Garnier est cerné. On retrouvera son corps décapité, émasculé, le cœur arraché. Cette mort héroïque suscita de grands débats en France sur l'intérêt à poursuivre la conquête en Indochine. Sur le moment, le gouvernement français préféra signer un traité abandonnant les villes prises par Garnier contre des avantages commerciaux sur le fleuve Rouge. Il faudra attendre Jules Ferry en 1881 pour que Paris décide de s'emparer du Tonkin.



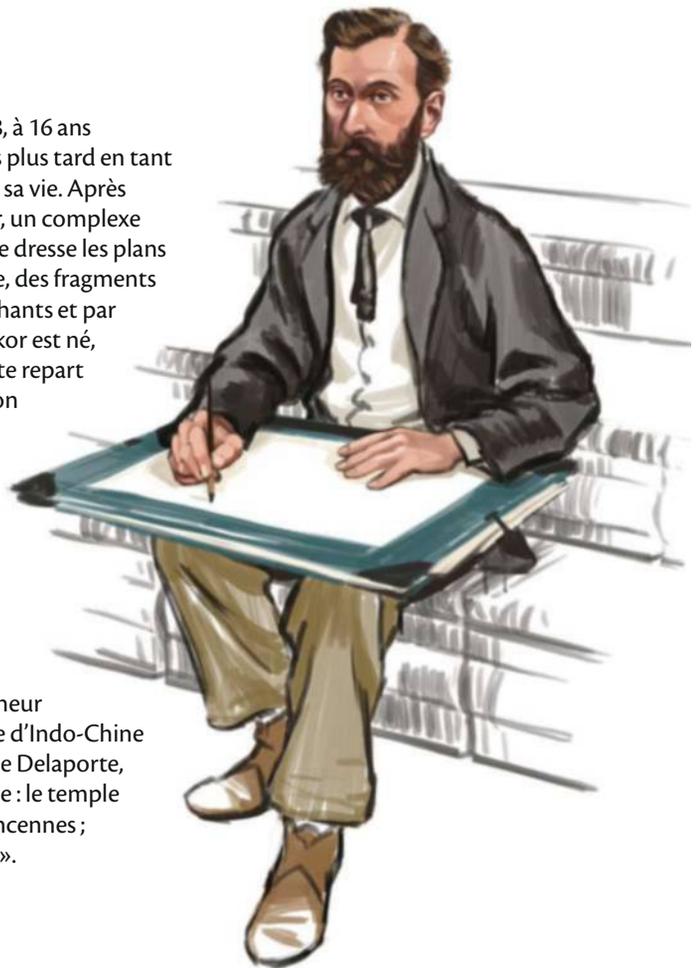


### HENRI RIVIÈRE (1827-1883)

Il fait partie de cette lignée de marins qui ont forgé « la plus grande France » au XIX<sup>e</sup> siècle. Admis à l'École navale en 1842, il devient lieutenant de vaisseau en 1856 et participera à plusieurs guerres (Crimée, Mexique, 1870). Ses notes sont alors mitigées : ce jeune officier s'intéresserait trop à la littérature. Plus tard, en Nouvelle-Calédonie, il affronte avec succès une insurrection. Sa conduite est jugée « à la fois énergique et modérée ». Nommé commandant de la division navale de Cochinchine en 1881, le capitaine de vaisseau Rivière prend la tête d'une expédition au Tonkin pour punir l'Annam de ne pas avoir respecté le traité de Saigon (1874). Après avoir remonté le fleuve Rouge avec trois canonnières et 700 hommes, il bouscule 4 000 Annamites et s'empare de la citadelle de Hanoi le 25 avril 1882. Il écrit à son amie, Mme de Caillavet : « *Je fais de la marine, de la politique, de la guerre (...). Ce gouvernement, qui ne se décidait à rien, m'a ennuyé et, comme il avait eu l'imprudence de m'envoyer cinq cents hommes, je me suis mis à faire, de moi-même, ce qu'il ne se décidait pas à me faire faire.* » Renforcée par les Pavillons noirs chinois, l'armée annamite reprend l'offensive et encercle Hanoi. Rivière, âgé de 55 ans, résiste. Le 19 mai 1883, bien que malade, il tente une sortie et tombe dans une embuscade. Avec lui, sept autres officiers sont tués. Rivière est décapité. Sa tête et ses mains ne seront retrouvées que quatre mois plus tard, conservées dans un coffre rempli de chaux. En France, la nouvelle de sa mort est un choc. Ami d'Alexandre Dumas fils, Rivière avait acquis une certaine notoriété grâce à ses publications dès 1852 : une *Histoire maritime de France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, des poèmes, des romans et même trois comédies de boulevard. Les milieux intellectuels appréciaient ses correspondances dans le quotidien suisse *La Liberté* et dans la prestigieuse *Revue des deux mondes*. Un fauteuil l'attendait à l'Académie française. Cette mort héroïque changea aussi la donne politique. Elle conduisit Jules Ferry à envoyer un corps expéditionnaire de 4 000 hommes au Tonkin pour instaurer le protectorat français et amorcer la conquête finale de l'ensemble de l'Indochine.

### LOUIS DELAPORTE (1842-1925)

Enfant fasciné par le grand large, Delaporte est reçu à l'École navale en 1858, à 16 ans seulement. L'expédition française du Mékong, qu'il rejoint quelques années plus tard en tant que dessinateur sous le commandement de Doudart de Lagrée, va changer sa vie. Après des jours de navigation et de marche, l'expédition découvre le site d'Angkor, un complexe monumental de deux cents temples étendu sur 400 km<sup>2</sup>. Fasciné, Delaporte dresse les plans des principaux édifices. Il arrache à la forêt des statues couvertes de mousse, des fragments de frises et de décors. Les objets seront transportés vers Saigon à dos d'éléphants et par radeau, puis rapportés en France. Il effectue des moulages. Le mythe d'Angkor est né, suscitant une curiosité sans précédent. Revenu en France en 1868, Delaporte repart pour le Cambodge en 1873, mandaté par les Affaires étrangères, l'Instruction publique et la Marine. Il en revient, les malles pleines d'objets d'art et de moulages, mais, par manque de place et d'intérêt, le Louvre refuse la centaine de caisses rapportées. Passionné et obstiné, Delaporte obtient leur transfert au château de Compiègne. En 1881, il retourne au Cambodge mais doit rentrer au bout de deux mois, très affaibli. L'année suivante, il a la joie de voir naître le premier musée d'Art khmer installé dans une aile du Trocadéro. Agrandie en 1889, cette salle devient le Musée indochinois, amorce des collections d'art khmer du musée Guimet. Delaporte en sera le directeur jusqu'à sa retraite en 1924. Entre-temps, l'engouement pour le Cambodge et l'appui décisif de Paul Doumer, gouverneur général de l'Indochine, ont permis la fondation de la Mission archéologique d'Indo-Chine (1898), rebaptisée École française d'Extrême-Orient. Six ans après la mort de Delaporte, l'Exposition coloniale de 1931 marque la reconnaissance de l'œuvre de sa vie : le temple d'Angkor Vat y est reconstitué, en béton et bois de sapin, dans le bois de Vincennes ; les statues qui le décorent sont en plâtre, d'après les « moulages Delaporte ».



### AUGUSTE PAVIE (1847-1925)

Fils d'un gendarme de Dinan, Pavie s'engage dans l'infanterie de marine à 17 ans. Lorsqu'il débarque à Saigon en 1869, il est fasciné par ce pays et sa civilisation. Après avoir quitté l'armée, il est recruté dans le service auxiliaire des Télégraphes. Affecté à Kampot, un petit port du Cambodge, il se montre impatient d'apprendre la culture et la vie quotidienne des gens avec qui il travaille. Un bonze le prend en amitié, l'initie au bouddhisme. Pavie en lit tous les textes sacrés.

Avec une équipe d'ouvriers khmers et annamites, il installe des centaines de kilomètres de lignes de télégraphe. Dans son bagage, des coffrets pour les échantillons de plantes et un encombrant appareil photo à trois pieds. Le télégraphiste est devenu photographe, géographe, ethnologue, cartographe, naturaliste. En 1884, le gouverneur de la Cochinchine le décoré de la Légion d'honneur et en fait le représentant local du protectorat. Auguste Pavie publie ses récits et se rend à Paris avec un groupe de jeunes intellectuels cambodgiens. De cette initiative va naître l'École cambodgienne, qui deviendra l'École coloniale. En 1885, il est nommé vice-consul à Luang Prabang, capitale du Laos, avec mission de défendre les intérêts de la France dans une région que lui dispute l'Angleterre. De 1886 à 1891, il explore le Laos et détermine les meilleures voies de communication. Confronté aux manœuvres du

roi de Siam et à la poussée des Pavillons noirs chinois qui menacent Luang Prabang en 1887, l'ancien postier décide d'organiser la défense, mais la plus belle ville du Laos est prise et pillée. Héroïque, Pavie arrive à exfiltrer le vieux roi Oun Kham et sa famille. Par son courage et son intelligence, Pavie a gagné les cœurs. En 1893, le roi du Laos lui demande officiellement de placer son pays sous le protectorat de la France. Fort de ce succès, Pavie obtient enfin les moyens qui lui manquaient :

des géomètres, des médecins, des scientifiques, des sapeurs... Sous son autorité bienveillante, l'exploration du Laos devient systématique. Les ethnies sont classées,

les pistes reconnues, les ressources naturelles identifiées. Récompensé par le titre de résident supérieur au Laos, Pavie revient cependant en France en 1895, épuisé par les maladies. Il refuse les ambassades qu'on lui propose et critique assez vertement la pusillanimité du ministère des Affaires étrangères. Il consacra les dernières années de sa vie à mettre en ordre ses documents et à publier ses Mémoires, joliment intitulés *A la conquête des cœurs*.



ILLUSTRATIONS : © SÉBASTIEN DANGUY / DES DÉSERTS POUR LE FIGARO HISTOIRE.



### JULES FERRY (1832-1893)

Député de la Seine à 37 ans, député des Vosges pendant presque dix-neuf ans, maire de Paris entre 1870 et 1871, Jules Ferry fut plusieurs fois ministre avant d'occuper à deux reprises la présidence du Conseil. Franc-maçon, il estime que la colonisation est une obligation morale qui marque le progrès de l'humanité. A cela s'ajoutent des préoccupations économiques : « *Il faut chercher des débouchés...* » dit-il aux députés. Il estime qu'une grande puissance doit défendre ses intérêts partout dans le monde, en recherchant des « *abris solides* ». L'Indochine fait partie de cette stratégie de puissance. Les budgets qu'il obtient vont financer le succès d'une grande expédition au Tonkin, sous les ordres de l'amiral Courbet. En août 1883, la France étend son protectorat à l'Annam et au Tonkin. C'est le début d'une guerre contre la Chine, qui sera fatale à « *Ferry-Tonkin* ». Quelques difficultés tactiques sont largement exploitées par ses opposants. La Bourse de Paris chute, affolée par des fausses nouvelles laissant croire à une déroute. A la Chambre, les débats sont très violents. Clemenceau accuse Ferry de haute trahison. La foule le conspuie : « *Le Tonkinois à la Seine...* » Il est finalement renversé le 30 mars 1885, après deux ans et un mois de survie précaire. Le discours qu'il prononcera comme député le 28 juillet 1885 devant la Chambre des députés est resté dans les annales de la bonne conscience colonisatrice de la III<sup>e</sup> République : « *Messieurs, (...) il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures (...). Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures. (...) de nos jours, je soutiens que les nations européennes s'acquittent avec largeur, avec grandeur et honnêteté, de ce devoir supérieur de civilisation.* » Face à Ferry se dresseront les tribuns de la gauche, emmenés par Georges Clemenceau, comme ceux de la droite nationaliste, inquiets du coût de ces « *expéditions lointaines* », financées au détriment de la revanche sur l'Allemagne. La colonisation ne repartira qu'en 1890 – avant la création d'un ministère des Colonies en 1894 –, année où Ferry publie *Le Tonkin et la Mère-Patrie*, un mémoire en défense de l'idée coloniale.

### AMÉDÉE COURBET (1827-1885)

Reçu dans les premiers à Polytechnique en 1847, Courbet décide de servir la France du grand large en passant par l'École navale. Sa première campagne l'emmène vers l'océan Indien, le Pacifique, la mer de Chine. Instructeur à l'école de canonnage, il se passionne pour le tir et l'artillerie, plus tard pour une arme nouvelle, les torpilles. Nommé, en 1880, gouverneur de la Nouvelle-Calédonie et contre-amiral, il se montre attentif au développement de l'agriculture et des mines. Mais c'est en Indochine qu'il va donner le meilleur de lui-même, à la tête de l'escadre des mers de Chine puis comme commandant en chef interarmées face à la Chine. En août 1883, son audacieuse prise d'assaut de la citadelle de Hué contraint l'empereur d'Annam à accepter le protectorat de la France sur l'Annam et le Tonkin. En battant les 10 000 Pavillons noirs chinois qui tiennent la citadelle de Sontay, il s'empare en trois jours de la quasi-totalité du « *Tonkin utile* ». En 1884, Courbet affronte et anéantit une partie de la flotte chinoise. Il débarque ensuite à Formose et s'empare des îles Pescadores. Deux années de campagnes militaires intensives l'ont épuisé. Il ressent aussi une certaine amertume : en janvier 1884, le gouvernement lui a retiré le commandement des troupes à terre, l'empêchant de parachever la conquête du Tonkin. Il estime la classe politique médiocre, ignorante de la situation. Le 11 juin 1885, soigné pour le choléra et une hépatite, le contre-amiral Courbet s'éteint à bord de son navire-amiral, à la veille de son 58<sup>e</sup> anniversaire. Pierre Loti, lieutenant de vaisseau à bord de *La Triomphante*, raconte dans ses *Propos d'exil* la conspersion à bord des bâtiments. Courbet était pour lui « *une sorte d'incarnation de tous ces vieux mots sublimes d'honneur, d'héroïsme, d'abnégation, de patrie* ». Il eut droit à des funérailles nationales aux Invalides, le 28 août 1885.



## LES ADMINISTRATEURS

### PAUL DOUMER (1857-1932)

Plusieurs fois député entre 1888 et 1910, fervent partisan de l'empire colonial, Paul Doumer accepte le poste de gouverneur général de l'Indochine que lui propose en 1897 le président du Conseil Jules Méline. Ayant obtenu des pouvoirs plus importants que son prédécesseur, il lance une réforme administrative, réduit les dépenses, encourage les initiatives, fidèle à sa devise : « *Gouverner partout, n'administrer nulle part.* » Préoccupé par la dilution de l'autorité française, il rabote les prérogatives de la cour impériale de Hué. Confronté aux contraintes budgétaires, il augmente certains impôts et lutte contre la fraude. Il renforce les droits de douane et installe un système de régies sur l'alcool de riz, le sel et même sur l'opium – produit et vendu par les Douanes. Les milieux liés au lobby colonial et la presse le brocardent, mais ses bons résultats financiers le protègent. Il crée l'École française d'Extrême-Orient, future pépinière d'experts et de savants coloniaux, sans oublier d'associer les meilleurs de ses administrés annamites. Homme de terrain, Doumer se déplace sur tout le territoire. A l'écoute du médecin Alexandre Yersin, il lance la station d'altitude de Dalat. Il encourage la culture de l'hévéa. La Banque de l'Indochine soutient ses grands projets d'infrastructures : il construit des routes, des ports (Haiphong). Fidèle à son idée que « *la civilisation suit*



*la locomotive* », il maille le territoire de voies ferrées, comme le Transindochinois. A son achèvement, en 1936, cette ligne fera 2 676 km de long entre la frontière de la Chine et le delta du Mékong. En 1902, Paul Doumer transfère la capitale de l'Indochine de Saigon à Hanoi. Cette ville réputée austère va connaître son âge d'or, s'enrichissant de beaux bâtiments publics, d'une université de médecine réputée, de villas magnifiques. Elle accueillera une exposition mondiale en 1902 et 1903, vitrine technologique de l'Indochine française. Paul Doumer y gagne le surnom flatteur de « Colbert de l'Indochine ». Repris par la politique, il démissionne en mars 1902 pour poursuivre sa carrière en France, jusqu'à la présidence de la République en 1931, pour dix mois à peine : il est assassiné en mai 1932 par un illuminé russe. Père de huit enfants, Doumer avait eu la douleur de perdre quatre de ses cinq fils pendant la Grande Guerre. En 1906, il avait rédigé à leur intention un ouvrage où l'on trouve cette recommandation : « *Il faut aimer la patrie (...) jusqu'à lui tout sacrifier, ses biens, sa vie, ses enfants, mais aussi (...) jusqu'à puiser dans cet amour d'elle la force, le courage.* » Jamais l'amour de l'Indochine ne quitta ce patriote républicain, admirateur de Jeanne d'Arc, chantre de la « mission civilisatrice » de la France.



**JEAN DECoux (1884-1963)**

Le 25 juin 1940, Vichy remplace le gouverneur général de l'Indochine, le général Catroux, par l'amiral Decoux, commandant en chef des forces navales en Extrême-Orient depuis janvier 1939 et protégé par l'amiral Darlan. Vichy lui a fixé une ligne : aucune concession au Japon. Mais dès septembre 1940, les forces japonaises attaquent Lang Son, le verrou oriental du Tonkin. Malgré le courage des soldats français et indochinois, les Japonais s'y installent. À l'ouest, face au Siam devenu très agressif envers le Cambodge, la petite escadre française de Decoux fait front. Le 17 janvier 1941 à Koh Chang, elle remporte la seule victoire navale française de la Seconde Guerre mondiale ! Le 11 mars 1941, Decoux doit accepter de signer le traité de Tokyo, par lequel le Japon reconnaît la souveraineté française en Indochine au prix d'importantes pertes territoriales au Cambodge et au Laos. Les avanies se multiplient. En juillet 1941, Decoux apprend que le Japon a négocié avec Vichy un protocole léonin : les troupes japonaises pourront stationner et circuler librement en Indochine. Dès le début de 1942, les produits d'importation sont stoppés par le blocus des Alliés contre le Japon, mais les 40 000 Français d'Indochine restent soudés derrière leur gouverneur. Les débarquements alliés en France, la fin du régime de Vichy, la victoire de la France libre, puis la défaite de l'Allemagne et les premiers revers nippons dans le Pacifique déstabilisent la situation. Dans la tempête, Decoux reste à la barre du « navire Indochine ». Mais Paris ne lui fait pas confiance et le place sous la tutelle du général Eugène Mordant, patron de la résistance française en Indochine. Le 9 mars 1945, les Japonais lancent une attaque surprise sur Hanoi et l'ensemble des forces françaises. En quelques heures, c'en est fini de la souveraineté française en Indochine. Faits prisonniers, Mordant et Decoux ne seront libérés qu'après la capitulation du Japon, en septembre 1945. Malade, révoqué sans pension, Decoux est incarcéré en France, puis placé en résidence surveillée dans sa maison de campagne, où des communistes viendront lui faire violence. Pour avoir condamné la dissidence gaulliste et tenté de reprendre la Nouvelle-Calédonie, passée à la France libre, il attend une inculpation qui ne viendra jamais. Il bénéficie en effet d'un non-lieu en 1949 avant d'être réintégré dans son grade et ses prérogatives. Norodom Sihanouk, roi du Cambodge, lui avait rendu cet hommage : « *Je dirai avec quelle abnégation vous avez, en Indochine, servi les intérêts supérieurs de la France et avec quelle noblesse de cœur vous avez assuré, pendant quatre ans, la protection des peuples indochinois contre l'ennemi.* »

ILLUSTRATIONS : © SÉBASTIEN DANGUY DES DÉSERTS POUR LE FIGARO HISTOIRE.



## LES MILITAIRES

### JEAN DE LATTRE DE TASSIGNY (1889-1952)

Chef de la 1<sup>re</sup> armée française victorieuse, cosignataire de la reddition du III<sup>e</sup> Reich, premier commandant en chef des Forces terrestres alliées en Europe, compagnon de la Libération, De Lattre n'a jamais servi en Indochine. Mais lorsqu'il quitte Orly le 15 décembre 1950, il maîtrise le dossier. Dans ses lettres, son fils Bernard lui a décrit la pauvreté des moyens du corps expéditionnaire, l'incompétence de certains cadres. Sur place, De Lattre découvre le « chantier ». Depuis 1949, la Chine communiste apporte une aide décisive à Hô Chi Minh et Giáp. La propagande du Parti communiste français, l'instabilité ministérielle et la pusillanimité des responsables aggravent la situation. Le général a tout à perdre, mais il a obtenu les pleins pouvoirs civils et militaires. Son arrivée à Saïgon impressionne. « *Je n'ai jamais vu un acteur réussir une entrée comme De Lattre en Indochine* », raconte le journaliste Lucien Bodard. De Lattre réunit les généraux et les colonels, dans leurs petits souliers : « *L'ère des flottements est révolue. Je vous garantis que vous serez commandés.* » Il se tourne vers les officiers subalternes : « *C'est pour vous, les lieutenants et les capitaines, que je suis venu, vous qui supportez le poids de cette guerre.* » Il voit les guenilles et le manque de tonus des soldats. Il donne aussitôt des ordres pour les rééquiper et les rendre fiers d'eux-mêmes. Sur le terrain, il déploie des postes défensifs pour protéger le « Tonkin utile ». Pour contrer les articles défaitistes, De Lattre crée un service de presse actif et efficace. Il veut gagner la guerre de l'image. Le Viêt-minh comprend le danger et Giáp décide de repartir à l'offensive en janvier 1951. A Vinh Yen, De Lattre organise la résistance. Huit jours plus tard, Giáp est contraint de se replier. De Lattre vient de gagner sa première bataille, qui sera suivie d'autres victoires en mars et en avril. En mai, la mort de son fils le frappe cruellement, mais ce soldat de l'empire fait front : « *Nous avons donné jusqu'à notre chemise, et hélas ! en plus nous donnons encore notre peau. Que veut-on de mieux ?* » En tournée en septembre aux Etats-Unis, il plaide la cause de la France devant une Amérique ambiguë. En vain. A son retour à Paris, Jean de Lattre apprend qu'il est atteint d'un cancer de la moelle osseuse, mais décide de revenir une dernière fois en Indochine. Il s'éteint à Paris le 11 janvier 1952, et est élevé à la dignité de maréchal de France.



### MARCEL BIGEARD (1916-2010)

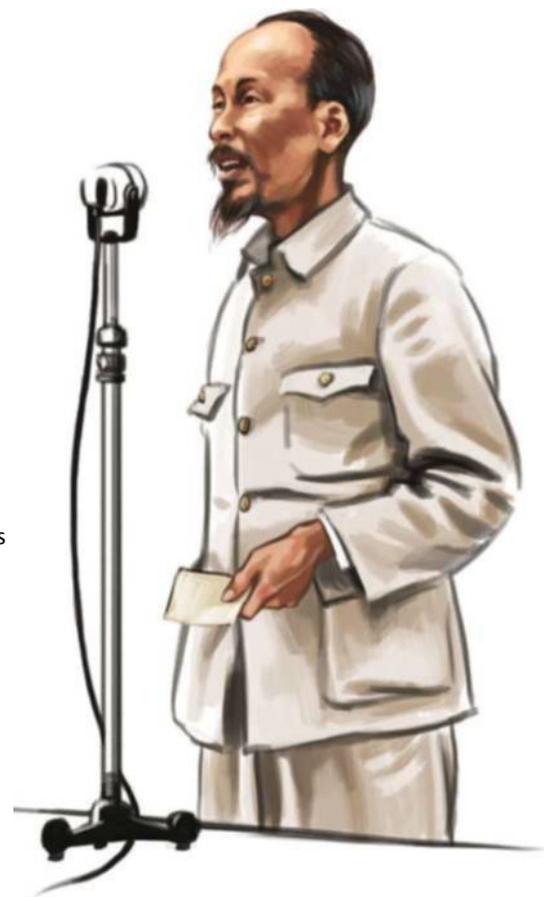
Promu capitaine d'active en juin 1945, l'ancien petit coursier de la Société générale de Toul fait deux séjours en Indochine entre 1945 et 1950, qui lui permettent de se familiariser avec le pays et ses habitants. Volontaire pour un troisième séjour en Indochine, Bigeard prend alors le commandement du 6<sup>e</sup> bataillon de parachutistes coloniaux (BPC). Il va faire de sa « boutique » l'une des unités de choc les plus redoutées du Viêt-minh. Le 16 octobre 1952, Giáp lance une nouvelle offensive vers le Mékong et le Laos. Bigeard reçoit la mission de freiner la progression ennemie. Ses 665 paras sont parachutés sur le village de Tu Lê. Les combats sont furieux. Les postes français de la région tombent les uns après les autres. L'état-major ordonne à Bigeard de se replier, mais « Bruno », son indicatif radio, refuse de partir pour sauver le maximum de soldats. Français et supplétifs thaïs ou vietnamiens. Doté d'un physique impressionnant et d'une force mentale à toute épreuve, il réussira à pratiquement tous les ramener, au prix de 91 tués ou disparus, contre des centaines de morts dans le camp d'en face. Cette désobéissance couronnée de succès forge la saga du chef para proche de ses hommes, « *souple, félin et manœuvrier* ». Viennent la bataille de Na San (décembre 1952), l'opération « Hironde » (Lang Son, juillet 1953), l'opération « Castor » sur Diên Biên Phu (20 novembre 1953). A nouveau parachuté sur la cuvette le 16 mars 1954, « Bruno » galvanise les hommes pendant les cinquante-six jours du siège, jusqu'aux dernières heures du camp retranché, qui tombe le 7 mai 1954. Bigeard aura la douleur de voir son 6<sup>e</sup> BPC anéanti. Fait prisonnier le 7 mai, libéré quatre mois plus tard, il quitte l'Indochine, le 25 septembre 1954, marqué à vie par ses trois séjours et par la défaite finale. Au soir de sa vie, le général le plus décoré de France qui se disait « *le dernier des cons glorieux* » repensait à ses camarades tombés sous ses ordres ou à ses côtés. Resté fidèle à sa devise, « *Etre et durer* », cet éternel combattant mort à 94 ans, cinq fois blessé et trois fois évadé, avait souhaité que ses cendres soient larguées au-dessus de Diên Biên Phu. Le Vietnam s'y étant opposé, « Bruno » repose à jamais au mémorial de Fréjus.



## LES VIETNAMIENS

### HÔ CHI MINH (1890-1969)

Issu d'une famille de lettrés et de petits fonctionnaires de l'Annam, le jeune étudiant Nguyen Sinh Cung (son vrai nom) arrive en France en 1911 pour entrer à l'Ecole coloniale, pépinière de la nouvelle élite indochinoise, mais, faute de parrainage sérieux, il n'est pas accepté. On le retrouve embarqué sur les lignes maritimes vers le Maghreb, employé dans un hôtel à Londres, retoucheur photo à Paris où la police le repère en 1919 sous le nouveau nom de Nguyen Ai Quoc (« Nguyen le patriote »), dans un groupe d'activistes annamites. Au contact de syndicalistes français, il rejoint le Parti communiste et signe des articles anticolonialistes. Sa force est d'associer les références communistes aux traditions collectivistes asiatiques. A ses yeux, l'Asie doit être pionnière pour le passage au socialisme communiste. C'est ce qu'il va mettre en œuvre en quittant en 1923 la France pour Moscou, où il parachève sa formation de militant révolutionnaire, puis Canton. De 1927 à 1931, il est représentant du Komintern en Asie du Sud-Est. Revenu clandestinement au Vietnam en février 1941, il crée la Ligue pour l'indépendance du Vietnam (le Viêt-minh) et, habile manœuvrier, obtient une aide militaire ponctuelle des Américains. Après un an dans les prisons des nationalistes chinois, il revient auréolé de son courage et de sa pugnacité. C'est à cette époque qu'il adopte son nom définitif : Hô Chi Minh. Installé dans un village à moins de 100 km au nord de Hanoi, Hô Chi Minh profite de l'affaiblissement de la France et de la défaite du Japon (1945). Dans le vide laissé par les Japonais, il revient à Hanoi, provoque l'abdication de l'empereur Bao Dai et proclame l'indépendance de la République démocratique du Vietnam. Prise au dépourvu, la France tarde à réagir. Invité à Paris à l'été 1946, Hô Chi Minh déploie tout son pouvoir de séduction et sa modestie apparente pour tenter de convaincre l'opinion publique française de sa bonne volonté pacifique. Mais la conférence de Fontainebleau est un échec. De retour à Hanoi, il retourne au maquis et appelle à la résistance. C'est le début de la guerre d'Indochine, au cours de laquelle il va user une vingtaine de gouvernements de la IV<sup>e</sup> République et dix commandants en chef français. Les accords de Genève de juillet 1954 prévoyaient des élections libres – elles n'eurent jamais lieu – et l'unification du pays. Celle-ci interviendra par la force, en avril 1975, après une autre guerre dans laquelle Hô Chi Minh fera perdre le moral et la face à l'Amérique et à cinq de ses présidents.



### VO NGUYEN GIÁP (1911-2013)

Longtemps, dans l'armée française, son nom sonna comme une gifle rappelant de cuisantes défaites : le désastre de la RC4 (octobre 1950) ou la tragédie de Dien Bien Phu (mai 1954), sa plus grande victoire. Mais Giáp fut aussi synonyme de regret parce que l'armée française sut le battre, notamment en 1951 avec le général de Lattre. Comme l'oncle Hô, Giáp eut la chance de naître dans un milieu éduqué et de suivre des études à Hué. Ses activités politiques lui valent deux ans de prison, ce qui ne l'empêche pas de s'inscrire en licence de droit et d'histoire à l'université de Hanoi. Il lit Clausewitz. Bonaparte l'impressionne. Il y gagne un surnom : « le général ». Son adhésion au Parti communiste vietnamien l'oblige à se réfugier en Chine en 1939. Compagnon de Hô Chi Minh dès la création du Viêt-minh, il crée en 1944 l'Armée populaire vietnamienne. Aidé par des conseillers militaires allemands, américains et chinois, il va en faire une formidable machine de guerre. Sa rencontre avec le général Salan, le 8 mars 1946, semble suspendre le temps. Le chef militaire du Viêt-minh



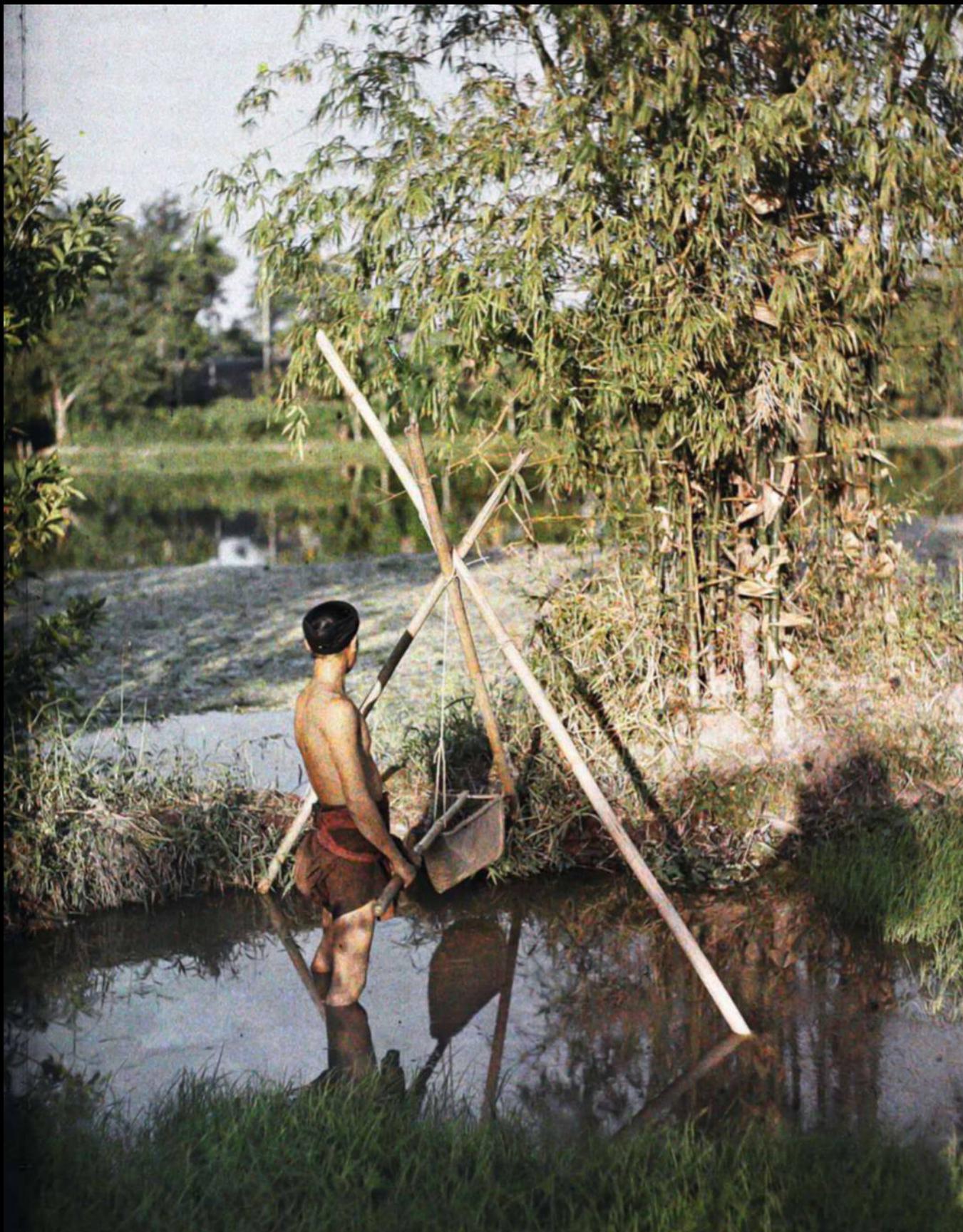
et le commandant des forces françaises au Tonkin se jaugent et s'apprécient. Mais les palinodies des gouvernements français et la rigidité des communistes vietnamiens conduisent à l'échec de la conférence de Fontainebleau (septembre 1946). Les deux hommes ne se reverront plus. Giáp est entré dans l'histoire comme le seul général à avoir jamais vaincu la France et les Etats-Unis. En semi-disgrâce politique à la fin de sa vie (il meurt à 102 ans !), Giáp reste une légende dans son pays, qui voit en lui un pur héros de l'indépendance. Ce militant révolutionnaire pétri d'idéologie communiste, adepte des purges au sein du Viêt-minh pendant ses trente années à la tête du ministère de la Guerre, n'en fut pas moins sans pitié pour ses adversaires. Sous sa responsabilité, le taux de mortalité dans les camps vietnamiens atteignit 60 %. Il sacrifia ses soldats par vagues entières – un demi-million d'hommes tués ! Le général William Westmoreland, commandant en chef des forces américaines au Vietnam de 1964 à 1968, jugeait : « *Un tel mépris pour la vie humaine (...) n'en fait pas un génie militaire. Un commandant américain perdant des hommes comme cela n'aurait guère duré plus de quelques semaines.* »

## BAO DAI (1913-1997)

Empereur à 13 ans, le dernier souverain de la grande dynastie des Nguyen, de son vrai nom Nguyen Phuc Vinh Thuy, étudie en France de 1922 à 1932 puis, de retour dans sa patrie, veut moderniser ce qui lui semble archaïque. Il supprime les prosternations spectaculaires que lui doivent ses fonctionnaires et annonce vouloir gouverner avec le peuple. En 1934, il renonce à la polygamie et se marie avec Marie-Thérèse Nguyen Huu Thi Lan, une catholique du Sud, qui prend le nom d'impératrice Nam Phuong. On saura plus tard que le prince héritier Bao Long avait reçu un enseignement bouddhiste, tout en apprenant le catéchisme catholique en secret. Ces décisions sont mal comprises par son peuple, ce qui accroît l'isolement du souverain. Le chaos qui règne en Indochine à la fin de la guerre sonne le glas de son pouvoir de plus en plus symbolique. Le 11 mars 1945, sous la tutelle japonaise, Bao Dai annonce l'indépendance du Tonkin et de l'Annam. Le 14 août, il annexe la Cochinchine, alors colonie française, réunifiant ainsi le Vietnam. Mais dès le 25 août, manipulé par le Viêt-minh qui a pris le pouvoir le 16, après la capitulation japonaise, il abdique et remet

aux communistes les symboles de sa souveraineté (le sceau et l'épée d'or). Il devient le « citoyen Vinh Thuy », « conseiller politique » du Viêt-minh ! « *Mieux vaut être citoyen d'un pays indépendant que d'être roi d'un pays esclave* », justifie-t-il. Bao Dai est alors exilé en Chine, puis à Hong Kong où les Français vont le récupérer en payant ses factures. Lorsqu'il revient au Vietnam en 1949, il n'est plus empereur mais chef de l'Etat du Vietnam, dont la France reconnaît l'indépendance au terme des accords du 8 mars 1949. Le Viêt-minh l'accuse alors de haute trahison et le condamne à mort. La défaite de Diên Biên Phu et les accords de Genève du 20 juillet 1954 emportent ses dernières ambitions. Bao Dai, « l'homme des Français », doit accepter un nouveau Premier ministre, le catholique sudiste Ngô Đình Diêm, « l'homme des Américains », première étape de sa destitution le 23 octobre 1955. Réfugié à Cannes, puis en Alsace, séparé de sa femme, privé de ressources, Bao Dai se remarie en 1972. A l'initiative de sa dernière épouse, la « princesse Monique », il accepte d'être baptisé en 1988 sous le nom de Jean-Robert. Sans doute parce qu'il n'avait jamais dit de mal de Hồ Chí Minh, le Vietnam communiste enverra une couronne de fleurs à ses funérailles.





**LES RIZIÈRES DU DELTA** Le fleuve Rouge, qui tient son nom des terres ferrugineuses qu'il arrache à la région chinoise du Yunnan et transporte en suspension, a déposé au cours des siècles le limon qui forme le delta tonkinois. Sur ces 15 000 km<sup>2</sup> de sols alluviaux détrempés, des diguettes délimitent les rizières. Ici, ce paysan actionne un seau à manche, système élévatoire d'eau pour l'irrigation du riz.

# Tonkin, le temps retrouvé

Réalisés par l'officier français  
Léon Busy entre 1914 et 1920,  
ces autochromes exceptionnels lèvent le voile sur la vie  
des populations dans les régions du nord de l'actuel Vietnam.

Ce 29 mai 1914, à l'aube d'un conflit qui va déchirer l'Europe, cela fait seize années que Léon Busy a quitté la lointaine métropole et est installé à Hanoi, la capitale du Tonkin, au nord de l'Indochine française. Né en 1874, polytechnicien à 21 ans, il a opté pour l'armée coloniale et sert depuis 1898 en qualité de lieutenant d'intendance. Là, il peut aussi conjuguer ses deux passions : l'exotisme et la photographie, un art encore balbutiant qu'il exerce, lors de ses permissions, pour le compte de la Société de géographie soucieuse de récolter des clichés sur ces contrées encore méconnues. Ce 29 mai, instruit de l'existence d'un grand projet visant à documenter par l'image l'ensemble des pays du monde, notre homme se porte candidat pour apporter son témoignage sur cette région du monde qu'il connaît mieux que quiconque.

Ce projet, c'est celui des Archives de la Planète. Son initiateur ? Albert Kahn, un banquier aventurier épris d'idées humanistes. Après avoir bâti un véritable empire en spéculant sur les mines d'or et de diamant d'Afrique du Sud, ce talentueux financier a créé sa propre banque et a décidé de consacrer sa fortune à la réalisation d'une œuvre philanthropique et encyclopédique consistant à conserver la mémoire du monde. Selon ses dires, « une sorte d'inventaire photographique de la surface du globe, occupée et aménagée par l'homme, telle qu'elle se présente au début du XX<sup>e</sup> siècle ». Comme beaucoup de ses contemporains, Albert Kahn est convaincu que l'image couleur

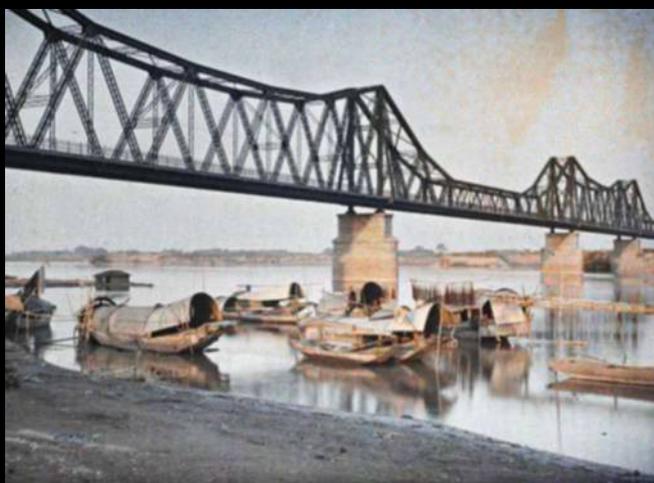
est seule apte à la saisie de la réalité et c'est la raison pour laquelle il choisit l'autochrome, un procédé positif sur verre révolutionnaire inventé en 1903 par les frères Lumière. Cette technique permet, déclare-t-il, « de fixer, une fois pour toutes, des aspects, des pratiques et des modes de l'activité humaine dont la disparition fatale n'est plus qu'une question de temps du fait de la modernité ». Ainsi naissent les Archives de la Planète qui constituent aujourd'hui encore le socle des collections du musée départemental Albert-Kahn d'où sont issus les exceptionnels clichés que vous découvrez dans ces pages.

Choisi comme l'un des nombreux opérateurs au service de cette ambitieuse entreprise, Léon Busy restera sur ces terres du Tonkin tout au long de la Première Guerre mondiale et effectuera jusqu'en 1920 des milliers de prises de vue sur plaques autochromes, rassemblant des scènes urbaines ou rurales d'une qualité sans égale, dévoilant le mode de vie des populations locales, des villageois, des notables, comme des mandarins, à une époque où l'administration cherchait plutôt à mettre en avant les transformations réalisées par la France et les acteurs de la présence coloniale. Et c'est là que ces images prennent une dimension unique : elles sont le seul témoignage visuel d'une époque révolue, à la croisée de la géographie humaine et d'une ethnologie naissante. Pour la qualité de ses lumières, pour la perfection de ses cadrages, pour la profondeur de ses portraits, Léon Busy a participé à donner à la photographie ses lettres de noblesse. Son nom mérite d'être enfin reconnu.

Musée départemental Albert-Kahn, 2 rue du Port, 92100 Boulogne-Billancourt. Rens. : [albert-kahn.hauts-de-seine.fr](http://albert-kahn.hauts-de-seine.fr)



LA PETITE GARDIENNE DE BUFFLE Ci-contre : toute la vie du paysan, l'essentiel de sa subsistance et de ses ressources, c'était le riz. Il lui consacrait la majorité de son temps, lui réservait la plus grande part de sa terre, occupée également par le bétail. Deux récoltes par an scandaient le calendrier de l'agriculteur : en novembre, la plus fructueuse, et en juin. En haut : à Hanoi, capitale de l'Indochine française, deux élégantes Tonkinoises de la classe aisée, en pousse-pousse dans un jardin public.



PHOTOS : © MUSÉE DÉPARTEMENTAL ALBERT-KAHN; DÉPARTEMENT DES HAUTS-DE-SEINE. INV. A5540, A5528, A68951X, A9946.

**OMBRES CHINOISES**

Dans les années 1910, le Tonkin, territoire du nord de l'actuel Vietnam placé sous la protection de la France depuis 1884, reste officiellement sous l'autorité de l'empereur issu de la dynastie Nguyen. L'influence du puissant voisin chinois est encore prégnante : en attestent cet artisan calligraphiant des écritures sinisées (*en haut*) ou la tenue de ce chef de canton (*au centre*).



**LE REPIQUAGE DU RIZ** Ci-dessus : un mois après avoir été planté, le riz devait être repiqué. Cette pratique présentait un double avantage : elle permettait d'économiser le riz de semence et d'échelonner les récoltes. Ce travail était réservé aux femmes : courbées en deux, cadencant leurs gestes au rythme de leurs chants, elles enfonçaient les jeunes plants à intervalles réguliers dans la terre détrempée. Page de gauche, en bas : le pont Doumer, du nom de l'ancien gouverneur général de l'Indochine, a été inauguré en 1903. D'une longueur de 1 682 m, toujours en activité, il permet de franchir le fleuve Rouge en quittant Hanoi. 



**LA CUEILLETTE DU LISERON D'EAU**

Les Tonkinois accompagnaient leur riz de toutes sortes de légumes à feuilles comestibles comme la laitue, le chou, la moutarde, ou le *rau muông*. Ce liseron d'eau, consommé cru ou cuit dans une sauce de soja, était cultivé par des femmes dans les mares et les étangs. On en récoltait l'extrémité tendre des tiges.



**L'ESPRIT DE VILLAGE** Ci-dessus : quand la France, en 1884, fait de Hanoi la capitale de son protectorat indochinois, la ville n'est encore qu'un conglomérat de petits villages artisanaux, comme ici, dans le quartier des peintres où officie cet artisan. Le reste de la province, essentiellement rural, est parsemé de pêcheurs professionnels qui ont installé des carrelets sur le bord des étangs (*ci-dessous*). Pour s'abriter du soleil, ils se glissaient dans une petite guérite sur pilotis couverte d'une natte.





**HANOI, CAPITALE ENDORMIE** L'ancienne avenue Général-Bichot, à Hanoi, permettait à l'époque française d'accéder à la caserne Brière de l'Isle où stationnait la principale garnison de la ville et où travaillait Léon Busy, l'auteur de ces photographies. Cette artère était parsemée de flamboyants, ces arbres tropicaux à fleurs rouges, et desservie par une armada de pousse-pousse.

Par Michel De Jaeghere

# Comme un théâtre d'ombres

Avec *Le Bar de l'Oriental*, Jean-Marie Rouart fait au théâtre un début éclatant en mettant en scène la guerre d'Indochine comme un grand rendez-vous manqué.



Hélie de Saint Marc parlait à son propos de « *notre guerre orpheline* », parce que les soldats français qui y avaient laissé leur jeunesse et leur liberté s'étaient sentis profondément abandonnés. Mal dirigés par la succession hésitante des gouvernements de la IV<sup>e</sup> République, lâchés par des alliés américains pressés de prendre la place des vieilles puissances coloniales, trahis par les militants communistes qui sabotaient, à l'arrière, le matériel qui leur était destiné, livrés dans leurs camps de prisonniers à l'action déshumanisante des commissaires politiques, affamés, torturés, ils avaient, à leur retour en métropole, été accueillis à Marseille à coups de pierres par les dockers de la CGT.

La guerre d'Indochine est de celles qui laissent l'âme partagée. Pourquoi la France s'était-elle mise en tête d'aller, si loin, se tailler un empire ? Quelle légitimité pouvait bien invoquer un pays qui se vantait d'avoir été l'inventeur du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes pour asservir et exploiter des populations qui ne menaçaient pas sa sécurité, et qui n'avaient pas attendu l'irruption des Occidentaux sur leurs terres pour développer une culture raffinée ?

Dans le contexte créé par la guerre froide, l'expansionnisme communiste, la victoire de Mao Tsé-toung en Chine, le combat de l'armée française face aux maquis qu'il avait armés n'était-il pas devenu, cependant, celui de la liberté ? Et l'impéritie de dirigeants incapables de définir des objectifs et de tenir une ligne politique cohérente peut-elle faire oublier l'histoire d'amour qui lia aussi tant de colons, tant de soldats, à la féerie des paysages de la péninsule et les fit succomber au charme de ceux qui y habitaient ?

Telles sont quelques-unes des questions qui vous poursuivent au sortir de la représentation du *Bar de l'Oriental*, la pièce que Jean-Marie Rouart vient de consacrer aux contradictions dans lesquelles la guerre d'Indochine nous avait enfermés.

A Lang Son, au Tonkin, en septembre 1950, la ville bruisse de rumeurs. Les agents du Viêt-minh y circulent comme des poissons dans l'eau. Au nord, la forteresse de Cao Bang est sous la menace des maquis

auxquels la Chine de Mao procure désormais une formidable base arrière. Bientôt, on apprendra qu'elle a été évacuée et que les troupes françaises qui s'en sont retirées ont été décimées. La ville est menacée. N'est-elle pas elle-même prête à se soulever ? Les indigènes font profil bas, mais ils n'attendent peut-être qu'un signal pour massacrer les Français. Quel peuple est plus expert dans l'art de la dissimulation ? Comme toujours dans les guerres civiles, on ne sait à qui on peut se fier. A la résidence des Pagodes, la plus belle villa coloniale de Lang Son, cinq personnages ne sont pas, comme chez Pirandello, en quête d'auteur : bien plutôt en quête d'eux-mêmes, au point d'en venir à espérer que se déclenche la catastrophe qui les engloutira peut-être dans un torrent de boue, mais qui donnera au moins un sens à leur vie. Les jeux de l'amour et du hasard se mêlent, dans un étouffant huis clos, aux aléas des troubles politiques, à l'angoisse qui naît, sous un ciel lourd, d'une guerre indiscernable et pourtant toute proche, d'un calme qui paraît préparer le surgissement d'une violence insoupçonnée, quand on ignore si l'on entend tonner l'orage ou le canon de 65. Dorothee, femme fatale, semble drainer derrière elle tous les cœurs, mais c'est à une tout autre cause qu'elle s'est en réalité donnée. Jean, son mari, tâtonne entre sa vocation de peintre raté et l'armée, dont il attend qu'elle lui révèle qu'il est capable d'aller au feu sans trembler. Le commandant de Marbourg marivaud entre deux opérations militaires. Le commissaire Angeli tisse sa toile pour comprendre quelles complications ont permis à Lo Phan Tho, « *l'homme qui monte au comité central* », en mission clandestine, de lui filer entre les doigts. La jeune Marianne voudrait échapper à une



**BLEU NUIT** Page de gauche, de gauche à droite : Charles Lelaure (Jean), Gaëlle Billaut-Danno (Dorotheé), Pascal Parmentier (Angeli) et, à l'arrière-plan, Katia Miran (Marianne) – ci-dessus : Pierre Deny (le commandant de Marbourg) et Gaëlle Billaut-Danno – dans *Le Bar de l'Oriental* de Jean-Marie Rouart, au Théâtre Montparnasse. Les contradictions de la France en Indochine y sont évoquées à huis clos dans un décor sublimé par le jeu des lumières, qui enferme les personnages dans un théâtre d'ombres.

vie de sous-préfecture avec des « *sous-fonctionnaires, des sous-militaires, des sous-hommes d'affaires* » en même temps qu'à l'adultère mesquin qu'elle entretient avec son beau-frère. L'amour les échauffe et les brûle sans les rassasier. Ils étouffent de leur propre médiocrité.

Romancier, essayiste, Jean-Marie Rouart s'essaie pour la première fois avec bonheur au théâtre dans cette pièce d'une tension implacable, écrite dans une langue tenue, d'une constante intensité, où la touffeur de l'atmosphère répond à la déliquescence d'un empire et à celle d'une société. Il y a dans ce *Bar de l'Oriental* quelque chose de Tennessee Williams. Les passions s'y exaspèrent dans la moiteur du Sud, avec une montée irrésistible du drame bourgeois vers la tragédie. Jean-Marie Rouart excelle à décrire un monde de faussetés où une demi-guerre répond à de demi-décisions, où un climat doucereux paraît ne devoir accoucher de rien qui puisse permettre de sortir de l'ambiguïté.

L'histoire est pourtant pour lui plus qu'un simple décor : l'occasion de poser quelques-unes des questions qui lui sont familières : qu'est-ce que la patrie ? Des amis, des morts, des souvenirs ? Ou ce qu'un gouvernement d'incapables et de corrompus nous commande de sauver au prix de notre vie ? Est-il légitime de demander à des soldats de mourir pour la préservation d'un monde

d'arrogance et d'injustice, où, selon le mot de Clemenceau à Jules Ferry, on a revêtu « *la violence et la rapine du nom hypocrite de civilisation* » ? Peut-on continuer à se rêver en chevalier quand il faut faire la guerre, autant qu'à l'adversaire, aux courtisans du haut commandement et à la routine des bureaux ? Doit-on tenir pour terroriste celui qui sera demain reçu en chef d'Etat par la haie d'honneur de la Garde républicaine ?

Quand un communiste récite du Verlaine tandis qu'un gouvernement de démocrates-chrétiens recrute d'anciens SS pour défendre la liberté, les frontières, soudain, deviennent floues. Comment rester un honnête homme quand il est si difficile, non de faire son devoir, mais de savoir où il est ?

La force de l'auteur est de laisser ces questions sans réponse et de nous abandonner au trouble qu'elles ont suscité en nous. « *Ici, on croit comprendre*, dit l'un de ses personnages. *L'instant d'après, on s'aperçoit qu'on s'est trompé.* » Servie par une troupe d'excellents comédiens, une scénographie pleine de poésie et de clairs-obscur, la pièce offre, au Théâtre Montparnasse, l'un des plus intelligents spectacles dont on puisse rêver. *✓*

● *Le Bar de l'Oriental*, de Jean-Marie Rouart, mise en scène de Géraud Bénech.

Théâtre Montparnasse. Du mercredi au samedi, à 19 h, le dimanche, à 18 h. Réservations : [theatremontparnasse.com](http://theatremontparnasse.com) ; 01 43 22 77 74.

## UNE COLONNE DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE

Jacques Perrin à la production, l'Indochine des années 1940 pour cadre... Tout dans l'affiche du film récent de David Oelhoffen, *Les Derniers Hommes*, avait de quoi attiser les espoirs les plus vifs des inconditionnels de *La 317<sup>e</sup> Section* et du *Crabe-Tambour*.

Mais en suivant l'histoire d'une colonne de légionnaires toxicomanes, alcooliques, à moitié fous ou ultra-violents, fuyant les Japonais après le coup de force du 9 mars 1945, le spectateur en quête d'une subtile combinaison de violence, de vulnérabilité, de panache et d'innocence risque fort de se trouver déçu face à cette nouvelle déclinaison à la machette d'un genre déjà (et définitivement ?) exploré par Francis Ford Coppola (*Apocalypse Now*, 1979) ou Oliver Stone (*Platoon*, 1986). Serait-ce néanmoins l'occasion d'en savoir plus sur cet épisode méconnu des guerres d'Indochine ? Non. A l'exception d'un carton introductif, on ne sait rien ou presque du contexte. Demeureront néanmoins de ce film une photographie somptueuse (les images ont été tournées en Guyane) et un casting remarquable de comédiens méconnus. Et aussi, pour être juste, une rédemption finale qui permet de sortir par le haut de ces deux heures passées dans la boue. *Guillaume Zeller*

● *Les Derniers Hommes*, de David Oelhoffen, 120 min. En salles depuis le 21 février.

Par Luc-Antoine Lenoir, Geoffroy Caillet, Albane Piot, François-Joseph Ambroselli, Jean Sévillia, Philippe Maxence et Frédéric Valloire

# Nouvelles orientales

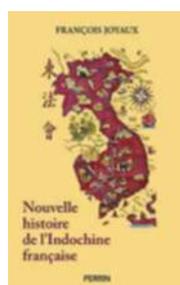


La guerre du Pacifique a commencé en Indochine, 1940-1941. **Franck Michelin**

Le 22 septembre 1940, vers 16 h 30, un accord fixant les modalités de la présence des troupes nippones en Indochine est trouvé entre la France de Vichy et Tokyo. La menace d'invasion lancée par le gouvernement nippon quelques jours plus tôt paraît désormais s'éloigner. Le soir même, la 5<sup>e</sup> division du général Nakamura viole la frontière. L'ordre de suspension ne lui serait pas parvenu à temps ! Franck Michelin éclaire avec talent les origines de cette agression camouflée en « incident », qui marqua le début de l'occupation japonaise et laissait présager l'assaut de l'Asie du Sud-Est. **F-JA Passés composés/Ministère des Armées, 2019, 320 pages, 22 €.**

Les Cages de la Kempeitai **Guillaume Zeller**

Ce livre lève le voile sur une tragédie méconnue : la période de la fin de la Seconde Guerre mondiale au cours de laquelle l'Indochine française, mise en coupes réglées par les Japonais, de mars à août 1945, vécut six mois sous un régime de terreur. C'est ce calvaire que l'auteur décrit dans des pages à la fois émouvantes et glaçantes d'horreur. Le bilan humain s'élève à 2 650 militaires et environ 500 civils qui auraient perdu la vie. Au-delà des souffrances des Français d'Indochine, le coup de force du 9 mars 1945 révéla en effet un nationalisme indochinois que les Japonais avaient encouragé afin de contrer la Chine nationaliste. Fondé en mai 1941 sous la direction de Hô Chi Minh, le Viêt-minh préparait l'avenir. La guerre d'Indochine allait commencer. **JS Tallandier, « Texto », 2019, 288 pages, 9,50 €.**



Nouvelle histoire de l'Indochine française. **François Joyaux**  
Lorsque, en juin 1884, l'empire d'Annam accepta le protectorat français, la Cour consentit à détruire son « sceau chinois » en argent, symbole d'une vassalité millénaire envers la Chine. C'est d'ailleurs auprès de Pékin que négocièrent d'abord les Français, et contre ses armées (irrégulières) qu'ils se battirent. La conquête de l'Indochine française ne fut donc pas seulement un affrontement entre colons et colonisés, mais aussi et surtout une confrontation entre puissances. François Joyaux raconte avec brio cette guerre de Cent Ans entre France et Empire chinois des années 1850 à 1954 et Diên Biên Phu, une victoire « plus chinoise que vietnamienne ». Sans jamais négliger l'identité et le rôle de l'autorité politique vietnamienne, c'est une salutaire et passionnante remise en perspective qu'offre cette *Nouvelle histoire*. **L-AL Perrin, 2022, 448 pages, 24 €.**

L'Indochine française, 1858-1954. **Pierre Montagnon**  
Parfait connaisseur de l'empire colonial français, Pierre Montagnon livre ici une vigoureuse synthèse de l'histoire de l'Indochine française. Saint-cyrien, il dresse un récit enlevé de la constitution du territoire, raconte l'installation des Français et les différents aspects de la période coloniale, parmi lesquels la résistance à la présence française, en donnant tous les éléments d'un bilan. Et, bien sûr, la guerre qui devait mettre fin à près d'un siècle de présence française dans cet Extrême-Orient désormais communiste, pour lequel l'épreuve ne faisait que commencer. **GC Tallandier, « Texto », 2019, 416 pages, 10,50 €.**

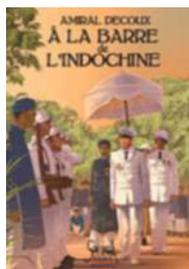


Rencontres impériales : l'Asie et la France. Le « moment Second Empire ». **Dominique Barjot et Jean-François Klein (dir.)**  
Il y eut la honte du sac du palais d'Été, et bien d'autres épisodes, parfois tout aussi violents, souvent plus glorieux, et qui permirent nombre d'échanges fructueux entre la France et le continent asiatique. Le Second Empire fut une période d'accélération des ambitions françaises dans la région, que cet ouvrage détaille précisément. Un admirable travail de recherche. **L-AL Maisonneuve & Larose/Hémisphères, 2023, 588 pages, 38 €.**



L'Indochine d'antan. **Jean Despierres**  
Appuyé par les reproductions de cartes postales anciennes, qui allient au charme d'un monde disparu une réelle puissance évocatrice, le texte, sensible, rédigé comme une invitation au voyage, restitue la vie et l'atmosphère de la Cochinchine, de l'Annam, du Tonkin, du Cambodge et du Laos, du temps où ces cinq territoires formaient l'Indochine française. Et il raconte leur histoire. Un beau livre qui méritait d'être réédité. **AP Editions Hervé Chopin, 2021, 144 pages, 28,50 €.**



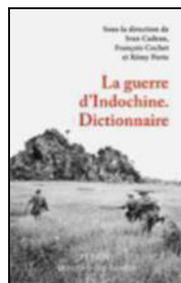


### A la barre de l'Indochine. Amiral Decoux

Entre 1940 et 1945, l'amiral Jean Decoux présida aux destinées de l'Indochine française et fut, selon les mots de Jean-Baptiste Duroselle, « le chef d'une petite France lointaine ». Représentant du gouvernement de Vichy, il dut composer avec les Japonais, s'opposa à tout esprit de dissidence et œuvra malgré un contexte défavorable au développement de la région. A son retour en France, il fut arrêté avant de bénéficier d'un non-lieu. Paru en 1949 et devenu introuvable, son livre est assurément un plaidoyer *pro domo*, mais il permet de saisir les motivations d'une action qui échappe à tout simplisme. **PM Soukha Editions, 2013, 416 pages, 29 €.**

### Cao Bang 1950. Premier désastre français en Indochine. Ivan Cadeau

Voici l'histoire d'une défaite totale qui se déroula en octobre 1950, oubliée, éclipsée par celle de Diên Biên Phu. La guerre de Corée venait de commencer; les problèmes d'après-guerre dominaient encore la vie quotidienne. Aussi les opérations qui se déroulaient au nord-est du Vietnam n'inquiétaient-elles ni les Français ni le gouvernement Plevin, qui se hâta, en créant un « conseil d'enquête », de faire oublier ce désastre : sur un total de 5 800 combattants français, seuls 1 400 échappèrent au piège tendu par le Viêt-minh. Le comprendre, l'insérer dans le jeu de la Chine de Mao, analyser les conditions géostratégiques de la situation de Cao Bang et de la route coloniale n° 4 (RC4), déterminer les responsabilités et les erreurs faites par l'état-major français alors que les combattants n'avaient pas failli, tels sont les objectifs de l'auteur. Mission accomplie, en toute objectivité. **FV Perrin/Ministère des Armées, 2022, 400 pages, 23 €.**



### La Guerre d'Indochine. Dictionnaire

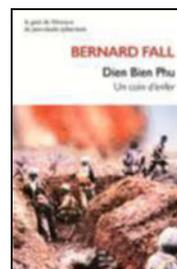
**Ivan Cadeau, François Cochet et Rémy Porte (dir.)**

En ouverture de leur dictionnaire, ses maîtres d'œuvre évoquent une « guerre méconnue ». Une bonne raison donc de s'y plonger. Si plusieurs pages sont consacrées à la bataille de Diên Biên Phu et si les protagonistes, français et étrangers, sont également présentés, ce dictionnaire va beaucoup plus loin en s'intéressant aux matériels, à l'organisation militaire ou révolutionnaire, à la faune et à la flore, au monde civil ainsi qu'aux rencontres internationales sans oublier

les loisirs, la religion, la géographie ou l'économie. Sans prétendre à l'exhaustivité, l'ouvrage s'impose désormais comme un outil indispensable sur le sujet. **PM Perrin/Ministère des Armées, 2021, 950 pages, 35 €.**

### Diên Biên Phu. Les leçons d'une défaite. Pierre Servent

Ne tombant ni dans l'écueil du manuel technique, ni dans celui du pathos, Pierre Servent pointe les erreurs structurelles de la France dans l'engrenage qui mena au désastre en quelques années. Hors l'intermède du « roi Jean » de Lattre de Tassigny, les décisions prises à l'égard de la guerre d'Indochine furent minées par une propension de la métropole à se défausser et par les divisions sur le terrain. Conséquence : des illusions persistantes et fatales, comme celle qui consista à s'appuyer sur l'« empereur fainéant » Bao Dai face aux communistes. De leur côté, précisément : une détermination sans faille, beaucoup d'erreurs aussi, mais l'humilité d'apprendre d'elles. Une nouvelle référence et avant tout un vrai plaisir de lecture. **L-AL Perrin, 2024, 400 pages, 23 €.**



### Diên Biên Phu. Un coin d'enfer

**Bernard Fall**

Journaliste et historien du Vietnam d'origine autrichienne et naturalisé français, Bernard Fall publia cet ouvrage juste avant de sauter sur une mine près de Hué en février 1967. L'auteur y excelle à retracer heure par heure le déroulement de la bataille, de sa préparation à son asphyxie par les troupes du Viêt-minh, mais aussi à analyser les raisons de l'échec de l'armée française. Au premier rang de celles-ci, l'absence d'appui de l'aviation américaine, qui aurait aussi fourni le ravitaillement en munitions dont manqua tant le camp retranché. Cette défection des Etats-Unis, qui encourageait pourtant son allié français à la lutte contre le communisme en Asie du Sud-Est, s'explique notamment par sa sous-estimation de la DCA ennemie. « En ce sens, relève Fall, Diên Biên Phu, loin d'être une défaite purement française, fut aussi une défaite américaine. » Elle ne faisait qu'anticiper la défaite finale que les Etats-Unis connaîtraient vingt ans plus tard. **GC**

**Les Belles Lettres, 2024, 728 pages, 19,50 €.**

### Comprendre les Vietnamiens

**Nicolas Leymonerie**

Professeur de français installé à Da-Lat, Nicolas Leymonerie ne propose évidemment pas de régler les quiproquos de la grande histoire entre les nations française et vietnamienne. Il livre un ressenti à hauteur d'homme sur sa patrie d'adoption : son histoire, sa mentalité et ses aspirations. Rempli d'anecdotes, drôle et délicat, cet ouvrage au carrefour du guide pratique, du carnet de voyage et de l'essai sociologique constitue une parfaite lecture préparatoire à un voyage, mais prolongera aussi avec bonheur les souvenirs de visite. **L-AL**

**Riveneuve, 2022, 244 pages, 18,50 €.**





# Perle de culture

Entamée pour opposer une influence française à la Chine, la colonisation de l'Indochine s'acheva par une guerre qui laissa le Vietnam indépendant et communiste.

**1<sup>ER</sup> AU 2 SEPTEMBRE 1858** La prise des forts de Tourane (Da Nang) marque le début de l'intervention française. Après l'exécution de prélats catholiques par l'empereur Tu Duc, et motivé par la protection des chrétiens d'Indochine, l'amiral Rigault de Genouilly lance une expédition à l'aide d'une flotte d'une quinzaine de navires, de deux bataillons d'infanterie de marine, d'un bataillon d'artillerie et de quelques bâtiments espagnols alliés et leurs troupes. Un détachement occupe la ville plus d'une année, rencontrant une forte résistance et affrontant une épidémie de choléra, avant de quitter la place forte pour se concentrer sur Saïgon.

**17 FÉVRIER 1859** L'amiral Rigault de Genouilly dirige sa flotte vers le sud et s'empare de la ville de Saïgon. Le 8 mars, la citadelle est détruite à l'explosif et la ville est occupée par une garnison sous le commandement du capitaine de frégate Jauréguiberry. Les Vietnamiens assiègent la ville, où les troupes françaises sont peu nombreuses car envoyées en grande partie vers la Chine, pour participer à la deuxième guerre de l'opium.

**1860-1861** La fin de la guerre en Chine permet l'arrivée de renforts importants, qui défont les armées vietnamiennes à la bataille de Ky Hoa, le 25 février 1861.

**5 JUIN 1862** Par le traité de Saïgon, l'empire d'Annam cède à la France trois provinces orientales de la Cochinchine. La ville de Saïgon offre une base importante

aux plans stratégique et économique, qui ouvre un accès au riche delta du Mékong et sert de point d'entrée pour l'expansion ultérieure dans la région.

**11 AOÛT 1863** L'amiral de La Grandière, gouverneur de Cochinchine, envoie une délégation au roi Norodom du Cambodge pour le convaincre d'accepter la protection française. Une convention de protectorat est signée, qui permet à la France de sécuriser une position stratégique dans la région et de prévenir une expansion siamoise ou vietnamienne sur ce territoire.

**1866-1868** Une mission d'exploration menée par le capitaine de frégate Doudart de Lagrée remonte le Mékong pendant deux années jusqu'à la Chine pour étudier la possibilité d'ouvrir une voie commerciale. Le fleuve s'avère impraticable, à la différence du fleuve Rouge, dont l'affluent maritime est plus au nord et qui semble prometteur, motivant un nouvel effort de conquête.

**15 JUILLET 1867** Le Siam renonce à ses droits sur le Cambodge, avalisant la domination française.

**1873** la citadelle de Hanoi est prise par Francis Garnier, qui est tué en décembre par des Pavillons noirs, soldats chinois exilés après l'échec de la révolte des Taiping et utilisés comme mercenaires par la Cour.

**15 MARS 1874** Envoyé à Hué, le lieutenant de vaisseau Philastre négocie le second traité de Saïgon, qui entérine la colonie en Cochinchine, reconnaît l'indépendance de l'Annam, mais ouvre au commerce les

ports de Qui Nhon et de Haiphong, la ville de Hanoi et le fleuve Rouge, établissant un protectorat de fait sur l'Annam et le Tonkin.

**1881** Le gouvernement de Jules Ferry donne son accord à une mission de lutte contre le brigandage sur le fleuve Rouge. Le capitaine de frégate Henri Rivière reprend la citadelle de Hanoi le 25 avril 1882.

**1883** Henri Rivière est tué le 19 mai lors d'une attaque de Pavillons noirs. Le corps expéditionnaire au Tonkin atteint 9 000 hommes et l'amiral Courbet lance des opérations de prise de contrôle sur plusieurs villes d'Annam.

**1884** Par l'accord de Tien-Tsin ou convention de Li-Fournier, la Chine reconnaît la domination de la France sur le Tonkin, la Cochinchine et l'empire d'Annam. Pékin retire ses troupes de l'ancienne terre vassale. Le protectorat sur l'Annam est signé le 6 juin à Hué et ratifié un an plus tard.

**1885** Les hostilités franco-chinoises persistent en raison d'ambiguïtés et de la lenteur des retraits chinois du Tonkin. En février, les généraux Giovanninelli, Brière de l'Isle et de Négrier lancent une offensive sur Lang Son, une position clé tenue par les Chinois à la frontière tonkinoise. Les troupes françaises réussissent à prendre Lang Son le 13 février. Dans les semaines qui suivent, des renseignements erronés sur une supposée contre-attaque chinoise massive conduisent à un retrait précipité et désorganisé des troupes françaises le 28 mars. Cet épisode est largement médiatisé en

**COUVRE-CHEFS** Page de gauche : un *salako*, chapeau de paille traditionnel annamite porté par les tirailleurs indochinois (Paris, musée de l'Armée). Ci-contre : chapeau de sous-officier de volontaires tonkinois de la province de Hanoi, vers 1883 (Paris, musée de l'Armée).



métropole sous le nom de « retraite de Lang Son », les communications initiales de Brière de l'Isle laissant penser à un désastre militaire et politique. Les débats parlementaires provoquent la chute du gouvernement de Jules Ferry.

**9 JUIN 1885** Le traité de Tien-Tsin met fin à la guerre franco-chinoise. Les dispositions de 1884 sont entérinées et la France renonce aux représailles.

**1885** Le mouvement Can Vuong, lié à l'empereur déchu Ham Nghi, commence à mener des actions clandestines et des représailles principalement contre les Vietnamiens qui collaborent avec l'Etat français ou convertis au catholicisme. Des dizaines de milliers de morts seront à déplorer jusqu'au début des années 1890.

**27 JANVIER 1886** Création de la Résidence supérieure d'Annam-Tonkin. La Banque de l'Indochine émet une piastre française en remplacement des monnaies locales.

**1886-1891** Auguste Pavie, nommé vice-consul à Luang Prabang, explore le Haut-Laos malgré les obstacles et la réticence du royaume du Siam. L'administration française cherche à sécuriser les frontières de son empire indochinois, menacées à l'ouest du Mékong.

**1887** Création de l'Union indochinoise, étape dans l'organisation coloniale visant à unifier l'administration et à faciliter, sous l'autorité du gouverneur général, le contrôle et l'exploitation des divers territoires sous domination française.

**1889** Le roi Oun Kham accepte le protectorat de la France au détriment de celui du Siam sur son royaume de Luang Prabang.

**1891** Etablissement de l'institut Pasteur de Saigon par le professeur Calmette. Le professeur Alexandre Yersin ouvre l'antenne de Nha Trang en 1895. Plusieurs campagnes de vaccination contre la variole sont lancées avec le soutien de l'Etat.

**1893** Différentes provocations et la volonté d'expansion au nord conduisent la France à lancer une percée dans les territoires du Siam. S'assurant de la neutralité de la Grande-Bretagne, la France contraint le Siam à lui céder le Laos lors du traité de Bangkok, le 3 octobre. Des provinces sont également rendues au

Cambodge. La navigation sur le Mékong est désormais entièrement aux mains des Français.

**1897** Paul Doumer est nommé gouverneur général de l'Indochine française. Les monarchies sous protectorat perdent progressivement le pouvoir concret, au fur et à mesure de la mise en place des législations françaises : Code civil, etc.

**1898** Premières acclimatations de l'hévéa en Cochinchine par Yersin à Nha Trang.

**1900** Fondation de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Elle témoigne de l'intérêt de la France pour la recherche culturelle et archéologique en Indochine, mais aussi de son désir d'exercer une influence « civilisatrice ». A travers la science, l'art et l'éducation, la France cherche à légitimer sa présence coloniale et ouvre son système éducatif aux populations locales.

**1904** Le roi Norodom meurt au Cambodge. Son successeur, Sisowath (frère de Norodom), est choisi par la France.

**1905** Lancement du projet de rail transindochinois, dont les travaux s'échelonnent jusqu'à 1936 et permettront de relier Saigon à la Chine.

**1907** Un traité signé avec le royaume du Siam fixe les frontières au nord-ouest des régions administrées par la France : l'Indochine entérine ses dernières modifications territoriales.

**1913** Un recensement fait état d'environ 24 000 colons français et 16 millions d'autochtones.

**1916** Agé de 17 ans, l'empereur d'Annam Duy Tân prend la tête d'une rébellion contre l'autorité française. Des zones rurales se soulèvent également au Tonkin. Le mouvement s'essouffle néanmoins rapidement et Duy Tân est destitué le 13 mai, puis exilé sur l'île de la Réunion.

**1917** Le gouverneur général Albert Sarraut intègre les élites indigènes dans les assemblées locales, ainsi qu'à certains postes administratifs. Deux ans plus tard, il préconise l'adoption d'une « charte » et d'une représentation élue des populations locales.

**9 JUIN 1922** Une réforme électorale porte le collège électoral indigène de Cochinchine de 1800 à 20 000 électeurs pour trois millions d'habitants.

**1920-1935** Fort développement économique grâce à la mise en valeur de la culture du thé, du café, du riz, du charbon, de l'hévéa, etc.

**1925** Arrestation de Phan Boi Chau, indépendantiste vietnamien exilé en Chine nationaliste. Condamné à mort depuis 1913, il est gracié et emprisonné à Hué.

**FÉVRIER 1930** Le Parti nationaliste vietnamien (Viet Nam Quoc Dan Dang, VNQDD) soutient des mutineries au sein d'un régiment de tirailleurs tonkinois à Yen Bai. Treize militants, dont le chef Nguyen Thai Hoc, sont arrêtés et exécutés. Le communiste Nguyen Ai Quoc, futur Hô Chi Minh, fonde à Hong Kong le Parti communiste vietnamien pour rassembler les militants antifrançais. A la faveur du ralentissement économique et poussés par des soviets locaux, plusieurs mouvements sociaux touchent le Nord et le Sud. Une répression est organisée, qui mène à de nombreuses exécutions et à des milliers d'emprisonnements.

**1932** Empereur depuis 1926, Bao Dai quitte la métropole pour rejoindre ses fonctions et gouverner le Vietnam sous la forme d'une monarchie constitutionnelle, ainsi que le souhaite la France. Il exprime sa volonté de réformes sociales pour améliorer les conditions de vie des indigènes (comme le montre sa devise de règne « *le peuple avant tout* »). Le catholique conservateur Ngo Dinh Diem est nommé ministre de l'Intérieur mais démissionne au bout de quelques mois. Peu de réformes sont entreprises, malgré les espoirs de l'administration française et d'une partie du peuple. Les revendications nationalistes prennent un nouvel essor.

**1935** Six militants trotskistes sont élus au conseil municipal de Saigon.

**1936** Après la victoire du Front populaire, le socialiste Marius Moutet est nommé ministre des Colonies. L'arrivée de cet ancien avocat de militants nationalistes incite les trotskistes à exiger l'ouverture d'un Congrès indochinois sur la gouvernance globale de la colonie. Le 9 septembre, l'événement est interdit à la demande du gouverneur général, mais une grève lancée au début de l'été paralyse tous les territoires. Le Front populaire libère de





nombreux militants emprisonnés, remplace le gouverneur et accorde des augmentations de salaires.

**1937** Au nom du Japon, le général Tsuchihashi demande à l'Indochine de cesser ses échanges économiques avec la Chine nationaliste. Le Japon exerce une pression croissante sur la péninsule indochinoise.

**1939** Devant les velléités japonaises d'invasion de l'Indochine, la France nomme gouverneur le général Georges Catroux.

**19 JUIN 1940** Après la défaite française en métropole face à l'Allemagne, le Japon masse une flotte de guerre dans le sud de la mer de Chine et exige de placer des inspecteurs dans les ports du nord de l'Indochine et à la frontière chinoise pour s'assurer de l'arrêt du transport de marchandises vers la Chine. Le général Catroux accepte l'installation d'émissaires mais est désavoué par le nouveau gouvernement français du maréchal Pétain, réfugié à Bordeaux. L'amiral Jean Decoux le remplace en juillet au poste de gouverneur général.

**22 SEPTEMBRE 1940** Une convention est signée avec le Japon, celui-ci reconnaissant la souveraineté de la France sur l'Indochine. Toutefois, le Japon occupe le Tonkin pour contrôler la frontière chinoise. Le soir de la signature, des troupes japonaises attaquent en outre la garnison française à Lang Son.

**1941** Le royaume de Siam, devenu Thaïlande, attaque les troupes françaises sur la rive droite du Mékong au Cambodge. Le 17 janvier, la marine française, commandée par le capitaine de vaisseau Régis Bérenger, lui inflige une sévère défaite lors de la bataille de Koh Chang. Le 9 mai, un traité de paix signé sous la pression japonaise force toutefois la France à rétrocéder plusieurs provinces cambodgiennes à la Thaïlande. Le 29 juillet, les accords signés entre l'amiral Darlan et l'ambassadeur Kato permettent au Japon d'implanter autant de troupes qu'il le souhaite en Indochine. La redirection forcée des exportations

indochinoises vers le Japon lui permet d'alimenter son effort de guerre.

**1941** La fondation de la Ligue pour l'Indépendance du Vietnam (Viêt-minh) par Hồ Chi Minh unifie divers groupes nationalistes et communistes sous une même bannière, consolidant la résistance contre l'occupation japonaise et la colonisation française.

**1943** Les alliés bombardent des infrastructures exploitées par le Japon dans le nord de la colonie et notamment à Hanoi. De nombreux bombardements ont lieu jusqu'en 1945.

**9 MARS 1945** Pour diminuer l'influence occidentale alliée en Asie, alors que les combats font rage contre les États-Unis, le Japon lance un coup de force contre l'administration coloniale française. Des massacres sont perpétrés dans plusieurs villes et un régime de terreur militaire s'installe. Le Japon proclame l'état de siège et transfère le pouvoir aux indépendantistes vietnamiens. L'empereur Bao Dai déclare le protectorat aboli et nomme un Premier ministre vietnamien. Le Viêt-minh refuse de soutenir le gouvernement, et une famine se déclenche dans le Tonkin.

**14 AOÛT 1945** Bao Dai annonce vouloir reprendre la Cochinchine à la France. Cependant, le Japon capitule après les deux bombardements atomiques qui le frappent. Sans protecteur, Bao Dai est renversé par le Viêt-minh et abdique le 25 août. Hồ Chi Minh lui propose un poste de « conseiller suprême » fantoche, tandis qu'il forme un gouvernement provisoire et proclame l'indépendance du pays. De Gaulle nomme l'amiral Georges Thierry d'Argenlieu au poste de haut-commissaire pour l'Indochine et le général Leclerc commandant des forces armées d'Extrême-Orient, mais les deux tardent à arriver sur place, tandis que les troupes chinoises pillent le Tonkin, le Laos, et que des colons sont tués en Cochinchine, et de nombreuses propriétés pillées. Fin septembre, un massacre a lieu dans la cité Héraud, un quartier de Saigon, 150 à 300 blancs et métis sont tués.

**OCTOBRE 1945** Le corps expéditionnaire commence à débarquer en Cochinchine. Accompagné par la 2<sup>e</sup> division blindée, il remonte vers le nord pour reprendre le

contrôle du territoire. Au Cambodge, le roi Norodom Sihanouk accueille les Français et leur confie à nouveau le protectorat.

**DÉCEMBRE 1945** Le taux de change de la piastre est fixé à 17 francs. Surévaluée pour permettre la reprise rapide des échanges et la stabilisation économique, la monnaie fait l'objet d'un jeu croissant sur les devises.

**28 FÉVRIER 1946** La République de Chine accepte de se désengager du Tonkin en échange de la fin des concessions françaises sur son sol. Des combats ont lieu au Laos entre forces françaises et Viêt-minh ou indépendantistes locaux.

**6 JUILLET 1946** Après les accords Hô-Sainteny en mars, par lesquels Hồ Chi Minh se dit prêt à envisager une adhésion à l'Union française, la conférence de Fontainebleau tente d'aboutir à la fondation d'un État libre du Vietnam au sein de l'empire français. Les négociations achoppent sur la question de la Cochinchine, sur laquelle la France entend garder son influence en confiant le pouvoir à une République autonome. Pendant l'été, le Laos et le Cambodge s'organisent en monarchies constitutionnelles.

**20 NOVEMBRE 1946** Un bureau douanier ouvert par la France sur le port de Haiphong entraîne une protestation, puis un échange de coups de feu entre troupes viêt-minh et françaises. Trois jours plus tard, le général Valluy lance un bombardement français sur la ville, qui entraîne plusieurs milliers de morts. Les tensions s'exacerbent à Hanoi.

**19 DÉCEMBRE 1946** Le commissaire Sainteny échoue à ramener le calme, malgré sa proximité avec Hồ Chi Minh. Dans les jours suivants, ce dernier lance l'offensive contre les intérêts français à Hanoi, avant d'entrer avec ses proches dans la clandestinité : la guerre est lancée. Plusieurs dizaines de civils sont tués. La ville est reprise par la France en janvier 1947.

**1947-1948** Le gouvernement français se rapproche de Bao Dai pour l'établissement d'un gouvernement central provisoire du Vietnam. Le 5 juin 1948, celui-ci est établi, avec à sa tête Nguyen Van Xuan. Le Viêt-minh lance de nombreuses attaques depuis le maquis et occupe plusieurs régions au nord et au centre.

**2 JUILLET 1949** L'Etat du Vietnam, indépendant et associé de l'Union française, est proclamé. Le 19 juillet, le même statut est accordé au Laos, puis le 8 novembre au Cambodge.

**1950** La victoire du communisme en Chine en 1949 et la reconnaissance du Viêt-minh par l'URSS incitent ce dernier à engager de nouvelles actions contre les Etats associés à la France. A partir de février, des armes chinoises lui sont octroyées, qui transitent par la frontière du Nord. En parallèle, les Etats-Unis ravitaillent également l'Indochine française. Toute l'année, les heurts augmentent dans le Nord, au point que la position française de Cao Bang devient intenable. Le repli, par la route coloniale 4 (RC4) tourne au désastre en octobre : sur 4 000 hommes engagés, environ 3 000 disparaissent.

**1951** A partir de janvier, la contre-offensive du général de Lattre permet de reprendre plusieurs points du Nord-Vietnam. Une armée nationale vietnamienne est également organisée pour seconder l'effort de guerre français.

**1952** Le régime de Bao Dai peine à administrer les portions de pays sur lesquelles il a autorité. Certaines localités sont disputées par les factions caodaïstes, du nom d'une religion syncrétiste fondée en 1921 par Ngo Van Chieu, un fonctionnaire. D'autres sont aux mains de la confrérie du Binh Xuyen, pourtant alliée. L'empereur se désintéresse de ses fonctions, mais le Premier ministre Nguyen Van Tam tente de lancer une réforme agraire pour regagner le soutien de la population face au Viêt-minh et à sa politique de collectivisation. La corruption mine néanmoins toutes les sphères administratives.

**2 DÉCEMBRE 1952** Les troupes viêt-minh du général Giáp sont battues par celles du général Salan à Na San, dans le Nord-Ouest, où se cristallise progressivement le front. Le Viêt-minh se concentre sur le Laos.

**JUIN 1953** La piastre est dévaluée. Le roi du Cambodge Norodom Sihanouk, s'estimant peu aidé par la France dans sa lutte contre les factions politiques rivales, réclame la fin de l'union douanière et monétaire. Le 17 octobre, une convention lui accorde la pleine souveraineté et notamment le contrôle de sa diplomatie.

Le 22 octobre, le Laos obtient les mêmes transferts de compétence.

**DÉCEMBRE 1953** Le général Giáp relance ses attaques vers le Laos. Pour l'arrêter, le général Navarre décide la constitution d'un verrou dans les collines du Nord-Ouest, à Diên Biên Phu, pour protéger Luang Prabang. Il s'agit de reprendre l'ascendant militaire avant l'ouverture des négociations politiques prévues de part et d'autre.

**13 MARS 1954** L'armée populaire vietnamienne attaque la cuvette de Diên Biên Phu avec 50 000 soldats, bien plus que prévus par l'armée française. Le siège s'engage, tandis que l'opinion occidentale prend conscience de la situation réelle en Indochine. Pendant plusieurs semaines, et avec des renforts parachutés, le camp retranché résiste, sans capacité d'évacuation.

**7 MAI 1954** La veille de l'ouverture des négociations à Genève, l'armée française se rend à Diên Biên Phu après de terribles combats. Plus de 3 000 soldats sont morts et 10 000 sont faits prisonniers. Le Viêt-minh a perdu 10 000 hommes.

**21 JUILLET 1954** Le principe d'une séparation entre République démocratique du Vietnam et Etat du Vietnam de part et d'autre du 17<sup>e</sup> parallèle est acté lors des accords de Genève, ainsi que l'indépendance du Cambodge et du Laos. La guerre d'Indochine, qui a fait plus de 400 000 morts, prend fin. En octobre, l'armée française quitte Hanoi. Un exode populaire a lieu du nord vers le sud, où Ngo Dinh Diem est nommé Premier ministre et prend progressivement tout le pouvoir, appuyé par les Etats-Unis. *S*

### Partition de l'Indochine (1954)



**PARTITION INACHEVÉE**  
Ci-contre : ouverte le 26 avril 1954, la conférence de Genève s'était donné comme objectif de régler les conflits en Indochine et surtout en Corée. La défaite de Diên Biên Phu, le 7 mai, accéléra dès lors les négociations de paix, qui aboutirent le 21 juillet à la partition du Vietnam au niveau du 17<sup>e</sup> parallèle : au nord, la République démocratique du Viêt-minh ; au sud, une République dirigée d'abord par l'empereur Bao Dai puis, après sa destitution en 1955, par Ngo Dinh Diem, sous tutelle américaine. Les indépendances du Cambodge et du Laos furent quant à elles reconnues. Page de gauche : chapeau de soldat vietnamien.



## 108

### MESSÈNE, PERDUE ET RETROUVÉE

LONGTEMPS ABANDONNÉE, NÉGLIGÉE PAR LES VISITEURS, MESSÈNE A ÉTÉ RESSUSCITÉE PAR L'ACTION D'UN ARCHÉOLOGUE VISIONNAIRE : PETROS THEMELIS. ELLE OFFRE AUJOURD'HUI UNE PROMENADE DÉLICIEUSE DANS LES MONUMENTS DE LA VIE CIVIQUE.

## 116

### LE CINQ ÉTOILES DE FOCH

RÉSIDENCE DU PRÉFET D'ÎLE-DE-FRANCE, L'HÔTEL DE NOIRMOUTIER FÊTE TROIS SIÈCLES D'EXISTENCE ET D'OCCUPANTS CÉLÈBRES, DONT LE DERNIER FUT LE MARÉCHAL FOCH.





## LA MACHINE À EXPLORER LE TEMPS

C'EST UN PHÉNOMÈNE QUI RÉVOLUTIONNE LA TRANSMISSION DE L'HISTOIRE. DE L'ÉGYPTE DES PHARAONS À NOTRE-DAME DE PARIS, LES EXPOSITIONS IMMERSIVES PLONGENT LE VISITEUR DANS DES SPECTACLES QUI CONJUGENT DOCUMENTATION SCIENTIFIQUE ET TECHNOLOGIE DE POINTE.

## ET AUSSI LE PRINTEMPS DE BOURGES

ENTRE LA GUERRE DE CENT ANS  
ET LA RENAISSANCE, L'ART  
DU RÈGNE DE CHARLES VII REVIT  
AU MUSÉE DE CLUNY  
À TRAVERS DES TRÉSORS D'UNE  
INFINIE DÉLICATESSE.

DÉLASSEMENT A gauche : le fumoir  
de l'hôtel de Noirmoutier. A droite : *Les Joueurs  
d'échecs*, d'après un modèle du Maître du  
Roman de la Rose de Vienne (?), Lyon, vers 1450  
(Paris, musée de Cluny).





EN PENTE DOUCE

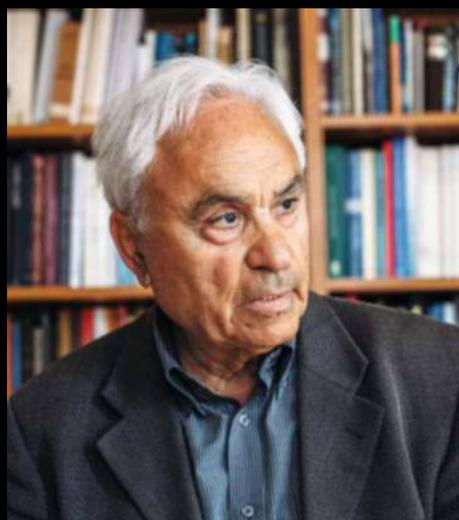
Bordé d'une colonnade digne  
d'un théâtre, le stade de Messène  
est l'un des plus beaux et des mieux  
conservés de la Grèce antique.

© MDJ

# Messène, perdue et retrouvée

Par Caroline Fourgeaud-Laville

Fondée au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la cité du Péloponnèse  
a trouvé une seconde vie grâce à l'archéologue  
Petros Themelis, qui s'est consacré pendant plus  
de trente ans à sa restauration.



© MDI © PARIS TAVITIAN/LIFO © SHUTTERSTOCK/RODKARV.

**FORTERESSE NATURELLE** En haut : vue sur les ruines de Messène depuis le village de Mavrommati. Fondée en 369 av. J.-C., l'antique Messène est située au pied du mont Ithômé, dans le sud-ouest du Péloponnèse. Le peintre et diplomate Louis Fauvel fut le premier à explorer le site de façon méthodique en 1787. Une première campagne de fouilles fut réalisée lors de l'expédition scientifique française de la Morée, en 1829. Il faudrait toutefois attendre les années 1980 et la ferveur tenace de l'archéologue grec Petros Themelis (*ci-dessus, à gauche*) pour que Messène sorte véritablement de l'oubli. *Ci-dessus, à droite* : l'ekklesiasterion, restauré sous la direction de Petros Themelis. Ce lieu emblématique de la démocratie des cités grecques servait aux réunions de l'assemblée du peuple. Il fait ici partie de l'ensemble plus vaste appelé Asclépieion, centre de la vie publique et religieuse de Messène, avec plusieurs temples et sanctuaires.

La route serpente inlassablement depuis Pylos, ballottant les voyageurs au-dessus d'un charmant précipice. Étroite, adossée aux escarpements sauvages, elle se faufile comme un reptile entre les rochers et les pins qui, de leurs bras généreux, vous font la révérence, prêts à vous rattraper si d'aventure le vide vous attirait plus que de raison. Car ici, il est plus envoûtant qu'ailleurs. En contrebas, une plaine, sereine, inaccessible...

Messène, c'est un peu le Finistère de la Grèce. Vous ne la croiseriez jamais sur votre chemin si vous n'en aviez pas déjà entendu parler. Des générations de touristes l'ont inconsciemment frôlée sans jamais l'aborder. Les voyages organisés ont toujours fait en sorte de la contourner, et quant aux amateurs d'Antiquité, ils lui préfèrent Mycènes ou Olympie, ignorant pour la plupart jusqu'à son existence. Mal aimé, ce site n'est pourtant qu'à trois heures de route d'Athènes, quarante minutes de Kalamata. Si Messène est peu visitée, c'est peut-être parce qu'elle a appris à se dissimuler comme un trésor, bien à l'abri, nichée au pied du mont Ithômé où Zeus lui-même aurait établi ses quartiers. Le site est un joyau archéologique embelli par l'écrin de verdure qui le préserve des regards indiscrets.

C'est pourtant au moment où tout semble perdu qu'enfin vous allez le trouver. La route que vous aviez suivie anxieusement, débouche soudain sur un hameau. Accroché au revers de la montagne, Mavrommati est un balcon. Accablé de soleil et l'âme remuée par des virages qui l'auront littéralement vrillée, vous serez soulagé de trouver le repos, heureux de poser pied à terre, mais le cœur lourd d'avoir « raté » Messène... Un peu de musique, le cliquetis des couverts jouant sa symphonie sous une ravissante pergola de bougainvilliers, vous attirent insensiblement vers la seule taverne de cet étrange village avec ses maisons aux portes et fenêtres aimantées par le lointain. Vous voici soudain l'hôte de l'un des plus somptueux décors que la nature ait imaginé, à la table d'un petit café populaire comme on en trouve

partout en Grèce. Car s'étend, soudain, à vos pieds, l'objet de votre quête : un site archéologique d'une ampleur et d'une beauté telles qu'ils vous font croire à un mirage, qui vous aurait soudain fait plonger dans l'Antiquité en vous offrant le spectacle d'une ville où se déploient hémicycles et colonnades, tombeaux monumentaux avec un sentiment d'irréalité. Messène, enfin !

Mavrommati se situe en contrebas du mont Ithômé (800 m) qui surplombe les vestiges de cette cité pluriséculaire. Il en domine aussi toute l'histoire. C'est dans les replis ombreux de ses éperons, parmi ses roches taillées au fil du foudre de Zeus, que les anciens Messéniens avaient bâti leur forteresse. C'est là que leur héros, Aristodème, avait rassemblé

Messéniens emmenés par Aristomène. L'issue en fut dramatique : les uns s'exilèrent tandis que les autres furent réduits au sort d'hilotes au service de Sparte.

La troisième guerre (464-454 av. J.-C.) marquera un tournant. Elle catalysa à elle seule tout le destin de ce peuple uni par la révolte. Les Messéniens se soulevèrent à la faveur d'un sévère tremblement de terre, qui avait détruit la ville de Sparte et suscité, en Laconie, la révolte des hilotes. Réfugiés sur le mont Ithômé pendant dix ans, ils ne furent vaincus qu'à grand-peine en 454 av. J.-C. Sparte les chassa alors du Péloponnèse. Ils attendraient soixante-quinze ans avant de pouvoir regagner leur patrie.

Nous sommes en juillet 371 av. J.-C. et les Spartiates viennent d'affronter les

## Le site semble avoir été à l'abri des yeux de tous depuis longtemps.

ses partisans pour soutenir un véritable mouvement de résistance lors de la première guerre qui les opposa à Sparte (743-723 av. J.-C.). Car Sparte entendait déjà régner sur le Péloponnèse ! Pausanias, l'un des grands voyageurs de l'Antiquité, qui ranima par ses tableaux les paysages de Messène, décrit la lutte sans merci que s'y livrèrent les hommes des deux camps. Dans ce relief complexe, découpé à la hache, les hoplites s'affrontèrent. L'histoire étant dans ces contrées aussi tragique que les mythes, Aristodème, obéissant à l'oracle, avait sacrifié sa propre fille en gage de victoire, mais cela ne suffit pas à détourner le destin de son terrible labeur. Les Messéniens, qui dans un premier temps avaient eu l'avantage sur ce terrain qu'ils connaissaient, perdirent le contrôle lors des combats en plaine. L'humiliation fut cuisante. Aristodème se suicida sur le tombeau de sa fille. Les Messéniens vaincus regagnèrent les villages alentour, contraints de verser aux Spartiates un impôt annuel qui les laissait exsangues.

La deuxième guerre (685-670 av. J.-C.) marque encore une défaite des

Thébains lors de la bataille de Leuctres. C'est cette fois une hécatombe. Ne pouvant contenir ses ennemis, Sparte doit laisser entrer sur ses terres toute l'armée thébaine conduite par Epaminondas. Le général thébain a l'intention de redessiner la carte de la région et de redistribuer les zones d'influence. Son but est simple : créer autour de Sparte des cités capables de la concurrencer et de mettre fin à son hégémonie. Le temps est donc venu de rappeler les Messéniens qui s'étaient exilés en Sicile, en Cyrénaïque, à Céphalonie, ou que les Athéniens avaient installés à Naupacte, pour fonder une cité autonome où seront à nouveau réunis ces hommes meurtris, humiliés, auxquels on offrira enfin une cité, des droits, des libertés, un avenir ancré dans les valeurs d'une toute jeune démocratie.

Messène est donc le fruit d'un rêve formulé en 369 av. J.-C. et qu'aucun de ses monuments – édifices administratifs, théâtre, temples, stade ou fontaine – n'allait jamais trahir puisque aujourd'hui encore ils nous laissent éblouis par tant de beauté.

Pausanias admirait l'extraordinaire résistance des Messéniens qui ne s'étaient pas contentés de survivre aux Spartiates mais s'étaient attachés aussi à maintenir leurs traditions et leurs principes face aux affres du temps. Il était impressionné par la langue des Messéniens qui parlaient le dorien le plus pur de la région et semblaient incarner à ses yeux la victoire d'une identité inaliénable, échappant à toute forme de corruption. N'est-ce pas le sentiment que l'on en a en découvrant le site ? Etonné de pouvoir circuler dans une ville antique presque vivante. Heureux d'y voir la démocratie se matérialiser au gré de la visite d'un bouleutérion ou d'un ekklesiasterion. Messène nous rend visible ce que nous avons longtemps conçu abstraitement.

Il est très surprenant de visiter aujourd'hui Messène sans y croiser personne, ou presque, elle qui fut si peuplée. Le site semble avoir été à l'abri des yeux de tous depuis si longtemps que vous voici vous-même plongé dans un passé romantique, marchant dans les pas du Périégète et découvrant pour la première fois des reliefs doux et verdoyants, comme peints par Poussin et jamais retouchés depuis. Mieux, vous voici carnets en main, débarquant de Navarin un beau jour du printemps 1829 avec quelques-uns des membres du corps expéditionnaire de Morée, venu comme eux appuyer la résistance grecque. Vous entrez, tel Edgar Quinet avant vous, dans cette cité dont vous établissez d'un rapide coup d'œil les premiers éléments de cartographie : la ville d'Epaminondas se dessine selon un plan hippodamien, la géométrie la

plus simple – un système en damier – au service d'une nouvelle vision de la vie sociale, qui fait de Messène une cité modèle de l'Antiquité.

Ce qui frappe le visiteur, ce sont les immenses remparts qui la ceignent sur près de 9 km. Ce sont, dit-on, les murailles antiques les mieux conservées de toute la Grèce. Le mur est renforcé de nombreuses tours carrées ou semi-circulaires. Et sur la plaine se déploie la ville grecque, puis romaine, enfin byzantine, car cette parcelle est un millefeuille historique qui s'étage sur plusieurs siècles. Les échanges commerciaux avec Rome par la mer Adriatique s'étant intensifiés, notamment sous Auguste, certains Romains choisirent de s'installer

## La Pax Romana avait maintenu le prestige régional de Messène jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

ici, modifiant peu à peu les modes de vie et le visage de la ville. Un témoin nous a livré ses impressions d'alors : nous connaissons Messène essentiellement par Pausanias, qui s'y promena au II<sup>e</sup> siècle, soit cinq cent trente ans après sa fondation et trois siècles après l'invasion romaine. Quand il la visita, c'était une ville encore prospère, il pouvait y admirer les œuvres du célèbre sculpteur messénien Damophon dans l'Asclépieion. La Pax Romana avait considérablement renforcé Messène, en maintenant ses structures et son prestige régional jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Hélas, la ville connaîtra progressivement un certain déclin. Le théâtre sera transformé en carrière de marbre. Un séisme ravageur, en 365, puis le raid dévastateur des Goths, en 395, viendront porter le coup fatal à cette ville livrée à elle-même, vidée de ses habitants. Cependant, d'après les fouilles, de nouvelles habitations furent construites au V<sup>e</sup> siècle, dans la zone de l'Asclépieion, jusqu'au théâtre. Les basiliques protobyzantines concentrèrent autour d'elles l'essentiel de la vie publique de l'époque autour de la nouvelle foi chrétienne.

Pausanias – et, bien plus tard, la plupart des voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle – est entré comme nous le faisons aujourd'hui par la porte d'Arcadie et son célèbre linteau qui pique du nez, manière de nous obliger à suivre son chemin.

Les principales étapes de la promenade conduisent d'abord au théâtre. Édifié au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., il fut utilisé pour les spectacles mais servit aussi de lieu de réunions comme en témoigne l'épigraphie : sur certains sièges en pierre, on a retrouvé des inscriptions de noms d'esclaves affranchis du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. D'autres étaient réservés aux hauts dignitaires de la ville. Le théâtre se décline sur onze sections de gradins adossées à un vaste mur semi-circulaire.

Des socles marquent la place dévolue aux statues de bronze et de marbre qui ornaient l'orchestre. L'un d'eux porte une inscription en l'honneur d'Hadrien. L'édifice a continué à servir pendant toute l'époque romaine en accueillant notamment des combats de gladiateurs puis, au XIV<sup>e</sup> siècle, il fut décidé de le sacrifier en le livrant aux coups de masses des marbriers.

Quittant le théâtre on passe devant la fontaine monumentale, de 40 m de large, dédiée à Arsinoé qui – originalité locale – est ici la mère d'Asclépios. A sa suite, les vestiges des thermes romains. En descendant, on découvre l'agora avec son trésor, ses temples, le marché aux viandes, le prytanée... Plus bas, on entre dans le sanctuaire de l'Asclépieion bordé de deux portiques aux superbes colonnes, avec son ekklesiasterion extraordinairement restauré, son bouleutérion, ses bains, ses temples consacrés à Déméter et aux Dioscures, son hiérothysion où se trouvaient les statues des douze dieux de l'Olympe auxquels est venue s'ajouter la statue en bronze d'Epaminondas. Descendant la pente de la colline, on



© PHOTO JOANNA KAKISSIS.



**L'ÉTERNITÉ RETROUVÉE** Ci-dessus : édifié au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le théâtre fut utilisé tant pour des spectacles que pour des réunions, comme en témoignent les inscriptions découvertes sur certains sièges en pierre. Après la conquête romaine, on pouvait également assister à des combats de gladiateurs du haut de ces gradins semi-circulaires. Ci-contre : à l'extrémité sud du stade se dresse un hérôon. Daté du début de l'époque impériale, entre le I<sup>er</sup> et le III<sup>e</sup> siècle, il servait de mausolée funéraire à la riche famille des Saithidas, dont les membres occupaient, au temps des Romains, des fonctions de prêtres ou de gouverneurs de la province d'Achaïe. Page de gauche : l'archéologue Petros Themelis devant la colonnade dorique du stade. Il a consacré trente-cinq ans à la restauration et à la mise en valeur du site, s'efforçant de rendre vie à l'antique cité en recomposant pierre après pierre ses monuments.

PHOTOS : © MDJ.

découvre enfin l'un des plus beaux stades de Grèce, point d'orgue de la visite. Orné d'une colonnade si élégante que la plupart des voyageurs l'ont pris pour un théâtre, il est le plus spectaculaire des vestiges de la ville. C'est là que la jeunesse messénienne s'entraînait, dans un lieu ouvert sur une plaine donnant au loin sur la mer mais étrangement cerné de tombes monumentales aux allures d'œuvres d'art, avec leurs luxueux sarcophages de marbre, comme pour rappeler à la jeunesse ses devoirs et son inscription dans l'Histoire. Au sud du stade, non loin de la ligne de départ, se trouve un hérôon, mausolée appartenant à l'une des plus illustres familles de Messénie, les Saithidas. Avec ses quatre colonnes d'un dorique pur, il semble garder la mémoire entière de la cité, tant il en impose par sa simplicité. Se détachant

du reste du paysage, hiératique, il signe avec majesté la fin de la visite.

Arrivé là, et enivré par le spectacle que l'on a découvert, on s'interroge : pourquoi Messène est-elle restée la part secrète du Péloponnèse ? Pourquoi si peu de visiteurs ? Pourquoi si peu de guides en parlent-ils ?

La première explication est sans doute littéraire. Les guerres qui se sont succédé ont façonné le visage de cette cité resplendissante déposée là comme une offrande, en hommage au courage et au sacrifice de ce peuple sorti du joug spartiate par la révolte. Mais de ce passé difficile, peu de textes se sont fait l'écho. Messène n'existait pas encore au temps d'Hérodote et de Thucydide. Et Plutarque n'a traité qu'allusivement l'histoire d'une cité dont la fondation avait quelque chose de honteux, puisqu'elle avait

procédé de ce qui s'apparentait à une révolte d'esclaves. N'y avait-il pas pour lui, comme plus tard pour les voyageurs qui redécouvrirent ce site au XIX<sup>e</sup> siècle, un complexe à s'intéresser au revers d'une médaille dont on préférerait toujours l'avvers scintillant, celui d'Athènes ou de Lacédémone ?

Lecteurs des classiques, nos grands écrivains se sont laissé guider par des textes à la vision partielle et parcellaire. Lors de son voyage en Grèce, Chateaubriand ne vit lui-même l'Ithômé que de loin et lui accorda quelques lignes assez vagues obtenues, comme il sait le faire, de témoignages de seconde main. Trop occupé à retrouver dans d'autres paysages, ceux de Missolonghi, une histoire à sa mesure et pour laquelle il saura se rendre au rendez-vous, Byron ignore, de la même manière, la cité des





PHOTOS : © MDJ.

Messéniens. La réalité brutale et bien moins glorieuse de l'ancienne Messène ne pouvait guère capter le désir romantique des écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle. Il faut donc faire sans eux et avancer en compagnie des archéologues dont la poésie fait parfois des miracles.

C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que les Français avaient ouvert la voie aux premières approches archéologiques du site. C'est à un Français, fort controversé, fantaisiste et falsificateur, l'abbé Fourmont, envoyé en quête de manuscrits grecs par le comte de Maurepas, que l'on doit quelques aspects fragmentaires mais émouvants de ses premiers pas sur le site en 1730 : *« Le théâtre qui subsiste encore en partie n'est nullement comparable à d'autres que j'ai vus dans la Morée. Ce n'est qu'un colifichet en comparaison de ceux de Tiryns, de Phlius, d'Hermione et de Trézène. On voit bien que ce sont des pauvres gens revenus d'un long exil qui l'ont fait. »* Tout est dit. Le douloureux passé de Messène pesait sur l'intérêt que l'on portait au site. Ce premier visiteur se serait en outre vanté d'avoir détruit volontairement des inscriptions après en avoir fait la copie. C'était ajouter le vandalisme à l'opprobre.

Il faudrait attendre quelques années pour voir débarquer dans le Péloponnèse l'illustre Fauvel, l'un des premiers à établir avec méthode des relevés de l'enceinte et des vestiges dont il établissait les cotes, en avril 1787, mandaté afin d'identifier et de dessiner les sites mentionnés dans le *Voyage d'Anacharsis*. *« J'ai vu peu de ruines dans l'enceinte de Messène, écrit-il, les bleds couvraient tout. Je n'ai remarqué que quelques inscriptions, et un bas-relief circulaire représentant une chasse au lion. »*

William Leake fut de son côté le premier à établir un plan de Messène d'après sa visite du printemps 1805. Il fut aussi le premier à identifier l'odéon de l'Asclépieion. Figure également sur son plan le stade que beaucoup avant lui prenaient pour un théâtre.

Après lui, une foule de voyageurs de tout poil allant du simple promeneur amateur de ruines au dandy de la Société des dilettantes, en passant par d'aventureux poètes composant leurs journaux de voyages jusqu'aux jeunes héritiers réalisant leur Grand Tour, tous noirciraient leur carnet, griffonneraient un dessin, chaparderaient un marbre... mais aucune fouille scientifique ne serait entreprise avant 1829. Par

chance, la France s'était alors trouvée une cause à défendre lorsque la Grèce avait voulu s'émanciper de l'Empire ottoman et avait cherché des secours. La première campagne de fouilles fut donc lancée par les Français de la commission scientifique rattachée à l'expédition de Morée qui, sous la houlette de Guillaume Abel Blouet, le 10 avril 1829, allait aborder Messène armée de dix-neuf savants prêts à en découdre avec les hautes herbes qui enveloppent le site au printemps. Ils travaillèrent neuf mois, chacun selon sa discipline : histoire naturelle, archéologie, architecture.

En 1895, des travaux reprirent quand l'archéologue Themistoklis Sofoulis entreprit de déblayer l'odéon de l'Asclépieion. Au XX<sup>e</sup> siècle, des fouilles ponctuelles furent menées en 1929 par Georgios Oikonomos, puis durant les années 1960, par Anastasios Orlandos secrétaire général de la Société archéologique d'Athènes.

N'empêche, le site n'offrait encore au début des années 1980 que le spectacle romantique d'un immense champ de ruines envahi par les hautes herbes. Messène attendait son libérateur, celui qui allait la relever et orchestrer sa seconde vie.



**LES DIEUX DU STADE** A gauche : vue du stade avec l'hérôon au bout. Ci-dessus : tombeau restauré d'une famille de Messène, daté du tournant des III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles av. J.-C. et situé dans la partie du gymnase qui se trouve le long du stade. On a découvert huit tombes dans ce monument édifié au-dessus d'un enclos, qui abritait lui-même près d'une trentaine de sépultures d'enfants. L'édification d'une telle tombe constituait un immense honneur et était réservée à des citoyens modèles. Ils devenaient ainsi des exemples pour la jeunesse qui s'entraînait là. Au fond, on distingue le propylon, porte monumentale qui formait l'entrée du stade.

Sa lisibilité et sa monumentalité singulières, c'est à un homme que nous les devons : Petros Themelis.

Il fallait vraiment le génie et la ferveur d'un caractère aussi trempé pour réussir à sortir de terre les structures de cette cité belle et frondeuse. Originaire de Thessalonique, l'illustre archéologue était le fils d'un poète et il n'est pas exagéré de retrouver dans son œuvre scientifique le désir de recréer un monde poétique. Ephore des antiquités préhistoriques et classiques d'Elis et de Messénie, Attique et Eubée, Phocide et Aetolia-Acarania de 1963 à 1980, charismatique et redouté directeur du musée de Delphes, puis directeur du service de paléanthropologie d'Athènes et président du Comité de recherche de l'université de Crète, il allait, à partir de 1986 et jusqu'à sa mort, consacrer sa vie et son énergie à la Société archéologique de l'ancienne Messène.

L'originalité de sa démarche tint à ceci que cet obstiné ne souhaitait pas seulement fouiller mais restaurer le site, convaincu que « *les monuments ne sont pas seulement consolidés, remis en place et présentés dans le seul but de rester des coquilles vides, isolés et inaccessibles au public. Ils doivent être ouverts, s'intégrer*

*et participer à la vie sociale actuelle. Ils doivent vivre avec nous une deuxième vie, éternelle si possible* ».

Petros Themelis passerait, dès lors, les trente-cinq dernières années de son existence à recomposer, pierre après pierre, Messène. Il apparaît tel un second fondateur, qui a ranimé le passé pour délivrer Messène de son plus redoutable adversaire : l'oubli. Volontaire et impatient, il avait fondé une société afin de lever des fonds et d'obtenir les sponsors nécessaires à son projet. Il mit dès lors un point d'honneur à replacer chaque pierre à sa juste place et à relever le site en donnant toutes ses lettres de noblesse au joli mot d'anastylose. D'année en année, les colonnes se redressèrent et les gradins du théâtre comme ceux du petit odéon se complétèrent, les mosaïques livrèrent leurs couleurs et le jeu des ombres et des lumières fit souffler un vent neuf et vivifiant sur les pierres.

Si Messène doit beaucoup aux calculs politiques d'Epaminondas, elle est ainsi aujourd'hui aussi l'œuvre d'un archéologue hors du commun. Son désir était qu'y soient mises en scène des créations contemporaines, afin que l'on puisse chanter et danser dans des lieux qu'il ne voulait plus jamais laisser prisonniers

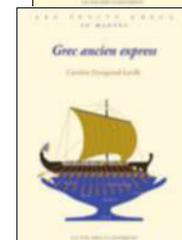
du silence. Petros Themelis est mort, mission accomplie, le 27 octobre 2023. Une visite à Messène est aussi, en quelque manière, un acte de piété à l'égard d'un savant exceptionnel. *✍*

**Docteur ès lettres, Caroline Fourgeaud-Laville a fondé en 2018 l'association Eurêka, qui introduit l'enseignement du grec ancien en classes primaires.**

## À LIRE de Caroline Fourgeaud-Laville



**Eurêka.**  
*Mes premiers pas en Grèce antique*  
**Les Belles Lettres**  
296 pages  
9 €



**Grec ancien express**  
**Les Belles Lettres**  
312 pages  
15,90 €



## LIEUX DE MÉMOIRE

Par Marie-Laure Castelnau



# Le cinq étoiles de Foch

A l'occasion de ses trois cents ans, l'hôtel de Noirmoutier, aujourd'hui résidence officielle du préfet d'Ile-de-France et de Paris, fait l'objet d'un ouvrage d'art retraçant son histoire. Il nous ouvre ses portes pour une visite privée.



**PARIS RIVE GAUCHE** Page de gauche : construit à partir de 1721 par Jean Courtonne, l'hôtel de Noirmoutier est un exemple caractéristique des hôtels particuliers du faubourg Saint-Germain, quartier prisé par la haute société parisienne au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est surtout connu pour avoir été la dernière demeure du maréchal Foch (*page de gauche, en bas*), qui s'y est éteint le 20 mars 1929. Ci-dessus : la salle à manger entièrement tapissée de lambris, dont le bois est sculpté de scènes tirées des *Fables* de La Fontaine.

© JARED CHULSKI PHOTOGRAPHY. © ULLSTEIN BILD/ROGER-VOLLET. © JARED CHULSKI PHOTOGRAPHY.

Ce jour-là, dès les premières heures de la matinée, et quatre jours durant, une foule nombreuse et silencieuse vint rendre hommage à la dépouille mortelle du généralissime de la fin de la guerre de 1914, installée dans sa demeure, à l'hôtel de Noirmoutier, 138, rue de Grenelle, dans le VII<sup>e</sup> arrondissement à Paris. Le maréchal Foch y était mort le 20 mars 1929, âgé de 78 ans, dans sa chambre du premier étage. De nombreux badauds attendaient devant l'entrée de l'hôtel particulier. Plusieurs personnalités, accueillies par le général Weygand, vinrent à l'hôtel pour saluer le maréchal. Parmi elles, le maréchal Pétain, le général Pershing, Georges Clemenceau ou le roi Albert de Belgique. Salué par près de 600 000 personnes, son corps fut ensuite déposé, le 24 mars, sous l'Arc de triomphe, puis transporté, le 26, à Notre-Dame, lors de funérailles nationales, sur une prolonge d'artillerie, avant d'être enseveli en l'église Saint-Louis des Invalides. Une plaque fut inaugurée en 1953 sur la façade de la demeure où il passa les dernières années de sa vie.

L'hôtel de Noirmoutier, aussi nommé hôtel de Sens, avait été commandé par Antoine-François de La Trémoille, duc de Noirmoutier, à Jean Courtonne, architecte renommé qui construisit de nombreuses demeures aristocratiques, dont l'hôtel de Matignon.

Agé de 69 ans, et bien qu'aveugle, le duc avait suivi personnellement la construction qui avait démarré en 1721. Le devis de maçonnerie fut signé le 26 septembre 1721. Ce logis double, « *entre cour et jardin* », ayant deux pavillons du côté est, fut achevé en juin 1724. Le résultat fut loué par Germain Brice dès 1725 dans sa *Nouvelle description de la ville de Paris* : c'est « *une maison fort jolie, dont l'entrée est décorée de deux colonnes d'un profil régulier, mais qui soutiennent un entablement dont on a peu d'exemples dans les antiques et dans les modernes ; les sculptures sont*

*d'un dessin nouveau et font un effet assez agréable. Le corps du logis est au fond de la cour, dont le comble est couronné d'une balustrade soutenue de piédestaux avec des vases qui produisent une assez belle décoration. Les fenêtres en cintres bombés avec des bordures profilées et des mascarons sur les clefs, tout cela ensemble produit un effet qui satisfait la vue. (...) Cette nouvelle maison (...) embellit fort ce quartier autrefois fort désert, qui se remplit de jour en jour de nouveaux édifices. »*

Le duc, bien que peu argenté, avait réussi à se bâtir une maison charmante, dont il avait décidé la distribution, les proportions, et choisi jusqu'aux ornements, aux glaces, aux corniches, aux cheminées et aux étoffes, dont il avait deviné, au tact, les couleurs !

« *M. de Noirmoutier, beau, très bien fait, avec beaucoup d'esprit et d'ambition,*



*entra fort agréablement dans le monde, mais ce ne fut que pour le regretter », écrit Saint-Simon. Atteint de la petite vérole avant l'âge de 20 ans, il était en effet devenu aveugle. « On peut imaginer quel fut son désespoir. Guéri et retourné à Paris, il y passa vingt ans entiers à ne pouvoir se résoudre de sortir de sa maison ni d'y recevoir aucune visite. Il y passa sa vie à se faire lire. Il avait beaucoup de mémoire, il n'oublia jamais rien de tout ce qu'il avait ouï dire ou lire ; et comme dans cette longue solitude son esprit, naturellement agréable et solide, avait eu le loisir de se former par ses lectures et ses réflexions, il devint une excellente tête, et un homme de la meilleure compagnie quand enfin il voulut bien recevoir. »*

Le mémorialiste raconte qu'il devint alors à la mode d'entrer en commerce avec le duc et que tous ceux qui le virent furent charmés de son esprit et de sa conversation. La maison devint un tribunal où il n'était pas indifférent d'être blâmé ou approuvé. Noirmoutier se mêla d'une infinité d'affaires et se trouva, sans sortir de sa chambre, l'homme le mieux informé de ce qui se passait à la Cour et dans le monde. En 1700, le duc épousa Marie-Elisabeth Duret de Chevry, considérée par tous comme « une femme d'esprit, de sens et de mérite, en qui il avait toute confiance, et qui suppléait en tout à son aveuglement ».

En 1733, après la mort du duc de Noirmoutier et de sa femme, l'hôtel revint à la marquise de Matignon, nièce de la duchesse de Noirmoutier qui le vendit peu après. En mai 1734, Elisabeth-Alexandrine de Bourbon-Condé achète l'hôtel pour en faire sa demeure parisienne. Grâce à l'acquisition des terrains avoisinants, cette princesse, plus connue sous le nom de Mlle de Sens, agrandit considérablement sa propriété. Elle y effectue aussi d'importants travaux. L'absence d'archives et le manque de détail de son inventaire après décès ne permettent pas de connaître précisément les artistes auxquels elle fit appel, ni de cerner avec précision les modifications, hormis la construction d'ailes perpendiculaires à la rue dans les deux cours latérales, bâtiments de peu d'importance. Et l'agrandissement de la façade sur le jardin par l'ajout

d'une travée aux extrémités. Ainsi établit-on notamment un cabinet des Singes dans le cabinet de toilette de la duchesse de Noirmoutier (à l'emplacement du billard-bibliothèque actuel).

Sa riche bibliothèque parisienne, tout à la fois littéraire, philosophique et historique, montre l'étendue de sa culture ainsi que son intérêt pour l'art des jardins et la musique.

Mlle de Sens mourut dans son hôtel en avril 1765. Celui-ci revint alors à son neveu Louis-Joseph, prince de Condé, fils de l'ancien Premier ministre de Louis XV. Il le mit en location jusqu'en 1792. L'émigration du prince fit de l'hôtel un bien national. Mis en vente, il est finalement racheté par l'Etat en 1814 pour y loger la compagnie des gardes du comte d'Artois, futur Charles X. A la seconde Restauration, la propriété abrite 128 gardes et 267 chevaux !

L'école d'application de l'état-major s'y installe à partir de 1827, à la suite de la cession effectuée par la Maison du roi au département de la guerre. Une surélévation des ailes sur le jardin est réalisée. C'est la modification la plus importante apportée extérieurement à l'édifice depuis les travaux de Mlle de Sens.

L'hôtel sera mis ensuite à la disposition du directeur du service géographique de l'armée en 1893, puis du maréchal Foch à partir de 1919. Mais rapidement, la santé de l'ancien généralissime décline. Il réduit ses sorties et les réceptions. Le 20 mars 1929, à six heures moins le quart, il lance son interjection favorite, caractéristique de son langage fier et énergique : « Allons-y ! », se lève, s'écroule et meurt d'une foudroyante crise cardiaque. Sa veuve habitera l'hôtel de Noirmoutier jusqu'à son décès en octobre 1950.

En 1951, l'immeuble retrouve dès lors une affectation administrative au profit de l'Inspection des forces terrestres, maritimes et aériennes de l'Afrique française du Nord. En 1957, il est reclassé bâtiment civil et attribué au ministère du Sahara, puis au secrétariat général de la Communauté et des affaires africaines et malgaches.

C'est en 1970 que l'hôtel de Noirmoutier devient la résidence des préfets de la



PHOTOS : © JARED CHULSKI PHOTOGRAPHY.

région d'Ile-de-France, préfets de Paris. A cette occasion, d'importants travaux portant sur la distribution intérieure et la modernisation ont été effectués. Ils ont permis de mettre en valeur les décors intérieurs, le mobilier et les objets mis à la disposition des occupants. Jusqu'en 2017, une quinzaine de préfets s'y sont succédé.

En juin 1996, l'hôtel de Noirmoutier est classé monument historique. Il est en effet un exemple caractéristique des hôtels du faubourg Saint-Germain. Avec l'installation du roi à Versailles, les faubourgs Saint-Honoré et Saint-Germain avaient connu un développement sans précédent. Les quartiers étaient devenus aristocratiques et la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle avait vu la construction de la plupart de ces demeures destinées à la noblesse ou aux parlementaires, qui n'avaient plus à traverser Paris pour se rendre à la Cour. Tous les grands noms de l'architecture sont associés au quartier : Le Muet, Bullet, Mansart, Hardouin-Mansart, Boffrand, Lassuranc, Courtonne, Cherpitel, Gabriel ou Antoine.

Le faubourg s'impose dès lors comme centre intellectuel de la capitale et, durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, se signale par l'éclat des travaux de ses érudits – les bénédictins

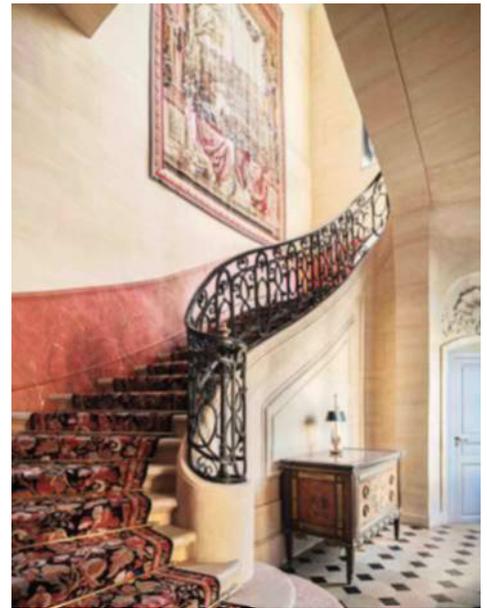


#### FENÊTRE SUR COUR

Ci-dessus : typique des belles demeures parisiennes de l'époque, le balcon donnant sur cour adopte un décor de style rocaille. En haut : le salon de musique ou de réception est largement ouvert sur un jardin arboré de 3 000 m<sup>2</sup>. En haut, à droite : l'escalier d'honneur est orné d'une tapisserie des Gobelins de style Louis XIV, d'après Le Brun, et d'une commode marquetée de style Louis XVI, dont la face avant est un trompe-l'œil, les tiroirs dérobés se dissimulant sur les côtés.

de Saint-Maur en particulier –, sans oublier le rôle joué par les salons. Ce caractère élitiste sera, par le biais des séquestres révolutionnaires, à l'origine de l'affectation de beaucoup de ces couvents et hôtels à des administrations ou des casernes. Les façades, toujours empreintes de la rigueur classique du Grand Siècle, abritent des intérieurs où apparaît, pour la première fois, le souci du confort : les appartements d'apparat subsistent mais à côté d'eux se multiplient de nouvelles pièces mieux adaptées à l'intimité et à leur fonction, antichambres, cabinets, boudoirs et surtout salle à manger.

Celle de l'hôtel de Noirmoutier est originale par rapport à beaucoup d'hôtels particuliers car elle est recouverte de lambris en bois. Les panneaux sont sculptés de scènes animalières tirées pour certaines des *Fables* de la Fontaine, notamment *Le Renard et la Cigogne*, *Le Loup et l'Agneau*, *Le Coq et le Renard*. Véritable anthologie du vocabulaire ornemental de la Régence, cette décoration sculptée réserve aussi une place importante aux motifs fantastiques inspirés de l'Orient. Les casques à plume, les dragons, les chimères, les singes, participent à ce nouveau répertoire



ornemental. Le reste des salles (vestibule, grand salon...) est décoré par un mélange de pièces anciennes ou contemporaines appartenant aux collections du Mobilier national.

Le salon de musique est aussi un salon de réception et accueille régulièrement des concerts. La salle du billard contient une magnifique bibliothèque et quelques portraits du maréchal Foch. Enfin, l'escalier d'honneur a été restauré en 2002 et a retrouvé son décor de marbre.

L'hôtel a conservé son aspect d'origine, exception faite de la surélévation, effectuée au XIX<sup>e</sup> siècle et des ailes de chaque côté du corps de logis, sur le jardin. Son caractère et son charme propres aux belles demeures du XVIII<sup>e</sup> siècle sont restés intacts. Pour les plus curieux, il peut se visiter les 21 et 22 septembre 2024, lors des Journées du patrimoine. 

#### À LIRE



**L'Hôtel de Noirmoutier. Trois cents ans d'histoire**  
Christian Albenque (dir.)  
Editions du Patrimoine  
200 pages  
39 €



À LA CROISÉE DES ARTS Ci-dessus : *Portrait de Charles VII*, par Jean Fouquet, vers 1450-1455 (Paris, musée du Louvre). Héritier des maîtres enlumineurs parisiens du début du XV<sup>e</sup> siècle, influencé par la première Renaissance italienne après un séjour à Rome, mais ouvert également à la révolution picturale de l'*Ars nova* venu de Flandre, Jean Fouquet, incarne à lui seul les tendances artistiques de son époque. Remarquable portraitiste, il est le peintre de la cour de Charles VII, puis de celle de son fils, Louis XI.

# Le printemps de Bourges

Au musée de Cluny, une exposition dresse le rare portrait de l'art sous le règne de Charles VII, pendant et après la guerre de Cent Ans, et avant l'éclosion de la Renaissance en France.

Ce fut le temps des grandes désolations, celui où l'on comptait trois rois en France, trois rois en trois royaumes : celui des Anglais, Normandie et Guyenne ; celui de Bourges, où s'abîmait un roi fol et tremblait un Dauphin sans avenir ; celui des Bourguignons, ralliés aux Anglais. Jusque dans les villages, on prenait parti pour les Armagnacs ou pour les Bourguignons, on soupçonnait son voisin d'avoir le cœur d'un autre côté que le sien. Routiers et écorcheurs sillonnaient les campagnes pour jouir des biens d'autrui et semer la terreur, brûler les champs de blé mûr et piller les couvents. Aux clochers des villages, des veilleurs faisaient le guet nuit et jour pour avertir à temps de l'arrivée des meutes. En 1415, Azincourt avait décimé la chevalerie française. Le traité de Troyes en 1420, priva le Dauphin du trône qui lui revenait. Puis Henri V mourut, et Charles VI aussi. Et au milieu des guerres fratricides et des basses compromissions, le temps vint aussi des plus belles espérances.

Jeanne d'Arc la Pucelle arriva à Chinon pour trouver le Dauphin Charles, vaincre ses doutes et ses inquiétudes, obtenir une armée, reprendre Orléans et mener enfin le « gentil Dauphin » se faire sacrer roi de France à Reims. Jeanne fut faite prisonnière devant Compiègne, brûlée vive comme hérétique après un long procès. Mais comme elle l'avait dit, Paris fut repris avant sept ans, Charles VII mena la reconquête du royaume, effective après la bataille du Castillon en 1453, et trois ans plus tard, le 7 juillet 1456, elle-même était réhabilitée par l'Église catholique, renforçant encore le sentiment monarchique autour du roi Charles, lavé de toute diffamation.

On avait encore peu étudié l'art en France en ce temps-là. La guerre de Cent Ans prenait le pas. Entre 1420 et 1440, il n'y eut guère de chantiers, de commandes, de chefs-d'œuvre. On connaissait les trésors du gothique international jusqu'à Charles VI. On connaissait la splendeur des années 1500. Mais qu'en était-il de l'art sous



## AU FIL DES HEURES

En haut : *Grandes Heures de Rohan*, par le Maître de Rohan et atelier, vers 1430-1435 (Paris, Bibliothèque nationale de France). Ci-dessus : *Bréviaire à l'usage de Salisbury*, dit *Bréviaire du duc de Bedford*, par Haincelin de Hagenau (Maître de Bedford), Jean Haincelin (Maître de Dunois) et collaborateurs du Groupe Bedford, vers 1424-1460 (Paris, BnF).

Charles VII ? Pendant ce temps, la Flandre connaît l'*Ars nova* de Jan Van Eyck, Rogier Van der Weyden ou Robert Campin. En Italie, éclate comme un bourgeon au printemps la première Renaissance, les recherches en perspective et le retour à l'antique. En France, la guerre fait rage, mais le règne de Charles VII n'est pas non plus une page blanche, une parenthèse. Et c'est tout le mérite de l'exposition qu'organise aujourd'hui le musée de Cluny de nous montrer, par les œuvres et par l'écrit, l'originalité propre de l'art en France sous Charles VII, sur les terres d'obédience royale : ni pâle reflet, ni assimilation molle des prodiges de ses voisins prospères, mais, avec les moyens du temps, un art spécifique, une culture visuelle propre, déclinés selon les terroirs.

Elle nous fait rencontrer d'abord Charles VII, loin de conserver encore le caractère indécis et falot qu'on lui a longtemps prêté. Jeanne d'Arc lui avait mis en quelque sorte le pied à l'étrier. Mais il fut par la suite un véritable politique, l'artisan de la reconstruction du royaume de France, de la refondation de l'Etat. Après la fin de la guerre, il cherche à pacifier le royaume au moyen de la justice, réforme les institutions pour rétablir l'autorité de l'Etat et renforcer la légitimité royale. Il fonde les parlements de province, à Toulouse, à Bordeaux, à Grenoble, régleme la Chambre des comptes, octroie des lettres d'abolition à certains hauts personnages ou au contraire intente des procès politiques à grand retentissement contre d'autres accusés de trahison ou de lèse-majesté, comme Jacques Cœur ou Jean II d'Alençon, n'hésitant pas à faire de la promotion et de la disgrâce un véritable système politique. Il ne fut, aux dires de l'historien Philippe Contamine, « *ni un saint, ni un chevalier (...), ni un mécène, ni un bâtisseur, ni un croisé (...), tout cela ne l'empêcha pas de finir en roi de victoire, en roi fondateur, en roi de clémence, d'unité et de paix* ».

Son portrait par Jean Fouquet, quasi de face entre deux rideaux ouverts, larges épaules et grands yeux cernés,

PHOTOS : © CCO THE J. PAUL GETTY MUSEUM, LOS ANGELES, © RÉGION NORMANDIE-INVENTAIRE GÉNÉRAL-MARION KERNO.



traduit avec brio la théorie du double corps du roi : corps mortel qu'affirme le réalisme du peintre visiblement ébloui par Van Eyck, corps mystique et sacré induit par la frontalité, semblable à celle d'une image de piété, et les rideaux qui paraissent susceptibles de le dissimuler à tout moment à nos yeux. On connaît mal la façon dont Charles VII lui-même reconstitua les collections royales totalement dispersées avant la mort de Charles VI. En matière de mécénat, il semble qu'il s'en remît plutôt à son entourage : gens de noble

lignée comme Arthur de Richemont, Georges de La Trémoille ou Jean le Bâtard d'Orléans, mais aussi officiers au service de l'Etat comme Jacques Cœur, Etienne Chevalier, Simon de Varie ou Laurens Gyrard, qui marquent leur ascension sociale par des commandes prestigieuses. Les *Heures d'Etienne Chevalier*, intégralement enluminées par Jean Fouquet, sont un véritable chef-d'œuvre, où l'artiste dispose ses figures avec une science de l'espace époustouflante, un souci du détail vrai tout actuel, dans un



Saint-Maclou de Rouen, dont on admire des vitraux grisaille et jaune d'argent sur fond de verre bleu, tandis que l'enluminure prospère avec le Maître de Fastolf ou le Maître de Talbot ; la Champagne, magnifique foyer d'enluminures encore (mais ce sont toujours elles qui nous sont parvenues le plus largement), malgré les sévices des écorcheurs, avec le Maître des Heures Cauchon, le Maître des Heures Cuissotte ou le Maître du Missel de Troyes, et sans doute aussi foyer de vitraux mais dont il ne reste rien ; la Picardie, très perméable aux innovations flamandes ; l'Ouest, où l'on englobe Anjou, Maine, Touraine, Berry, Orléanais, terres restées globalement

#### LE SOURIRE DES ANGES

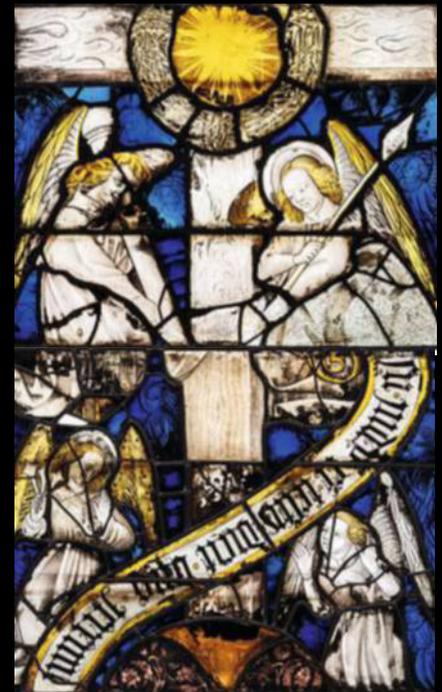
A gauche : *Heures à l'usage de Paris*, dites *Heures de Simon de Varie*, par Jean Fouquet, Jean Haincelin (Maître de Dunois) et Maître de Jean Rolin, vers 1455 (Los Angeles, The J. Paul Getty Museum). Simon de Varie (*ici en prière*), propriétaire du manuscrit, récemment anobli, était commis à l'argenterie de Charles VII. Ci-dessous : *Anges aux instruments de la Passion* et ange en orant, autour de la Croix, vers 1440-1450 (Rouen, église Saint-Maclou).

chatolement de coloris éclatants merveilleusement conservés.

C'est à une véritable pérégrination d'une région de France à l'autre que nous convie ensuite l'exposition du musée de Cluny, à la découverte de trésors souvent méconnus, d'une grande délicatesse. Paris d'abord, capitale sans roi, aux mains du parti anglo-bourguignon de 1418 à 1437, où Jean de Lancastre, duc de Bedford, passe commande de pièces d'orfèvrerie, de broderies, de tapisseries, de manuscrits richement enluminés tel son

*Bréviaire* orné par Haincelin de Hagenau. Après son entrée solennelle à Paris le 12 novembre 1437, Charles VII n'y demeure que trois semaines et n'aide pas tellement à restaurer son bâti, dans un état déplorable. Mais, peu après, des artistes du Nord y arrivent, comme la famille d'Ypres, venue d'Amiens avec les nouveautés flamandes dans ses bagages, et la ville reprend peu à peu son rôle de capitale des arts précieux.

Après Paris, la Normandie, anglaise jusqu'en 1450, où des chantiers perdurent malgré les événements, comme



LE CERCLE D'OR

Ci-contre : *Autoportrait en médaillon*, par Jean Fouquet, vers 1452-1455 (Paris, musée du Louvre). Ci-dessous : *Retable de l'Annonciation d'Aix* (panneau central), par Barthélemy d'Eyck, 1443-1444 (Aix-en-Provence, église de la Madeleine). Page de droite : *Triptyque de Dreux Budé* (panneau central, *Crucifixion*), par André d'Ypres (Maître de Dreux Budé), vers 1450 (Los Angeles, The J. Paul Getty Museum).



fidèles au Dauphin, qui connaissent une activité artistique intense avec le Maître de Rohan et surtout Jean Fouquet, qui occupe le devant de la scène à Tours pour la peinture et l'enluminure. De là, on passe en Bretagne, en Bourbonnais, à Lyon, en Languedoc, où Toulouse attire les artistes itinérants, Jacques Morel ou Antoine de Lonhy, qui l'initient à l'*Ars nova*.

Car enlumineurs et maîtres verriers, sculpteurs et maîtres maçons se déplacent souvent, permettent la diffusion des motifs, des manières, des formes.

L'exposition étudie surtout en détail l'introduction de l'*Ars nova*, manière flamande héritée de Van Eyck et ses pairs : sporadique avant 1440, bien plus importante avec le retour de la paix et surtout celui des communications après 1450. C'est alors que Barthélemy d'Eyck, devenu peintre de René d'Anjou, importe en Provence sa culture artistique. Son *Retable de l'Annonciation d'Aix* montre combien il admire Campin ou Van Eyck, comme le jeune Picard Enguerrand Quarton, tandis qu'à Paris, André d'Ypres actualise et

renouvelle les modèles de son ancien camarade d'atelier Rogier Van der Weyden. Les prétentions au trône de Naples de René d'Anjou – passionnant personnage qui fit tant pour les arts – contribuent aussi beaucoup à la circulation des motifs artistiques entre le Nord et le Sud. Ils facilitent l'introduction en France de manuscrits enluminés à l'antique comme la *Cosmographie* de Ptolémée ou la *Géographie* de Strabon, envoyés à Isabelle de Lorraine et à destination de René d'Anjou par Jacopo Antonio Marcello, grand



© LEONARD DE SELVA/BRIDGEMAN IMAGES. © GRANDPALAISRMN (MUSÉE DU LOUVRE)/STÉPHANE MARECHALLE. © J.PAUL GETTY MUSEUM.

humaniste et homme politique vénitien. Les sculpteurs Francesco Laurana et Pietro da Milano arrivent en Provence au service du « bon roi René » après 1458 et réalisent pour lui médailles « modernes » et camées.

C'est finalement chez Jean Fouquet que le répertoire flamand et le vocabulaire formel venu d'Italie trouvent la meilleure synthèse, sans que jamais leurs citations ne soient littérales, mais toujours intégrées et réécrites, à la manière toute personnelle, faite d'harmonie paisible et d'acuité visuelle

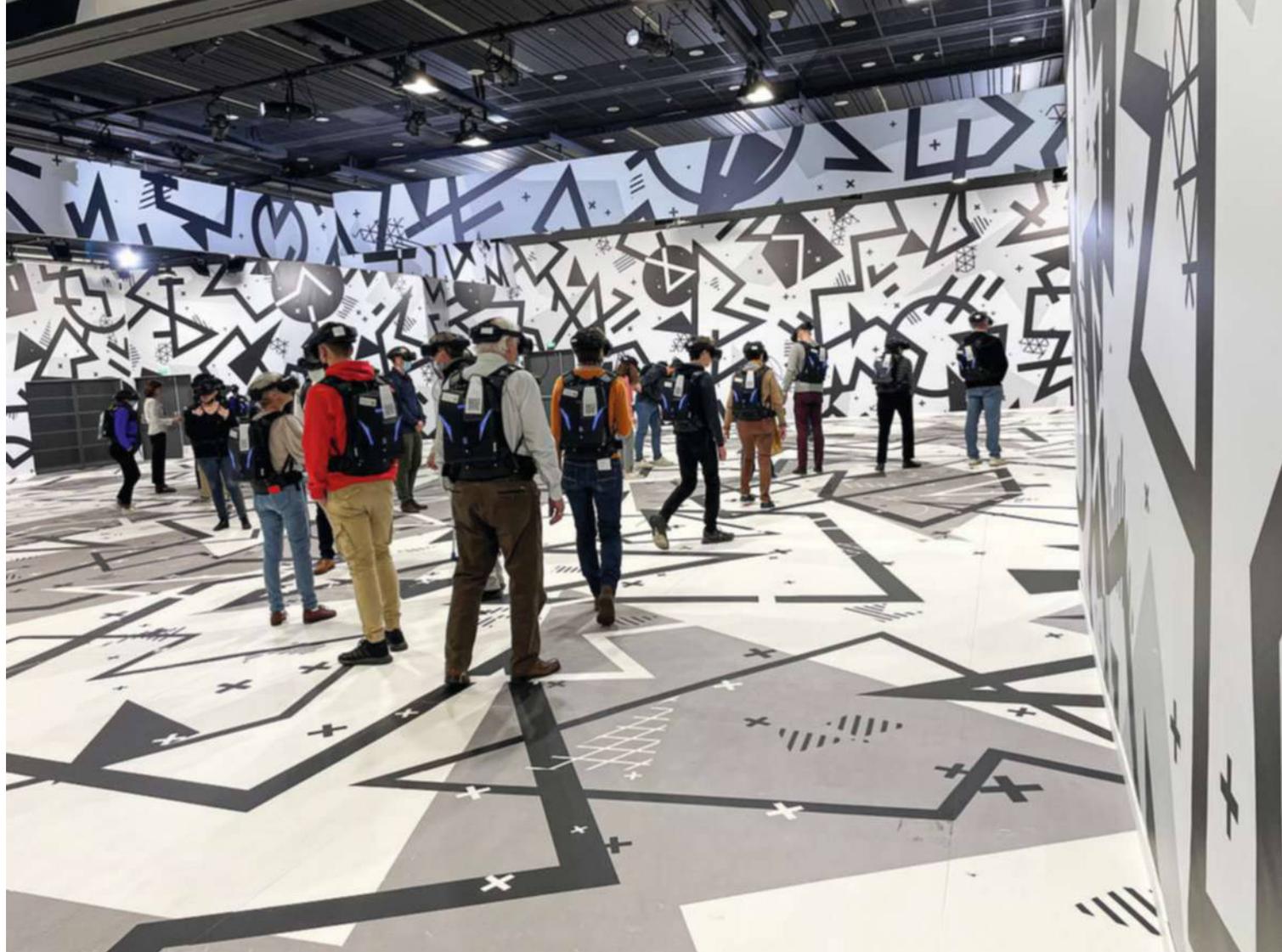
passionnée, d'un artiste qui ouvre la voie à la Renaissance en France. C'est avec lui, dont on admire un très bel autoportrait en médaillon, que l'exposition se termine, vibrant hommage à l'un des plus grands peintres du XV<sup>e</sup> siècle et au fleuron, s'il en fut, de l'art sous Charles VII. *Œ*

● « Les Arts en France sous Charles VII (1422-1461) », jusqu'au 16 juin 2024.  
Musée de Cluny-Musée national du Moyen Âge,  
28, rue du Sommerard, 75005 Paris.  
Tous les jours, sauf le lundi, de 9 h 30 à 18 h 15.  
Tarifs : 12 €/10 €. Rens. : [musee-moyenage.fr](http://musee-moyenage.fr)

## À LIRE



Catalogue  
de l'exposition  
Réunion des  
musées nationaux  
320 pages  
45 €



## TRÉSORS VIVANTS

Par Sophie Humann

# La Machine à explorer le Temps

Des profondeurs de la préhistoire aux tours de Notre-Dame, les expositions immersives consacrées à l'histoire sont un succès. Enquête sur un phénomène.





PHOTOS : © ORANGE-EMISSIVE © ATELIERS DES LUMIÈRES, PARIS.

**PASSÉS RECOMPOSÉS** Page de gauche et en bas : l'expérience immersive *Eternelle Notre-Dame* fait revivre la construction de la cathédrale à travers les siècles. Ci-dessus : *L'Égypte des pharaons de Khéops à Ramsès II*, comme si l'on y était, à l'Atelier des Lumières de Paris.

**D**ix heures. Le casque VR vissé sur le crâne, les lanières du sac à dos dissimulant l'ordinateur ajustées, il va falloir affronter une vaste zone de parking de 500 m<sup>2</sup>, bardée du sol au plafond de traits et de sigles bleus. C'est parti pour *Eternelle Notre-Dame*, notre première exploration immersive de la journée, sous le parvis de la cathédrale. Aussitôt, les signes cabalistiques disparaissent, remplacés par une large nef vide de tout siège. Un personnage esquissé à la craie blanche nous fait signe : ce compagnon doit nous servir de guide. Dehors, il pleut sur les pavés luisants, sur les toits, sur les loges d'artisans adossées aux contreforts. Nous voici au XII<sup>e</sup> siècle, en pleine construction de la cathédrale. L'effet est saisissant. On oublie les traits fixes des passants, les avatars des autres explorateurs, on admire le portail achevé, on suit le guide sur une étonnante plateforme. Nous voilà hissés jusqu'au sommet, comme un oiseau ou un songe, qui se joue de la gravité et du temps. A nos pieds, Paris, à peine plus grand qu'un village, entouré de ses plaines, de ses bois. Difficile mise en

abyme pour le cerveau. L'esprit s'enflamme, le corps renâcle. Les jambes flageolent. Dominer le vertige pour marcher sur le fragile échafaudage de bois jusqu'à la rose, écouter l'histoire du vaisseau de pierre, grimper sous les cloches battant à toute volée, sauter au pied de l'orgue, franchir encore le temps pour flirter à nouveau avec le vide sur le chantier de restauration, aux côtés des cordistes... Tout à coup, le charme est rompu. Retour au parking strié de traits bleus, allégés du casque et du sac à dos mais alourdis par la réalité.

Midi. Dans l'ancienne fonderie qui abrite l'Atelier des Lumières rue Saint-Maur, la nouvelle exposition virtuelle *L'Égypte des pharaons de Khéops à Ramsès II* vient de commencer. Dans cet espace pionnier du vidéo mapping artistique depuis 2018, point de casque, ni de sac à dos. Il s'agit de projection. Au rythme de musiques choisies avec soin, les murs se parent d'images qui entraînent le visiteur dans une étrange fête où l'histoire, l'art et le rêve

s'entremêlent. S'avance le dieu Atoum, dont les larmes inondent la terre pour donner naissance aux humains, tandis que Rê, le dieu du soleil, combat le gigantesque serpent Apophis. Les murs se couvrent de fresques, qui soudain disparaissent. Il pleut des blocs de pierre, qui s'unissent en une pyramide, celle de Gizeh, suivie du Sphinx et du défilé des pharaons, avant que l'or de l'Égypte ne dégouline littéralement tout autour de nous. Temple d'Abou Simbel, tombeau de Toutânkhamon, de Ramsès I<sup>er</sup> ou de Néfertari : aucun des hauts lieux de l'Égypte antique n'est oublié dans cette parade onirique.

Quatorze heures, Bercy Village. Nous ne quittons pas l'Égypte ancienne et retrouvons les lunettes, le sac à dos et une salle couverte d'inscriptions décousues. Embarquement immédiat pour *L'Horizon de Khéops*, une expérience immersive proposée entre juin et octobre 2022 à l'Institut du monde arabe et accessible depuis novembre



dernier dans ce premier centre de 900 m<sup>2</sup> consacré uniquement à la réalité virtuelle. Mona, notre guide virtuelle, nous conduit au cœur de la Grande Pyramide avant de nous abandonner lâchement dans les pattes d'un chat sacré. Celui-ci nous transporte jusqu'au sommet sur l'une de ces plates-formes magiques dont nous commençons à avoir l'habitude. Difficile d'admirer le plateau et la ville de Gizeh, en contrebas, et d'écouter les explications historiques et scientifiques de Mona, miraculeusement réapparue. A 147 m du sol, le vertige règne en maître. Il faut serrer les dents pour ne pas arracher le casque. Heureusement, une barque vient nous chercher pour nous conduire sur le Nil : nous devons assister aux funérailles de Khéops... Après la cérémonie et l'atterrissage en 2024, une rapide halte dans la salle de repos – obligatoire – permet de se remettre de ce bain d'émotions avant d'affronter l'ultime remontée du temps de la journée... un petit saut de 3,5 milliards d'années, cette fois.

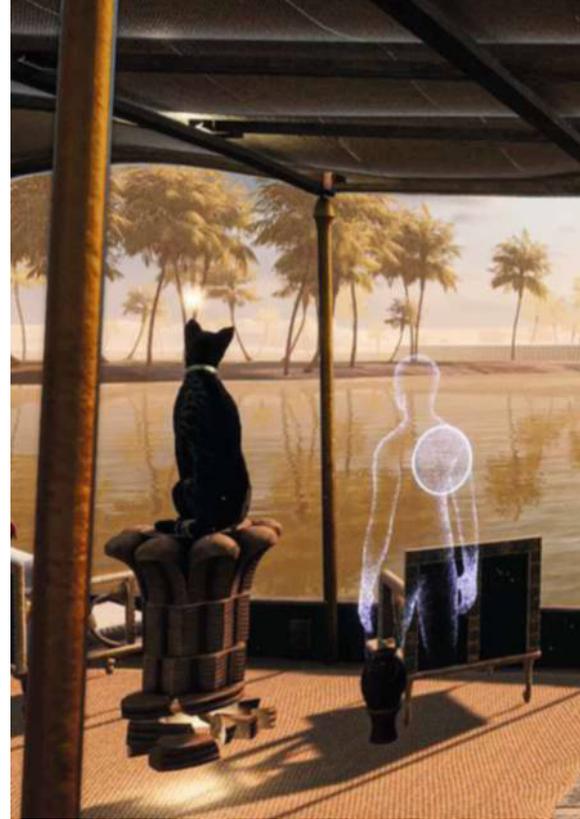
Seize heures. Muséum national d'histoire naturelle, galerie de minéralogie. Pour partir en expédition dans les *Mondes disparus*, seul un casque suffit : plus facile pour se balader dans les spectaculaires archéo-paysages ou plonger sous les stromatolithes de l'Archéen. Dans les forêts du Carbonifère, on évite de justesse une drôle de libellule géante appelée *Meganeura monyi*. Au Jurassique, on assiste, sous la mer, à la naissance d'un bébé ichtyosaure. On manque de se faire écraser par une troupe de tricératops au Crétacé, on renoue avec le vertige en faisant connaissance avec un petit primate nommé Darwinius au sommet d'une



impressionnante canopée de l'Eocène. On observe enfin, accroupis derrière des rochers, un groupe de petits hommes de Florès, nos lointains cousins du Pléistocène. A la sortie, un dépliant de cartes postales nous est remis. Souvenir de l'expédition qui permet de retrouver au Muséum les principaux fossiles des bêtes entrevues (une centaine de végétaux et plus de 120 espèces ont été reconstitués en 3D).

Nous aurions pu compléter cette vertigineuse journée par l'expédition immersive dans le tombeau de Toutânkhamon aux Galeries Montparnasse, et, juste à côté, aux Ateliers Gaité, faire la visite virtuelle de l'atelier de Gaudi, retrouver d'Artagnan à La Défense, dans le nouveau spectacle de la Cité de l'Histoire, *Au temps des mousquetaires*, terminer par Aura Invalides, l'histoire du dôme en vidéo mapping, et le parcours immersif *Luminiscence* de Saint-Eustache... Sans oublier de plonger en réalité virtuelle au musée d'Orsay, au cœur de la soirée du 15 avril 1874, dans l'ancien atelier de Nadar, et de tous les lieux qui ont marqué l'impressionnisme, en prolongement de l'exposition consacrée au 150<sup>e</sup> anniversaire du mouvement.

Paris est bien une fête... virtuelle. L'art et l'histoire se découvrent désormais en immersion, dans l'émotion. Baigner le public dans l'irréalité, n'était-ce pas déjà le but des trompe-l'œil des palais baroques, des panoramas des Grands Boulevards à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Des villes et paysages imaginaires des papiers peints panoramiques des manufactures Dufour ou Zuber au XIX<sup>e</sup> siècle, ou des *period rooms* reconstituant des scènes d'intérieur au début du XX<sup>e</sup> siècle ? Nous assistons, cette fois, à un véritable bouleversement technologique. « Paris est avec Montréal la ville la plus en avance en matière d'expositions immersives », explique Antoine Lieutaud, le directeur général d'Imex, qui diffuse *L'Horizon de Khéops*, s'apprête



© EXCURIO MNHN. © EMISSIVE/EXCURIO. © EXCURIO-GEDEON EXPERIENCES-MUSÉE D'ORSAY.

à inaugurer d'autres centres de loisirs immersifs à Houston, New York, Atlanta, et prépare des ouvertures à Nice, Nantes et Marseille. *En France, nous avons les compétences et le CNC qui soutient les investissements technologiques nécessaires.* »

Les possibilités d'expériences en réalité virtuelle en sont encore à leurs balbutiements. Il a fallu trente mois au leader du secteur, Emissive/Excurio, pour concevoir *Eternelle Notre-Dame*, deux ans pour achever *L'Horizon de Khéops* et dix-huit mois pour terminer *Mondes disparus*, chaque aventure étant plus souple

**LES NOUVEAUX AVENTURIERS** Ci-contre : les dinosaures des *Mondes disparus* du Muséum national d'histoire naturelle. Ci-dessus : *Un soir avec les impressionnistes, Paris 1874*, proposé par le musée d'Orsay, reconstitue virtuellement l'atmosphère de l'exposition fondatrice du mouvement. En haut : *L'Horizon de Khéops*, une expédition immersive à Bercy Village.



et crédible que les précédentes. Le CNC et Bpifrance viennent de lancer un appel à projets dans le cadre du dispositif « Culture immersive et métavers ». Son but : apporter une aide à l'ingénierie ou à la réalisation à des projets contribuant à la production ou à la diffusion d'expériences culturelles dans les environnements immersifs et les métavers (réalité virtuelle, mondes virtuels persistants, vidéo mapping, son 3D...).

Pour garantir la solidité des scénarios de toutes ces expériences virtuelles, les spécialistes se jettent dans le bain. C'est à la conservatrice générale du patrimoine Sylvie Patry et à la conservatrice peinture Anne Robbins qu'a été confiée la direction scientifique de l'expérience immersive d'Orsay. Plus d'une trentaine de scientifiques du Muséum ont collaboré à la conception des *Mondes disparus*. L'égyptologue Jean-Guillaume Olette-Pelletier, spécialiste des divinités égyptiennes des III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> millénaires av. J.-C., des cryptographies hiéroglyphiques et codirecteur de la mission épigraphique du Ouadi Hammamat, a conseillé la directrice artistique Virginie Martin, pour l'exposition de l'Atelier des Lumières, *L'Égypte des pharaons de Khéops à Ramsès II*. Peter Der Manuelian et son équipe du Giza Archives Project de l'université de Harvard garantissent l'exactitude des données archéologiques, historiques et architecturales de *L'Horizon de Khéops*. Bruno Seillier a présidé au scénario d'*Eternelle Notre-Dame*.

La déferlante touche aussi la province. Les images grandeur nature en haute définition de la chapelle Sixtine ont tourné avec succès à Marseille, Bordeaux, Toulouse, Lyon et Lille. Rouen s'apprête à inaugurer au printemps une Cité immersive consacrée aux Vikings qui pourra accueillir jusqu'à 15 000 visiteurs par jour. A mi-chemin entre spectacle historique, parc d'attractions, *escape game* et vidéo mapping, la Cité est dirigée par Ludovic Garnier, un passionné de culture viking qui reconstitue des drakkars. L'historien Vincent Samson en assure la direction scientifique et l'équipe de la chaîne YouTube Nota Bene a créé des capsules vidéos pour renforcer les connaissances des visiteurs. Jean Vergès, le fondateur et président de la Cité immersive rouennaise, ne compte pas s'arrêter là. Il a pour ambition d'en ouvrir une dans chaque grande ville de France.

Si l'histoire est désormais une réalité virtuelle, cela ne va pas sans poser quelques questions. Quelle est la liberté critique d'un visiteur immergé dans un monde ou une architecture dont on a repoussé les limites ? Comment peut-il appréhender les notions de traces, de repères, de vestiges, comprendre l'humilité et la rigueur de la démarche historique ? Comment, tout simplement, peut-il saisir le vertige du temps qui passe ? Les réponses sont encore hésitantes, mais laissent apparaître deux réalités : les expositions immersives ne remplaceront pas l'enseignement de l'histoire, mais elles contribuent certainement à en transmettre le goût. 

# LE FIGARO HISTOIRE

**1 AN**  
D'ABONNEMENT  
**6 NUMEROS**

**45€** au lieu de 59,40€



OU

**2 ANS** D'ABONNEMENT  
**12 NUMEROS** | **80€** au lieu de 118,80€

**+ 10€ DE RÉDUCTION**

## ABONNEZ-VOUS

PAR TÉLÉPHONE

**01 70 37 31 70**

avec le code RAP24004

PAR INTERNET

[www.figarostore.fr/histoire](http://www.figarostore.fr/histoire)

ou scannez ce code



PAR COURRIER

en adressant votre règlement de 45€ ou 80€ à l'ordre du Figaro à :

**Le Figaro Histoire Abonnement,**  
45 avenue du Général-Leclerc  
60643 Chantilly Cedex

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 31/05/2024. Les informations recueillies sur ce bulletin sont destinées au Figaro et ses sous-traitants, pour la gestion de votre abonnement et uniquement au Figaro pour vous adresser des offres commerciales pour des produits et services offerts par Le Figaro. Afin d'exercer les droits relatifs à vos données personnelles dans les limites prévues par la loi, vous pouvez vous adresser à Le Figaro, DPO, 101 rue de l'Abbé-Groult, 75015 Paris. Si vous ne souhaitez pas recevoir nos promotions et sollicitations, cochez cette case . Si vous ne souhaitez pas que vos coordonnées postales soient transmises à nos partenaires commerciaux pour de la prospection commerciale postale, cochez cette case . Photos non contractuelles. Vous disposez du droit de saisir la CNIL de toute réclamation concernant le traitement des données vous concernant. Notre politique de confidentialité et nos CGV sont disponibles sur <https://mentions-legales.lefigaro.fr/le-figaro/politique-de-confidentialite-figaro> et <https://boutique.lefigaro.fr/conditions-generales-de-vente>.



# Et la mer et l'amour...

La mer, c'est la mort. Les gogos croient au décor de carte postale, les poètes au miroir de l'âme, mais lui sait que l'océan est une bête déchaînée qui n'épargne personne : le cimetière de tous les naufragés. Petit, il lui tournait le dos pour ne pas la voir ; adolescent, il préférait l'eau des piscines ; jeune adulte, il regardait en face cette « saloperie » comme la cause de tout son malheur. Un jour, à Londres, face à une toile de Turner, il a vacillé, le plancher a tangué sous ses pieds : le monstre était là devant lui. Les vagues immenses allaient l'engloutir.

Né en Irlande, Aidan, le héros du dernier roman d'Arnaud de La Grange, a d'abord lutté avec les eaux comme Jacob avec l'Ange. Adulte, il quitte son île pour la Bretagne et le village de Locmaricq. Il mène l'enquête pour savoir comment son père et sa mère ont disparu au fond des mers. C'est un village poétique, rugueux, où les sauveteurs parlent peu. Des trognes, des mains, des corps durs au mal, des mémoires secrètes, des voix qui remontent du fond des âges, des silences habités. Quand ils boivent, c'est tout le pays qui tanguent, mais pour le reste, ce sont eux qui tiennent la barre. Aidan sait qu'ils savent et qu'un jour ils lui raconteront. En attendant, pendant l'une de ses promenades, il rencontre Manon. Elle est accrochée aux murs d'une chapelle. Elle consacre sa vie à l'art du vitrail. Elle est belle, franche, joyeuse. Elle fait bientôt entrer la lumière dans la vie de l'orphelin. Elle lui montre comment apprivoiser l'océan par la nage, la navigation, l'amour. Dans les nuances du matin, les noirceurs se dissipent ; dans le silence, l'immensité l'apaise ; sur les flots, il trouve enfin son cap. Le passé remonte à la surface et fait chavirer le fragile équilibre...

Après *Les Vents noirs* et *Le Huitième Jour*, où l'aventure et la guerre s'imposaient aux hommes, Arnaud de La Grange a posé le treillis et les cartes lointaines. Correspondant à Londres pour *Le Figaro*, le romancier a connu

les pays en guerre, les mers reculées, l'excitation du grand reporter, l'effervescence collective des nuits de bouclages. Un pied dans l'actualité, un autre sur son bateau, il a souvent, d'articles en périodes, célébré les bonheurs de la navigation. Avec *La Promesse du large*, autoportrait pudique d'un homme qui a le mal de terre, il livre ses pages les plus personnelles. Comme le désert de *Terre des hommes*, comme le ciel de *Vol de nuit*, l'océan lui rend l'unité disparue. Plaisir organique : « *L'air sent le sel et la vie. Il vibre. Chaque matin en mer est un cri d'innocence.* » Plaisir esthétique : « *On parle parfois de Dieu comme du Grand Architecte mais la qualité d'artiste peintre lui conviendrait mieux* », mais aussi joie de l'âme : « *le large m'a mené à mes terres intérieures* ». Porté par les flots, inspiré par les vents, La Grange s'enivre des saveurs du cosmos : les étoiles du ciel, les pieds nus sur le pont, le café qui réchauffe et les brumes du petit matin dans lesquelles on se pelotonne. « *Longtemps j'avais goûté des joies noires, confesse son narrateur, aujourd'hui, je les veux lumineuses, des joies victorieuses.* » La mer, c'est la vie : dès que le vent soufflera, il repartira... *~*



## À LIRE



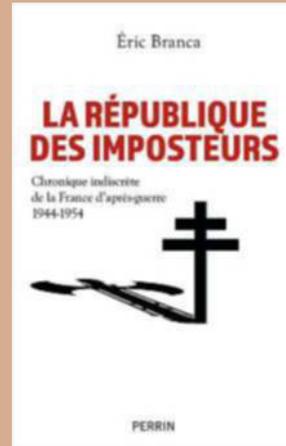
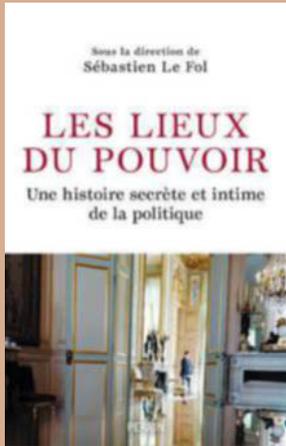
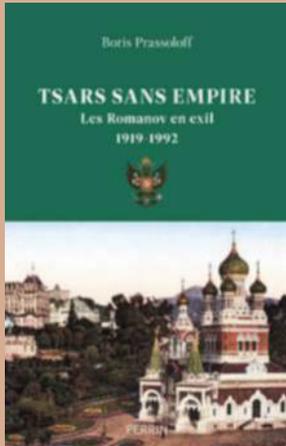
*La Promesse du large*  
Arnaud de La Grange  
Gallimard  
« Blanche »  
224 pages  
20 €

### LE LARGE AU CŒUR

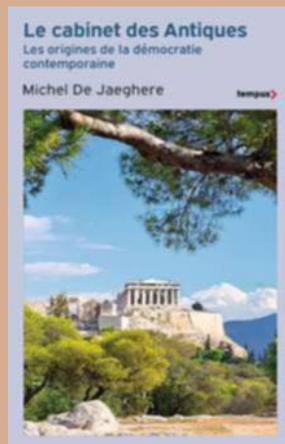
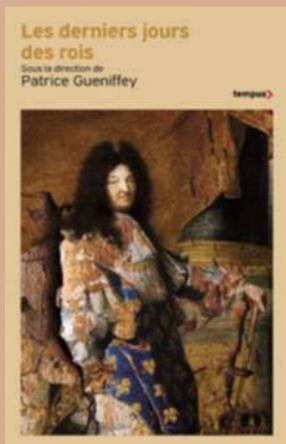
Avec *La Promesse du large*, Arnaud de La Grange (ci-contre) livre ses pages les plus personnelles.



# PERRIN



À paraître le 4 avril



tempus >



## LE MEILLEUR DE L'HISTOIRE